// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

"SGT. PEPPER" 50 ANS

HISTOIRE / RÉACTIONS
ANALYSE / CHRONIQUE
PETER BLAKE

PHIL MAY
"C'ÉTAIT COMMENT 1967 ?"

THE BLACK LIPS
EN STUDIO AVEC YOKO

BLONDIE
À LA COUR DE DEBBIE HARRY

BERTRAND BURGALAT
RENCONTRE AVEC UN HOMME FORMIDABLE

LEMON TWIGS
MINEURS MAJEURS

MAC DeMARCO
HÉROS DE TOUS LES JOURS

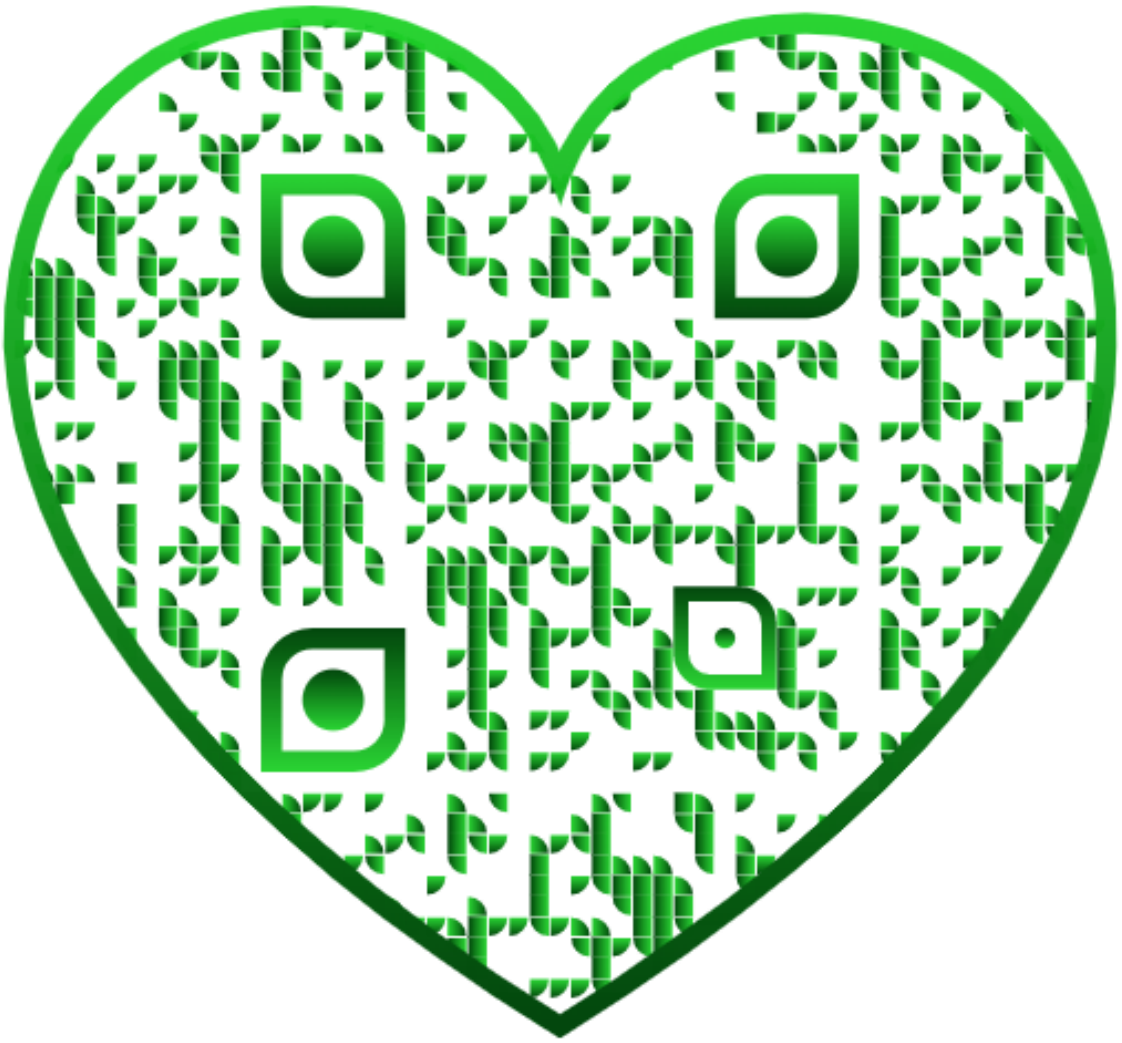
BLACK ANGELS
TIMBER TIMBRE
KASABIAN

JUIN 2017 / N°398 / 6,40 € / MENSUEL BEL 7 € / SUISSE 11,30 CHF / LUX 7 € / PORTUGAL CONT 7,30 € / CAN 11,10 $
ITA 7,30 € / DOM 7,30 € / N CAL (S) 960 XPF / POL (S) 1080 XPF / ESPAGNE 7,30 € / ILE MAURICE 7,30 €

L 19766 - 598 - F: 6,40 € - RD

Editions Larivière

ROCK&FOLK N 598 ★ JUIN 2017 ★ SGT. PEPPER 50 ANS



AZZARO

WANTED

Le parfum très masculin

AZZARO

wanted.azzaro.com

PHOTO RETOUCHÉE

Edito

Mythe The Beatles

Avec la banane d'Andy Warhol et la braguette des Rolling Stones, nous tenons avec "Sgt. Pepper" l'une des plus mythiques pochettes de disque pop. La chose est connue. Devenue coussin, magnet, t-shirt, mugs, et encadrée chez plein de gens *rock*, aussi.
C'est dire son importance !
Graphiquement cette pochette colorée et végétale, arty, érudite et vaguement ésotérique (quelle signification donner à la présence de tous ces personnages et qui sont-ils ? huit Beatles dont quatre en cire... des instruments d'une autre musique que le rock et ces supposés messages sur la mort de Paul McCartney...) marque le passage des Beatles dans l'âge adulte, de la maturité et de leur maîtrise artistique totale et globale. La période à moustaches et à rouflaquettes. La période hippie et celle du LSD aussi.
Les pochettes des précédents "Rubber Soul" et "Revolver" permettaient encore une assimilation au groupe chéri.
Il était possible de le copier, d'essayer de lui ressembler.
D'avoir des coupes de cheveux *à la Beatles*, de tenter de trouver leur blouson de daim. De chanter faux les paroles en français de "Michelle", également. De fantasmer sur la chemise de John Lennon au dos de "Revolver", sur les lunettes de fumeur de Ringo Starr ou de voir George Harrison vaguement déguisé en cow-boy sur le collage de Klaus Voormann au recto.
Cette période si gracieuse du groupe de Liverpool.
Mais là, avec ce "Sgt. Pepper", impossible d'en faire autant.
Car enfin, même dans ces années de plein emploi au cœur des si fameuses Trente Glorieuses, dur de postuler à quoi que ce soit d'autre que tuba ou tambour dans la fanfare du village, attifé de la sorte. Le groupe ne tournant plus, il s'éloigne symboliquement des années 60 pour inventer les années 70, avant d'arrêter à peine celles-ci atteintes.
Tentant au passage de devenir anonymes en pleine lumière.
Comme des Daft Punk emplumés et habillés en laquais.
Nous fêtons donc ces jours-ci, les 50 ans de ce qui n'est peut-être pas le meilleur album des Beatles (je vous propose d'en parler dans le Courrier, hein ?) mais à coup sûr, du plus connu.
Paul McCartney n'avait pas 25 ans, George Harrison 24, Ringo Starr 26 et John Lennon pas encore 27...

A propos d'âge, on nous conseille souvent, ici à Rock&Folk, de rajeunir ! Comme une solution à tout. Au vieillissement, surtout...
En France, nous sommes habitués à des hommes et des femmes (parité !) politiques totalement hermétiques au rock (à part Jean-Paul Huchon, Patrick Roy et Robert Hue, allez !) et pourtant, la plupart en âge d'avoir vécu la sortie de la totalité des disques des Beatles. Certains auraient même connu la parution d'albums de jazz. Ce n'est pas le cas cette fois.
Notre nouveau président de la République est *jeune*.
Emmanuel Macron (ce prénom... Manu, quoi...), n'était pas né en 1967. Loin s'en faut. C'est un président né dix ans plus tard, en 1977, qui aura donc été adolescent en plein règne Guns N'Roses, Red Hot Chili Peppers et Nirvana ! mais qui, sur Europe 1, citait Johnny Hallyday, Léo Ferré et Charles Aznavour, en plus d'avoir fait 10 ans de piano au conservatoire d'Amiens et choisi Magic System au soir de sa victoire sur l'esplanade du Louvre...
Au moins avons-nous été épargnés de la présence de Mireille Mathieu ou de celle de Yannick Noah.
C'est pas gagné...
Enfin pour lui, si. Je parlais ici seulement de notre musique.

VINCENT TANNIERES

>> smart fortwo édition spéciale urbanlava.

Chaud devant ! La smart fortwo édition spéciale urbanlava débarque en ville et son look unique a vraiment tout pour vous faire fondre. Avec son design racé, équilibre parfait entre noir et touches de rouge, vous ne passerez pas inaperçu, même lorsque vous vous faufilerez à travers la ville... Découvrez-la sur www.smart-urbanlava.fr

A partir de **18 900 €**TTC*

www.smart.com

smart – une marque de Daimler

Edition limitée à 200 exemplaires : 50 smart fortwo coupé 52 kW (71 ch) BA6, 75 smart fortwo coupé 66 kW (90 ch) BA6, 75 smart fortwo cabrio 66 kW (90 ch) BA6. *Pour une smart fortwo coupé 52 kW (71 ch) BA6 édition spéciale urbanlava. **Modèle présenté** : smart fortwo coupé 52 kW (71 ch) BA6 édition spéciale urbanlava équipée de l'horloge et compte-tours au prix de **19 060 €**TTC (tarif du 20/02/2017). **Consommations de la smart fortwo coupé édition spéciale urbanlava (cycles urbain/extra-urbain/mixte) : 4,7-5/3,6-3,7/4,1 l/100 km. Emissions de CO_2 : 94-96 g/km.** Mercedes-Benz France - Siren 622 044 287 RCS Versailles.

Sommaire 598

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Patrice Guino **PETER BLAKE** 14

En ville

Basile Farkas **DISQUAIRE DAY** 10

Thomas E Florin **BORN BAD RECORDS** 12

Tête d'affiche

Thomas E Florin **TIMBER TIMBRE** 20

Eric Delsart **KASABIAN** 22

Basile Farkas **POND** 24

Thomas E Florin **THE MOONLANDINGZ** 26

En vedette

Basile Farkas **MAC DeMARCO** 28

Eric Delsart **BLACK LIPS** 32

Jérôme Reijasse **THE BLACK ANGELS** 36

Jérôme Reijasse **BERTRAND BURGALAT** 40

Jérôme Soligny **BLONDIE** 44

Isabelle Chelley **LES HERITIERES DE BLONDIE** 46

Eric Delsart **THE LEMON TWIGS** 50

En couverture

Jérôme Soligny **PHIL MAY** 54

Jérôme Soligny, Benoît Sabatier, Basile Farkas **"SGT. PEPPER'S LONELY HEARTS CLUB BAND"** 58

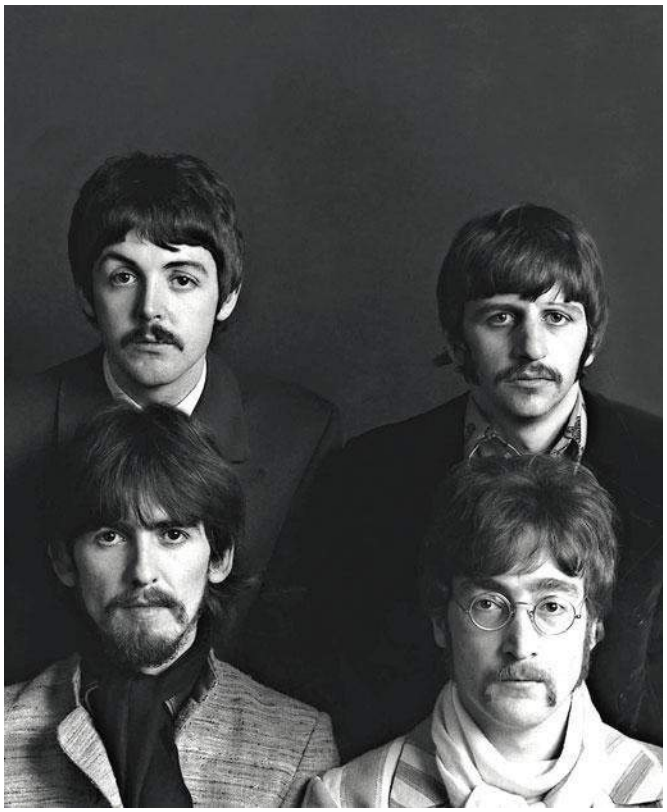
La vie en rock

Patrick Eudeline **ONE-HIT WONDERS 1967** 68

Ce numéro comprend un programme "Festival de Montereau Confluences 2017" collé en page 35, sur une partie de la diffusion.

Photo Michella Cuccagna

40 The Lemon Twigs



58 "Sgt. Pepper", 50 ans

www.rocknfolk.com

COUVERTURE : UNIVERSAL (DR) GRAPHISME : FRANK LORIOU

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 073 DISQUES 074 REEDITIONS 082 HIGHWAY 666 REVISITED 086 VINYLES 088 DISCO IDEALE 091 QUALITE FRANCE 092 BEANO BLUES 094 ERUDIT ROCK 096 FILM DU MOIS 098 CINEMA 099 LA SERIE DU MOIS 101 DVD MUSIQUE 102 CULTE DES OBJETS 104 VIDEO GAMES 105 BANDE DESSINEE 106 LIVRES 107 LIVE 108 AGENDA 110 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Ont collaboré à ce numéro** Christine Doual, Hugo Paillard

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Agathe Chaillat (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard

Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 65,80 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.com **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2ème trimestre 2017. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Fallait oser !

Illustrations : Jampur Fraize

Carnet de notes

Bonjour, résidant en province, j'ai eu un moment d'appréhension en recevant mon Rock&Folk : Arielle Dombasle parmi les gros titres ? Virage bobo parisien de Rock&Folk ? même si elle se prétend Stones plutôt que Beatles, j'ai un peu de mal avec les gens qui se font mousser... Avec leurs rencontres, elle en infirmière et Mick, elle nous ferait presque croire qu'il a composé "Sister Morphine" pour elle et qu'elle fournissait Keith en dope. Quand à Nicolas Ker, s'il plane sur "The Wall", il aurait mieux fait d'écouter le live d'"Ummagumma" ! Mauvais point donc pour Nos Disques A Nous.
Demi-point pour Ray Davies, par contre. Bien content de le voir en couverture... Seulement un demi-point parce qu'il aurait fallu parler de son frangin, qui sort lui aussi un très bon album : Dave Davies & Russ Davies — "Open Road". Allez, de très bons points pour le disque du mois (The Black Angels, "Death Song"), pour l'article sur Spoon (j'ai du mal à enlever le disque de la platine) et pour la rubrique Livres : j'ai commandé "Rolling Stones Tournée 1966", reçu dans la foulée, un livre à posséder pour tous les fans des Stones ! Pour conclure : que va me réserver le prochain Rock&Folk ?
A suivre. Bisous à toute l'équipe.
HERVE JUDIC

Complètement malade

Quoi ? Monsieur Manœuvre est à peine parti que c'est déjà le bordel en couv' ? Nous mettre Serge Lama en pleine tronche (numéro 597), fallait oser !
AL
PS : La galette du Ray Davies me ferait très plaisir. Bises à vous.

Au-dessus

Fan des Beatles, Rock&Folk, je vous le dis : oui, les Kinks étaient, *sont*, objectivement le plus grand groupe de tous les temps. Car si ses adversaires naturels avaient l'*aura* et la musicalité (Beatles), le blues et une propension à transgresser (Stones), une innocence échevelée ayant pour canal des voix d'anges (Beach Boys) la fureur doublée d'un attrait identitaire et générationnel fort (les Who), les Kinks, grands dieux... C'était le raffinement ultime, l'insularité *pré-Brexitienne*, la désuétude assumée, l'excentricité, l'ambivalence *camp*, l'existence du monde intérieur. Et la nostalgie d'une époque révolue (y compris pour le groupe). Autant de traits si typiquement anglais — et romantiques — qui expliquent sans doute pourquoi le quatuor n'a jamais réellement percé aux Etats-Unis (ou, disons, que s'il y est finalement parvenu, c'est en forçant pour le moins sa *vraie* nature...). Quand on plébiscite les Kinks en 2017 (ou que l'on envie le don de Ray à accorder une attention excessive à de menus détails qui aboutissent à cette *grandeur*), on pointe inévitablement du doigt un mal plus profond, inhérent à l'époque : en admettant que dans le rock désormais la chronique sociale a pour ainsi dire disparu et que le prolétariat s'est évaporé. Au profit d'une superficialité de gazette dédiée, pour l'essentiel, à la sape et aux tifs, dans la centrifugeuse mainstream. Cette absence d'opposition ou de challengers *réels* fait aussi de ce groupe le plus grand d'entre tous et de notre homme, Ray, un reporter inégalé... Ray Davies cumulait au sein des Kinks le double statut de parolier, de compositeur (enfin, quand ce n'était pas Dave lui-même qui s'y collait) : souvenons-nous de ça ! Il était Lennon *et* McCartney, Jagger *et* Richards, Wilson *et* Asher et l'équivalent d'un Pete Townshend mais alors côté jardin. Cet homme peut se targuer — dans l'absolu — d'avoir au rang de ses disciples Pete Towshend donc, David Bowie, les Doors, Madness, les Jam, XTC... excusez du peu. Mais aussi Damon Albarn, Noel Gallagher, Neil Hannon, Alex Turner... Si la liste est loin d'être complète, déjà, elle est stupéfiante, si l'on considère la qualité, en cumulé, représentée juste à travers ces noms-là.
Au-dessus plane Ray Davies.
ELEONORE

L'ennui

Cher Rock&Folk, je vous lis depuis de nombreuses décennies et la couverture de votre dernier numéro m'interroge quelque peu. Est-ce l'effet Philman qui n'est plus là ? Mais enfin, *"les Kinks sont-ils le meilleur groupe de tous les temps ?"*. Restons sérieux. C'est le genre de question genre tarte à la crème que je lis depuis bien longtemps et évidemment, pour moi, la réponse est non. Mille fois non. Il y a eu toujours une sorte de snobisme autour de ce groupe pour affirmer cette déclaration. Lisant de toute part cette affirmation, j'ai voulu bien sûr me faire ma propre idée : j'ai écouté et réécouté ce groupe maintes fois. Un seul mot pour caractériser ce qu'il nous faisait entendre : chiant. L'ennui, le désintérêt total. J'ai même poussé la folie jusqu'à aller les voir jadis à un concert (un bien grand mot) parisien. Je m'y suis tellement ennuyé que je suis parti avant la fin (et je n'étais pas le seul). Voilà mon résumé : les Kinks sont un groupe chiant et pas plus. Un bon point pour vous dans votre dernier numéro : l'album du mois pour les Black Angels. Voilà un excellent groupe dont je possède toute la discographie et qui ne m'a jamais déçu. J'achèterai leur dernier opus les yeux fermés et je suis sûr à l'avance de la satisfaction que je pourrai en retirer.
JEAN-PIERRE GAMAIN

La bonne idée

Il devrait y avoir de la publicité sur les albums (une chanson, une publicité).
CDL

Pénibilité

Cher Rock&Folk, Mes Disques A Eux par Dombasle et Ker se voulait certainement drôle, *décalé* et érudit. Mais à bien y regarder, nous sommes en face d'un torrent de bêtises et de phrases définitives sur tel chanteur ou tel groupe. Ils nous jettent des tonnes de références qui ne masquent qu'une seule chose : leur inculture satisfaite. Comme le disait Cioran *"N'a de conviction que celui qui n'a rien approfondi"*. Certainement le plus pénible des Disques A Moi de l'histoire du magazine.
STEPHANE N

Contre les pantacourts

Cher NU, merci pour les chroniques "Songs/ Classics From The Cramps Collection" volume 1/ 3 ! Un régal ! Sur Volume 2, "Pow Wow" de Grace Tennessee, découvert en 76 sur "Danse Avec Moi" de qui vous savez. La classe ! Après 60 titres, ça se boucle sur "Paralized" de The Legendary Stardust Cowboy. Le bonheur !
Je passe de bonnes vacances...
LUV
PS : spécial remerciement pour votre CCP (Comité Contre les Pantacourts) et Chuck Prophet.

Hey oh

Puisque ce haut fait d'armes de ce brave Joey Ramone semble avoir échappé à votre sagacité légendaire je me permets ici de signaler que celui-ci au tournant de 1988 emprunta les lunettes de John Lennon et la crinière de Yoko Ono.
ERIC HEISERT

Vinyle aphrodisiaque

Rock&Folk, si le vinyle fait aujourd'hui son grand retour, on est quand même en droit de se demander : où sont passés les corps en 2017 ? C'est assez subjectif, je sais. Mais il n'y a qu'à regarder les pochettes des années 70 (en particulier), qui sont objectivement une célébration perpétuelle et constante du corps ; leurs lots de bustes, de jambes, d'abattis ("Low Budget" des Kinks), de langues ("Feelin' Bitchy" de Millie Jackson) de braguettes ("Sticky Fingers" des Stones), en veux-tu en voilà, pour se faire un état des lieux et voir combien le concept de libération sexuelle semble assigné définitivement au siècle passé (comme c'est le cas pour le rock aussi), enterré dans les limbes, comme le suggère paradoxalement le retour actuel du vinyle (et symboliquement la disparition de Prince aussi), à son insu ! A cet égard, dans le prolongement de la mosaïque humaine mise en scène sur la pochette intérieure du "Electric Ladyland" de Jimi Hendrix en 1968, visez les *cover arts* des Ohio Players, de Roberta Flack, de Funkadelic ("Free Your Mind..."), de Roxy Music, des Cars, qui à partir de la décennie suivante sont le parangon esthétique de cet âge d'or dédié au corps, et incidemment à ses corollaires sociaux et politiques, pour vous en convaincre... Et constatez, comme moi, que si le vinyle est de retour, on peut légitimement se demander en effet : où sont passés les corps ? Le corps est circonscrit, comme dans la société, à un petit espace, c'est pourquoi l'encanaillement aussi doit faire l'objet d'une requête spécifique chez nos contemporains : le rock (qui n'est après tout qu'une affaire de fluide, d'incarnation) ne peut donc pas s'y retrouver. En fait le retour en grâce de l'analogique... Il semblerait que le vinyle en 2017 porte encore en creux l'héritage un peu traumatisant du numérique, broyeur de chair sonore, du mix qui ratiboise les rondeurs, du digital ennemi du charnel. Juste sur ses pochettes.

SYD DIDEROU

Le changement

Etre rock en 2017, c'est aborder l'entame de son *bilan de compétences* avec le plus grand album sur la transition personnelle qui soit, le "Currents" de Tame Impala.

BETTINA

Ode à Foxygen

Je reviens de la médiathèque avec le "Hang" de Foxygen, certain, comment dire, d'y dénicher une révélation, d'y défricher une nouvelle terre musicale Et ça ne tarde pas : la première écoute est un éblouissement. Des cordes, des cuivres, de toute part, un décorum hallucinant de timbales, de harpes, de clarinettes, de flûtes et de hautbois. Une touche de music-hall, de Philly soul par-là, de musique baroque et symphonique, tout cela sous le halo bienveillant de Todd Rundgren. Ils l'ont fait ! Trente-deux minutes post-modernes scandaleusement audacieuses et parfaites. Et pour ne rien gâcher les frères d'Addario figurent dans les crédits.

DESIRE DUROY

Théorie

J'ai lu la chronique de Agnès Léglise sur "A L'Assaut De L'empire Du Disque". Seulement voilà, l'écroulement des ventes n'est-il pas dû tout simplement à la rareté de la qualité ? Lorsqu'un bon disque sort il se vend !

STEVE LIPIARSKI

Ça craint

Hello ! Douze pages consacrées à Chuck Berry ! Quatre journalistes différents et aucun d'entre eux n'a songé à citer Rory Gallagher, Georgia Satellites et George Thorogood parmi tous les rockers qui ont puisé, avec bonheur dans le répertoire du rocker américain... !

FRED

PS : En songeant que Patrick Eudeline me dira que j'ai oublié Foghat...

Nicolas et Arielle

On rencontre, de temps en temps, mais assez régulièrement, des gens qui disent ne pas aimer les Beatles. Ça donne un genre, une posture, quelque chose qui fait que vous vous imposez comme différent des autres, de la masse. En grattant un peu, on se rend vite compte que ces mêmes gens sont en général d'un vide intersidéral assez absolu et d'une culture rock pour le moins au ras des pâquerettes, enfilant les pires clichés sans même s'en rendre compte, sans parler de leur bête suffisance. On en rencontre, des comme ça, de temps en temps. Ce fut le cas le mois dernier.

BEN KENNEDY

Parfum kinksien

Ray Davies, en couverture, je me suis arrêté net dans la rue devant un marchand de journaux... Le meilleur groupe de tous les temps ! Que seraient nos vies sans les Kinks ? "This Time Tomorrow", "Shangri-La", "Village Green", "Waterloo Sunset". Quand je suis arrivé à Londres, à St Pancrass, j'ai marché dans les rues, et j'ai tout de suite senti le parfum des Kinks aux détours de Regent's Park ! *"Every Day, I look at the world from my window"...* Et Ray est toujours là. Et quelque part, ça me réconforte ! Bonne chance, Rock&Folk avec ou sans Philippe Manœuvre. See you.

FRANCK PRIEUR

La pock

Y'a-t-il quelque chose entre le rock et la pop ?

PM

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr.
Chaque publié reçoit un CD…

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI & BASILE FARKAS

AIRBOURNE
Le groupe australien annonce l'arrivée de son nouveau guitariste Matt Harrison, avant de déferler sur la France le 17 juin au Hellfest, le 8 juillet à Beauregard, le 11 aux Déferlantes et le 13 à Musilac.

ALICE COOPER
L'Américain annonce un deuxième concert parisien le 7 décembre prochain à l'Olympia, celui du 3 décembre (Salle Pleyel) étant déjà complet. Il passera également par l'Amphithéâtre de Lyon le 1er décembre.

CHARTS
Les charts sont désormais disponibles sur le site de Rock&Folk : rocknfolk.com.

THE DISTRICTS
Le jeune quartette de Philadelphie annonce la parution de son troisième album "Popular Manipulations" pour le 11 août.

DOWNLOAD FESTIVAL
52 groupes rock se succéderont sur les scènes de la Base Aérienne 217 (située entre le Plessis-Pâté et Brétigny-sur-Orge), du 9 au 11 juin. Au programme : Green Day, System Of A Down, Rancid, Suicidal Tendencies, Gojira, Dinosaur Jr, Slayer, Mastodon...

GOJIRA
Après une triomphale tournée mondiale, le groupe landais annonce deux nouvelles dates : le 18 juin au Splendid (Lille) et le 20 juin à l'Altabal (Biarritz).

GUNS N'ROSES
Axl Rose et ses pistoleros sont de retour en Europe pour 30 concerts. Le Not In This Lifetime Tour passera par le Stade de France le 7 juillet.

IGGY POP
L'Iguane vient de se fendre d'un simple "Asshole Blues", morceau joué à la guitare sèche paru dans le cadre du Disquaire Day. Il est la première sortie du label Mag Mag des Jacuzzi Boys.

> **"L'autre tête de bite de Blur a beau avoir transformé mon frère en gonzesse, croyez-moi, la prochaine fois que je le croise, ce sera la guerre"**
>
> LIAM GALLAGHER

JACK WHITE
Le patron de Third Man, qui vient de faire construire sa propre usine de fabrication de vinyles, a trouvé le temps de sortir un nouveau 45 tours : "Battle Cry".

LANA DEL REY
Interviewée par Courtney Love pour le magazine de mode Dazed, la New-Yorkaise a précisé que son prochain album contiendra un morceau avec Sean Lennon et celui avec The Weeknd, "Lust For Life", qui donnera son titre au disque.

MAIN SQUARE
La treizième édition du festival se tiendra du 30 juin au 2 juillet prochains à la Citadelle d'Arras. A l'affiche : Radiohead, La Femme, Lemon Twigs, Mark Lanegan Band, Spoon...

MGMT
Le quatrième album du duo psychédélique a un titre : "Little Dark Age". Sa sortie est prévue dans le courant de l'année.

MONTEREAU CONFLUENCES
Pour sa vingtième édition, le Festival de Montereau-Fault-Yonne (77) accueillera au Parc des Noues les 9 et 10 juin Trust, Imany, Birdy Nam Nam...

MUSE
Matthew Bellamy annonce le retour de son trio et l'enregistrement de trois nouvelles chansons, annonciatrices d'un nouvel album *"plus acoustique"*.

NICK OLIVERI
Le leader de Mondo Generator sort le 16 juin le deuxième volume de "N.O. Hits At All", compilation de ses plus hauts faits d'armes, gravés en compagnie de la myriade de groupes auxquels le tumultueux bassiste a participés. La période QOTSA manque cependant au tracklisting.

PHOENIX
L'élégant quartette français publiera le 9 juin son estival nouvel album, "Ti Amo".

RADIOHEAD
Le 23 juin prochain paraîtra chez XL Recordings une réédition de "Ok Computer" célébrant les 20 ans de sa sortie. Figureront en bonus les faces B d'époques et 3 authentiques inédits : "I Promise", "Lift" et "Man Of War".

THE ROLLING STONES
Le groupe de Charlie Watts vient d'annoncer une nouvelle tournée européenne de 13 dates, qui se terminera en France par deux concerts (19 et 22 octobre) à la U Arena de Nanterre, un stade couvert qui sera inauguré pour l'occasion.

SALON DU DISQUE DES PUCES
Le septième salon du Disque Des Puces se tiendra les 20 et 21 mai prochains au Marché Dauphine à Saint-Ouen. Seront présents une vingtaine de disquaires ainsi que Pierre Terrasson qui dédicacera son livre.

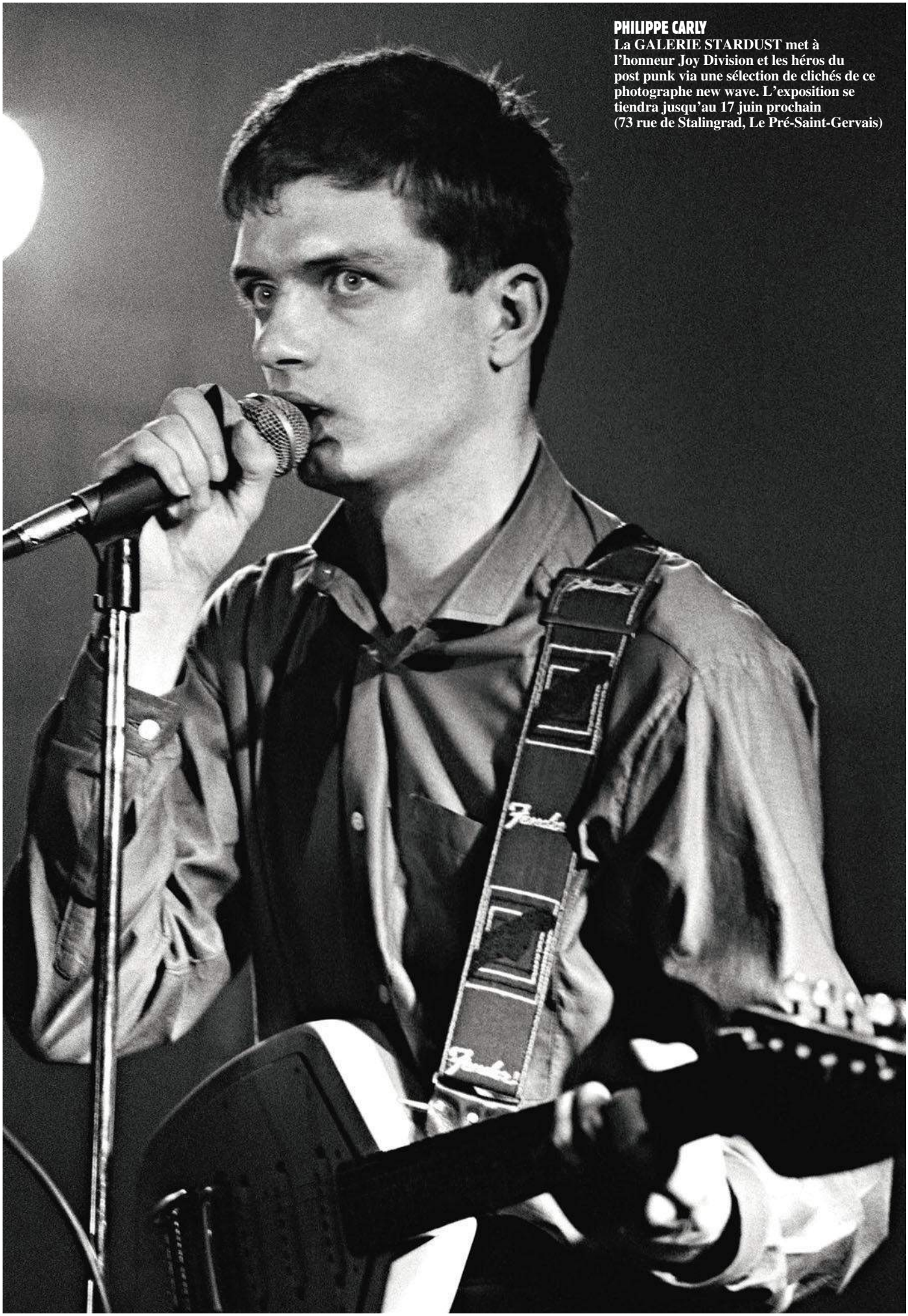
STAX RECORDS
Pour les 60 ans du célèbre label soul, Concord Music Group et Rhino Entertainment annoncent une grande campagne de rééditions d'albums (Otis Redding, Issac Hayes, Sam & Dave, Albert King, etc.) et de compilations vinyles qui verront le jour tout au long de l'année.

THE STRYPES
Avant sa prestation au festival Solidays le 24 juin, le gang irlandais a sorti un morceau très bluesy "Oh Cruel World", préambule à son prochain album "Spitting Image", prévu le 16 juin.

WELCOME TO WOODSTOCK
Le légendaire festival américain (gratuit) est à l'honneur dans un spectacle musical (payant) de deux heures, à partir du 15 septembre au théâtre Le Comedia (4, boulevard de Strasbourg, 75010 Paris).

Condoléances

J Geils (J Geils Band), **Kevin Garcia** (bassiste de Grandaddy), **Saxa** (saxophoniste de The Beat), **Victor Lanoux** (acteur), **Leo Baxendale** (auteur de BD), **Dick Contino** (accordéoniste américain), **Lorna Gray** (actrice américaine), **Allan Holdsworth** (guitariste britannique), **Bruce Langhorne** (musicien folk et guitariste de Bob Dylan)



PHILIPPE CARLY
La GALERIE STARDUST met à l'honneur Joy Division et les héros du post punk via une sélection de clichés de ce photographe new wave. L'exposition se tiendra jusqu'au 17 juin prochain (73 rue de Stalingrad, Le Pré-Saint-Gervais)

Photo DR

Qui a 70 euros ?

DISQUAIRE DAY

Le 22 avril dernier, les vendeurs de vinyles étaient à la fête partout en France.

Le Silence De La Rue

Version française du Record Store Day organisé un peu partout dans le monde depuis 2007, la septième édition du Disquaire Day avait lieu le 22 avril dernier dans plus de 260 magasins hexagonaux. Une fête qui met donc à l'honneur les disquaires indépendants du pays. Chaque mois d'avril, labels indé et majors rivalisent d'inventivité en publiant spécialement pour l'occasion des vinyles collectors en pagaille… On comptabilisait ainsi cette année, pas moins de 500 références, un vaste fourre-tout où cohabitaient un double picture-disc de Motörhead, une réédition du premier single de Patti Smith, neuf lives de Peter Hook (c'est beaucoup) mais aussi un brelan d'albums de Spacemen 3 (au grand dam de Jason Pierce et Sonic Boom qui se sont insurgés sur Facebook à ce propos : "*Les ventes de ces disques financeront les gens contre lesquels nous sommes en procès*", avant de retirer leur déclaration).

Photos Basile Farkas-DR

Sore Losers chez Gibert

Et l'on constate dès le matin que le chaland s'est massivement déplacé : les gens font la queue partout. Les gazettes économiques ont calculé que l'an dernier le Disquaire Day avait rapporté 1,5 millions d'euro. Un bonus non négligeable pour les vendeurs qui font en un samedi le chiffre d'affaires de plusieurs jours. Il faut dire que les prix sont légèrement gonflés. Honnêtement, qui a 70 euros à mettre dans un triple live 2016 d'Iggy Pop ? Certaines références (Air, Pink Floyd, Bowie) sont rapidement introuvables, d'autres au contraire continuent d'encombrer les rayons en fin d'après-midi. C'est le cas du "Pol Pot Pleasure Penthouse" des Brian Jonestown Massacre, soit la réédition en double vinyle des premiers enregistrement du groupe, vendue, *gasp*, entre 31 et 38 euros ! Dans les jours précédant l'événement, plusieurs problèmes ont été soulevés par nos estimés confrères : les majors et leur force de frappe ont tendance à monopoliser l'événement, parfois en créant des objets de collection frelatés ("Barbie Girl" d'Aqua) ou en visant les pauvres fans de Johnny Hallyday ou Mylène Farmer, habitués à débourser des sommes folles. D'autant que, très rapidement, les références du Disquaire Day se retrouvent sur eBay, où certains malins essaient de faire une juteuse plus-value. C'est de bonne guerre : les gens qui aiment le vin râlent contre le beaujolais nouveau, les mélomanes authentiques conspuent la fête de la musique et les collectionneurs de disque sont globalement grognons à propos du Disquaire Day. Ce qui n'a pas empêché les gens de passer une bonne journée, de boire des verres au soleil, de faire des rencontres, de se promener et d'assister à quelques concerts sympathiques (Sore Losers chez Gibert, Flavien Berger chez Ground Zero). En ce sens, comme l'affirme le magasin lyonnais Dangerhouse, "*il faudrait que ce soit le Disquaire Day tous les jours*". ★

BASILE FARKAS

PARRAINÉ PAR PHILIPPE MANŒUVRE

TRUST

THE ORIGINAL **BLUES BROTHERS** BAND

VINTAGE TROUBLE

LITTLE BOB BLUES BASTARDS | **SOFAÏ**

JOHNNY GALLAGHER | **WILL BARBER**

VERYSHOW Productions
Harley-Davidson Financial Services
Coca-Cola
Fréquency
Y and Co.
Road Trip Factory
FRANCE BOISSONS
rock&folk
Jeep
MORZINE AVORIAZ Portes du Soleil
RTL2 LE SON POP-ROCK

Dans la joie, les vêtements déchirés et la bonne humeur

BORN BAD RECORDS A 10 ANS

Le label aventurier fête une décennie d'existence dans toute la France avec un festival à l'affiche entièrement constituée de groupes maison.

Cheveu

Photo Titouan Massé

2007 *was a really good year*. Le croquemitaine de droite s'appelait Nicolas Sarkozy, les Vélib' étaient regardés avec défiance… Surtout, ce qui allait devenir le label le plus important de France voyait le jour : Born Bad Records. Cinq ans après le début du *revival* Strokes, le soufflé retombait et les groupes sortant de terre avaient sensiblement durci le ton. JB *Wizz* Guillot seul dans son label sacerdotal a attrapé la balle au bond, ayant, sur ces 10 dernières années, aidé notre scène nationale à fleurir. Afin de fêter cette PME n'ayant pas déposé le bilan, Born Bad s'est offert 3 jours de festival à Paris avant d'entamer une tournée dans toute la France. Et ça a fait mal.

Nés mauvais

Rouges les visages, les lumières, le moulin et la zone où s'agite l'aiguille. Le samedi 29 avril, alors qu'un reste de **Frustration** nous faisait bourdonner l'oreille, gardant au fond des yeux une impression de fosse apocalyptique, cette version mouvante de la porte des enfers, on ne pouvait que constater le chemin parcouru par *Jibé* et son label : le trône lui appartient. Deux jours auparavant, quatre Belges réellement *nés mauvais*, prenaient la scène glacée de la Gare des Mines, dans le no man's land de la porte d'Aubervilliers. Le **Wild Classical Music Ensemble** donna le ton des festivités : la musique ne devrait pas connaître d'orthodoxie, l'énergie de filtre et la violence de cruauté. L'honnêteté totale d'un groupe composé d'autistes, de trisomiques et de personnes atteintes de déficience mentale, si pure que la norme est honteuse à leur contact, injecta de la magie dans cette zone où les migrants dorment avec les rats. **Le Villejuif Underground,** dont le chanteur australien est lui-même sans-papiers, possédait tant de coolitude dans son petit doigt — celui enfilé dans un goulot de bouteille pour tout bottleneck — qu'une jeune femme dévora nonchalamment un pamplemousse sur scène en fumant et dansant, pendant que chacun faisait de même, serré dans les premiers rangs. **Usé**, finit seul la soirée en usant les fûts de sa batterie, les oreilles du public et les cordes de cette guitare jouée à coups de baguette.

Moustache, mocassins et cordes de basse filées plat étaient les mots d'ordre de la deuxième soirée à la Gare des Mines. **Orval Carlos Sibelius, Dorian Pimpernel, Julien Gasc** et **Forever Pavot** posent cette question : quand est-ce que la musique de film et les expérimentations françaises 70's sont devenues un genre au même titre que le western ? A ce jeu, Gasc, avec son côté Playmobil Gendarme et son groupe de snipers, boxe hors catégorie. On prendrait bien le temps d'aborder les nouveaux titres à Clavinet de Forever Pavot mais, déjà, le grand raout se fait entendre : **Violence Conjugale, JC Satàn, Cannibale, Cheveu, Usé** et **Frustration** à la Machine du Moulin Rouge, bouquet final plus bruyant qu'un défilé militaire. Cette guerre-là a fait des blessés hilares et heureux. Six heures de rock'n'roll non-stop, un peu plus d'un millier de personnes sachant qu'un mode de vie se choisit aux disques que l'on pose sur la platine, le tout dans la joie, les vêtements déchirés et la bonne humeur. Une bacchanale de fin du monde où le fumoir bouillait autant de la fosse. Une conclusion heureuse pour l'anniversaire d'un label dont l'héritage est déjà immortel, préservé dans la chaleur des rayons de la plus idéale des discothèques : celle de nos mémoires et de nos cœurs. ★

THOMAS E. FLORIN

Festival Born Bad : ***du 18 au 21 mai à Nantes, 19 juillet à Bordeaux, 15 et 16 septembre à Bruxelles, 14 octobre à Metz***

Lollapalooza PARIS

SAMEDI 22 JUILLET 2017

THE WEEKND • IMAGINE DRAGONS • LONDON GRAMMAR
THE ROOTS • THE HIVES • LP • MARTIN SOLVEIG • TCHAMI
SKEPTA • GLASS ANIMALS • MILKY CHANCE • KALEO • YELLOW CLAW
OLIVER HELDENS • CRYSTAL FIGHTERS • JAUZ • JOYRYDE
BEAR'S DEN • BLACK TIGER SEX MACHINE • TIGGS DA AUTHOR
ANNA KOVA • JEREMY LOOPS • MAX JURY • MOKSI • CINNAMON

DIMANCHE 23 JUILLET 2017

RED HOT CHILI PEPPERS • LANA DEL REY • DJ SNAKE
ALT-J • PIXIES • MARSHMELLO • IAM • LIAM GALLAGHER
EDITORS • LA FEMME • WALK OFF THE EARTH • RIVAL SONS
DON DIABLO • ALAN WALKER • SLUSHII • NGHTMRE • TOM ODELL
SEASICK STEVE • OSCAR AND THE WOLF • DON BROCO • TESS • HENRI PFR
DUSTYCLOUD • KIKKR

22 & 23 JUILLET 2017

HIPPODROME DE LONGCHAMP

LollaParis.com

@lollapaloozafr #LollaParis
locations : livenation.fr / ticketmaster.fr
& points de vente habituels

ACCOR HOTELS Feel Welcome
SOCIETE GENERALE
Coca-Cola
Greenroom
RTL2 LE SON POP-ROCK

“Je n’ai touché que 200 livres”

PETER BLAKE

Le concepteur de la pochette de “Sgt. Pepper”

et de pléthore d’autres albums évoque ici son admirable travail d’artiste pop.

RECUEILLI PAR PATRICE GUINO

C’est à l’hôtel, rue des Beaux-Arts, où Oscar Wilde vécut ses derniers instants et dans lequel séjournèrent les plus grands, de Dalí à Frank Sinatra en passant par Mick Jagger, Jim Morrison et Serge Gainsbourg, que sir Peter Blake nous reçoit au lendemain du vernissage de son exposition à la Galerie Claude Bernard toute proche. Du haut de ses 83 printemps il est, avec Richard Hamilton, l’un des pères du pop art anglais. Célèbre pour ses peintures, à ranger aux côtés de celles de David Hockney, et pour ses collages empruntés à la culture populaire anglaise, sir Peter Blake est à mettre au panthéon de l’art contemporain au même titre que Warhol et Lichtenstein.
Qu’on ne s’inquiète pas nous n’allons pas évoquer son influence déterminante sur les Young British Artistsdont est issu Damien Hirst, un des artistes les plus chers au monde, nous allons nous intéresser à la musique rock au travers de la conception des pochettes de disques réalisées par notre hôte, la plus célèbre étant celle d’une certaine *Fanfare Du Club Des Cœurs Solitaires Du Sergent Poivre*.

Assemblée magique

R&F : Au milieu des années soixante, Londres est le centre du monde en ce qui concerne les arts et la musique et vous, vous avez pour galeriste l’un des plus prestigieux : Robert Fraser…
Peter Blake : Oui, c’était mon galeriste mais aussi un grand ami des Stones et des Beatles. Et quand j’y repense, c’était aussi leur dealer...

R&F : C’est lui qui vous a mis sur le coup pour la pochette de “Sgt. Pepper” ?
Peter Blake : L’histoire c’est que les Beatles avaient déjà retenu une pochette pour l’album, faite par un collectif d’artistes néerlandais, The Fool. Robert Fraser, ayant vu la peinture réalisée par The Fool, a dit aux Beatles : *“Je pense que vous pouvez avoir quelque chose de différent et de mieux en faisant appel à un artiste reconnu et de qualité.”* Ce n’était pas courant en Angleterre de demander à un artiste de travailler sur une pochette de disque. Aux Etats-Unis, des labels de jazz avaient leurs illustrateurs, comme Ben Shahn par exemple, mais pas en Angleterre. Il les a persuadés de me choisir et c’est comme cela que nous nous sommes rencontrés.

R&F : Paul avait déjà une petite idée de la pochette ?
Peter Blake : Il avait un petit croquis, une simple idée jetée sur le papier, griffonnée... Il avait déjà le concept et, à partir de ça, j’ai travaillé dessus. Les gens s’imaginent que c’est un collage mais ce n’est pas vraiment cela. C’est un véritable tableau, un travail de mise en scène. Ils voulaient une *“assemblée magique”* qui leur permettrait de réunir toutes les personnes de leur choix, dont ils étaient fans.

R&F : Techniquement, comment cela s’est-il organisé ?
Peter Blake : Chacun des Beatles a dressé une liste, ainsi que Robert Fraser, ma femme Jane Haworth et moi. Nous avons dû trouver des photographies de tous ces gens, les agrandir à taille humaine, les peindre et coller les papiers sur du carton puis les découper... Ce qui a coûté une fortune ! Avec Michael Cooper, le photographe, nous avons fixé la dernière rangée de personnages contre la toile du mur avec des petits clous et les rangs précédents avaient une petite armature pour les faire tenir debout. On a aussi obtenu les statues de cire des Beatles du musée Madame Tussaud. Ce qui donnait un fond en deux dimensions et un premier plan en trois dimensions, puis nous avons ajoutés tout un tas d’autres éléments, les statues... Il fallait vraiment que cela ait une certaine ampleur, environ trois mètres de haut sur une dizaine de large, afin qu’avec la perspective, cela rende bien pour une pochette carrée.

R&F : On a beaucoup dit que cette mise en scène ressemblait à des funérailles…
Peter Blake : Non, en fait, les Beatles avaient l’idée que ce serait le groupe *Sgt. Pepper* qui ferait les tournées à leur place. C’était le concept de départ. Ils avaient déjà fait faire les costumes que maintenant tout le monde connaît. Tout cela avait déjà été fait avant que j’arrive. Mais, dans mon souvenir, je pense que c’est moi qui ai eu l’idée de mettre les fleurs au premier plan, un peu comme dans un jardin anglais où le Sgt. Pepper aurait donné un concert devant cette *assemblée magique*. Je leur ai aussi dit d’apporter des objets qu’ils avaient chez eux. George Harrison est venu avec une statue qui était dans son jardin, le *Buddha.* Paul a apporté des instruments de musique. Moi j’ai apporté deux ou trois petites statues et la déesse indienne...

Photo DR

“C’est un véritable tableau, un travail de mise en scène”

R&F : Et le pull *Welcome The Rolling Stones* ?
Peter Blake : C’est ma femme, Jane, qui a fait ça. A l’époque, il y avait une rivalité, une fausse rivalité, entre les Beatles et les Rolling Stones. Et donc l’idée était d’avoir un fan des Rolling Stones au concert des Beatles. C’était un petit clin d’œil, une blague. De toute façon, lors de l’enregistrement du disque, Mick Jagger venait souvent avec Marianne Faithfull. Il ne jouait pas mais regardait ce qui se passait. Les Stones, de leur côté, ont fait “Their Satanic Majesties Request”, avec une pochette psychédélique en relief qui était supposée enterrer complètement celle de “Sgt. Pepper”. Malheureusement pour eux, ce fut un échec total *(rires)* !

R&F : Auriez-vous imaginé que cette pochette devienne un jour aussi mythique ?
Peter Blake : Franchement, non. Certes, les Beatles étaient le plus grand groupe à l’époque, mais moi je n’étais là que pour faire mon travail. De plus, j’étais davantage fan des Beach Boys. L’idée de départ était de faire un double album, avec une pochette ouvrante, ce qui ne s’était jamais fait auparavant. L’album devait inclure les deux titres “Strawberry Fields Forever” et “Penny Lane” mais ceux-ci sont sortis en single *(à la demande de la maison de disques — NdA)* et les Beatles ont été à court de titres à la fin des séances. Ils se sont donc retrouvés avec une pochette double mais il n’y avait qu’un seul disque. Les Beatles étaient tellement populaires et puissants qu’à l’époque ils pouvaient quasiment faire ce qu’ils voulaient. Vous savez, les Anglais, au moment de Noël, disposent une grande chaussette près de la cheminée dans laquelle ils mettent des cadeaux. Aussi, mon idée était de joindre à l’album un *goodie bag*. On aurait mis quelques friandises dedans, des babioles et chaque acheteur serait reparti avec. Mais la maison de disques a posé son veto et nous a dit que là, on allait trop loin *(rires)*. Alors on a simplement ajouté l’encart avec le sergent Poivre, le galon, les moustaches... que l’on pouvait découper et monter chez soi (*The Fool s’est seulement contenté de dessiner l’insert qui contient le disque*).

Photo Michael Cooper-DR

R&F : Pour votre première pochette de disque on peut dire que c’est un coup de maître… Pourtant vous n’avez touché que 200 livres ! et paraît-il sans le moindre contrat…
Peter Blake : Il est vrai que je n’ai touché que 200 livres mais il y a bien eu un contrat... que je n’ai pas vu. C’est Robert Fraser qui s’en est occupé. S’il avait négocié un pourcentage sur les ventes, je serais devenu millionnaire ! Mais de toute façon, il aurait signé n’importe quoi, il était tout le temps défoncé. Le problème c’est qu’il a abandonné les droits, ce qu’il n’aurait jamais dû faire. J’ai tenté différentes procédures parce qu’à un moment j’étais vraiment dans une situation financière délicate, mais il a été jugé qu’il était mon agent et pas seulement mon galeriste, donc je ne pouvais pas recouvrer les droits sur mon travail. D’ailleurs, pour être plus précis, les 200 livres ont dû être partagés entre nous et je n’ai pas reçu un centime de plus. Apple a toujours refusé de me donner un complément qui m’aurait bien servi pendant une période qui a été assez difficile pour moi... Il y a parfois des écoles qui m’écrivent pour me demander l’autorisation d’utiliser la pochette mais je n’ai aucun droit et je dois les renvoyer vers Apple. Neil Aspinall gérait le catalogue d’une main de fer. On peut comprendre qu’il défende les intérêts de son groupe, c’est normal, c’est son job et il le faisait très bien. Maintenant il est mort, et pour moi c’est du passé. Financièrement ça va, je n’ai plus besoin de cet argent.

R&F : Michael Cooper, le photographe de la pochette, ou plus exactement ses descendants puisqu'il est décédé, ont rencontré le même problème. Ils ont toujours été dans l'impossibilité d'organiser quoi que ce soit avec les photos de cette séance…
Peter Blake : Je crois que ça a été résolu maintenant, depuis le décès de Neil Aspinall... Je crois que son fils a recouvré ses droits...

Son footballeur préféré

R&F : Étonnement, à part la pochette de Pentacle en 1968, vous n'avez plus fait de pochette pendant plus de dix ans…
Peter Blake : Oui c'est vrai. En ce qui concerne Pentacle, c'est un très bon groupe de folk-rock avec un excellent bassiste de jazz. Après, on m'a souvent proposé de faire la même chose, donc j'en ai refusé quelques-unes dont celle des Bee Gees qui voulaient faire une *parodie* de "Sgt. Pepper".

R&F : Ce sont les Who qui en 1981 sont venus vous trouver pour réaliser la pochette de "Face Dances", leur premier disque avec leur tout nouveau batteur Kenny Jones, un ancien Faces…
Peter Blake : Oui, on a un peu discuté de ce qu'ils voulaient et on est parti du concept des *visages* (*faces* en anglais). Je me suis occupé du design général de la pochette et j'ai sollicité les plus grands peintres de l'époque afin qu'ils représentent chacun des musiciens. Je n'ai pas demandé à Lucien Freud car je savais qu'il ne voudrait pas.

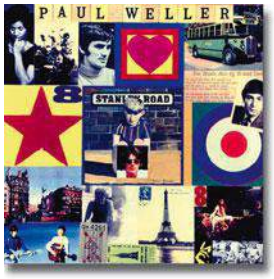
Le seul qui ait refusé, c'est Francis Bacon mais j'ai quand même réussi à obtenir David Hockney, Howard Hodgkin et Richard Hamilton (qui a participé à l'*Album Blanc*). En tout seize peintres dont moi pour Kenny Jones, chaque musicien étant représenté quatre fois.

R&F : Vous avez également réalisé la peinture qui orne la couverture du disque d'un de vos anciens élèves…
Peter Blake : Ian Dury a été mon étudiant alors que j'enseignais la peinture au Walthampstow College of Art. Il devait avoir 16 ou 17 ans, puis on s'est retrouvés quelques années plus tard alors que j'étais devenu professeur au Royal College of Art et on est devenus amis. Dans ce cas précis, le disque est la bande-son d'une pièce de théâtre en deux actes ("Apples").

R&F : Une autre grande pointure pour laquelle vous avez réalisé trois pochettes est Eric Clapton…
Peter Blake : Pour "24 Nights", comme son nom l'indique, Eric a donné 24 concerts au Royal Albert Hall avec quatre formations différentes : son groupe (quatre et neuf musiciens), une formation blues pour laquelle il avait fait venir des Etats-Unis Buddy Guy, Robert Cray... et une

“Le groupe que j’adore c’est les Beach Boys”

formation avec orchestre dirigée par Michael Kamen. Il m’a demandé de venir sur ses concerts... Je devais dessiner ce que je voyais sur scène, en direct. Faire des petits dessins rapides et c’est ce qu’il a utilisé pour la pochette. Il existe également un coffret limité avec beaucoup plus de croquis, sorti chez Genesis, un livre très cher mais vraiment très bien fait. Pour “Me & Mr Johnson”, qui est un album de reprises de Robert Johnson, on a fait une séance photo avec Eric dans la même pose qu’un des deux seuls portraits connus du bluesman américain et j’en ai fait une aquarelle en incluant derrière lui les deux portraits. J’ai aussi réalisé la pochette de son dernier album, “I Still Do”, qui est également une aquarelle.



R&F : Vous avez aussi illustré l’album “Stanley Road” pour Paul Weller...
Peter Blake : Paul Weller est un grand fan des Beatles. Je n’avais pas fait de pochette depuis un certain temps et il ne s’attendait pas à ce que j’accepte... C’est quelqu’un d’extrêmement poli et respectueux qui appelait ma femme Chrissy, *“Mrs Blake”*, un comportement typiquement britannique ! On est parti de l’idée de le représenter au milieu d’objets et de personnages qu’il affectionne. Il m’a donc dressé une liste de ce qu’il voulait voir figurer sur la pochette : son footballeur préféré, son tableau préféré, etc. Puis je les ai peints. L’élément principal, placé au centre, étant une peinture de Paul jeune ayant entre ses mains un portait de lui à l’âge adulte.

Madness au grand complet dans mon atelier

R&F : Autres grands fans des Beatles devant l’Eternel : les frères Gallagher avec Oasis...
Peter Blake : Pour leur best of, “Stop The Clock”, leur idée de départ était de reproduire la devanture d’un très célèbre magasin londonien, Granny Takes A Trip, qui fournissait toutes les stars en fringues extravagantes dans les sixties. La devanture comportait une immense peinture du visage d’une femme blonde. J’avais prévu de représenter le groupe devant et aussi d’utiliser des graffitis pour donner des indications sur l’album. J’avais quasiment terminé lorsque le propriétaire de la

boutique a eu l’idée de sortir un disque et d’utiliser cette même image. Cela a donc mis un terme à ce projet ! Noel est alors venu dans mon atelier et m’a proposé de faire la pochette à partir d’objets qu’il trouvait chez moi et qui lui plaisait. Après la sortie de “Sgt. Pepper”, il y a eu une rumeur selon laquelle Paul était mort et que de prétendus indices étaient dissimulés dans la pochette. On a voulu s’amuser un peu avec l’album d’Oasis de façon à ce que les gens se creusent les méninges pour trouver des explications et une signification particulière à la présence de chaque petit objet. La pièce centrale du dispositif étant une armoire dans laquelle la plupart de ces objets étaient installés. D’ailleurs, si on regarde attentivement cette pochette, on remarquera qu’il y a la même petite figurine de Blanche-Neige que sur l’album des Beatles. Malheureusement, c’est nous qui nous sommes creusé les méninges pour rien car lorsque l’album est sorti, tout le monde s’en est foutu et personne n’a rien remarqué *(rires)*. Il y a d’autres petits clins d’œil sur la pochette *(sir Peter Blake ne nous ayant donné aucun autre indice... tous à nos loupes et pochettes !)*...

R&F : Vous avez également travaillé pour l’une de vos idoles, Brian Wilson, des Beach Boys...
Peter Blake : Les gens me parlent toujours de “Sgt. Pepper” et un jour ça m’a irrité un peu car le groupe que j’adore, c’est vraiment les Beach Boys. Alors pendant une interview, j’ai dit que j’aurais vraiment préféré réaliser la pochette de “Pet Sounds” plutôt que celle des Beatles. Je

crois que Brian Wilson a dû en entendre parler car j’ai reçu un coup de fil de son attachée de presse qui m’a demandé si ce que j’avais dit dans l’interview était vrai et qui voulait savoir si j’étais prêt à travailler avec lui. A l’époque, il allait sortir l’album fantôme des Beach Boys “Smile” et je pensais que j’allais travailler dessus. Malheureusement il était déjà lié contractuellement pour la pochette. Alors je me suis occupé de son album solo “Getting It Over My Head” sur lequel apparaissent Paul McCartney, Eric Clapton et Elton John. Je me suis inspiré des titres des chansons pour composer la pochette. Chaque titre est représenté par une illustration. Si on regarde attentivement, on verra qu’il y a un petit collage à gauche, représentant Brian Wilson dansant avec une femme. A l’origine, il devait danser avec Elton John mais la maison de disques a mis son veto, refusant que tous les guests apparaissent sur la pochette. J’ai donc dû aussi remplacer Paul McCartney.

R&F : A ce qu’il paraît, la réalisation de la pochette “Oui Oui Ja Ja Si Si Da Da” de Madness aurait été assez folklorique...
Peter Blake : Madness, au grand complet, est venu dans mon atelier et c’était vraiment *madness* ! Chacun proposait quelque chose de différent et ils n’arrivaient pas à se mettre d’accord. Aussi, je leur ai dit de me donner tous les titres qu’ils pensaient utiliser et que je les mettrai tous sur la pochette finale, mais ils n’étaient pas d’accord non plus. Alors j’ai décidé de rayer les titres non utilisés au stylo. L’album devait finalement s’appeler “The Rake’s Progress” — il est d’ailleurs dans un cartouche — mais ils ont changé d’avis à la dernière minute encore une fois, c’est pourquoi ce titre apparaît lui aussi rayé. Ils ont finalement opté pour “Oui Oui Ja Ja Si Si Da Da”. Tout ça, c’est très compliqué mais c’est Madness *(rires)*.

Décorés par la reine

R&F : La reine vous a décoré pour service rendu à l’Empire britannique en vous faisant chevalier...
Peter Blake : Oui, Mick Jagger avait été nommé avant mais il était tellement occupé que la cérémonie a eu lieu deux ans plus tard, la même année que moi. Je pensais qu’on allait tous se voir et faire la fête ensemble, mais non *(rires)*. Chacun a eu droit à sa petite cérémonie privée. J’ai vu que Rod Stewart avait lui aussi été décoré tout récemment.

R&F : Vous en pensez quoi, de ces rockers décorés par la reine ?
Peter Blake : C’est bien...

R&F : Et le prix Nobel de littérature donné à Bob Dylan...
Peter Blake : C’est fantastique, il le mérite.

R&F : Certains écrivains ne sont pas du même avis que vous...
Peter Blake : Ah bon ! On l’a appris lorsque nous étions à Paris alors on n’a pas trop suivi... Non, non, c’est amplement mérité. Il a eu une telle influence, c’est grandement mérité. ★

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

© Eagle Vision / Dave J. Hogan - Getty Images

Leur tournée 2016 à travers l'Amérique latine
En bonus, 7 titres vidéos inédits !

12 numéros + le Blu Ray des Rolling Stones "OLÉ OLÉ"

73,50€

au lieu de 98,95€
soit 26% de réduction

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

ROFP176A

OPTION 1 1 an soit 12 numéros pour **64,50€** au lieu de 77,30€ soit **17% de remise.**

OPTION 2 1 an soit 12 numéros + ❑ le DVD ou ❑ Blu Ray des Rolling Stones **"Olé Olé"** pour **73,50€** au lieu de 98,95€ soit **26% de remise.**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France 2017**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au + 33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/07/2017 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,40€ et le N° spécial à 6.90€ + le DVD ou le Blu Ray à 21,65€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

De plein gré contre sa nature

TIMBER TIMBRE

pop Pour son quatrième album, le groupe canadien s'est plié à un drôle d'exercice : utiliser des sons qui ne lui plaisent pas a priori. Les expérimentateurs expliquent.

L'ascension vers le soleil prit à Taylor Kirk et ses Timber Timbre trois albums : l'homonyme de 2009, "Creep On Creepin' On" de 2011, puis le sommet, "Hot Dreams" en 2014. Ce voyage imaginaire qui balayait, depuis les montagnes Rocheuses, les profondeurs vertes de Laurel Canyon, avait pour seul équipage une musique de western lente et atmosphérique, d'une beauté un peu trop clinquante pour sembler faite de boue et de bois. Mais l'année 2016 plongea ces Canadiens dans le noir et depuis, les grands espaces ont laissé place à un drame confiné qui se joue quotidiennement sur nos écrans.

Mise en danger

Le contraste entre "Hot Dreams" et "Sincerly, Future Pollution" se campe dès la pochette : sur le premier, le blanc du ciel primait et seule la végétation de Californie venait lui donner du relief. Sur le nouveau, il n'y a que le noir d'une *skyline* où seules quelques fenêtres offrent un peu de clarté. Pour la musique, le contraste est tout aussi saisissant. Les longues reverb et guitares twang jouées par ces obsédés des premiers Talk Talk se sont volatilisées au profit de la froideur des synthétiseurs et la répétition courte des échos. *"Ainsi va le monde*, comme disait Albert Vidalie cité par Antoine Blondin, *une moitié renverse l'autre*" et Timber Timbre compose avec, se mettant subitement en danger alors qu'il venait d'accéder à la reconnaissance. Le 20 février dernier, pendant qu'une série d'hommes se présentent à l'entrée de l'interlope Sauna Mikonos, Taylor Kirk trône deux étages plus haut afin de s'expliquer, timidement mais par un vocabulaire riche, sur le virement de cap radical qu'il a opéré avec son groupe : *"Avec 'Hot Dreams', j'ai accompli tout ce que je voulais dans le cercle limité de ce que je considère être de bon goût en termes de sons et de produc-tion. Si 'Hot Dreams' est l'exemple de ça, 'Future Pollution' représente ce que je n'ai jamais voulu enregistrer et tous les sons pour lesquels je n'ai aucune affinité, désir, ni curiosité."* Voici peut-être un événement sans précédent dans l'histoire du rock'n'roll : pour la première fois, un artiste est allé de plein gré contre sa nature. Si l'accomplissement d'un idéal musical peut expliquer le besoin de mise en danger, ce nouveau départ puise ses racines dans la série d'événements qui ont marqué les deux dernières années : *"On a l'impression qu'une tragédie chasse l'autre. J'ai toujours apprécié le fait d'être apolitique mais les évènements et le climat ont colorisé mon humeur. Je commence à me dire que j'ai peut-être une responsabilité et que si on ne parle pas de cette régression, nous en sommes complices."*

Portamento synthétique

Taylor Kirk vivait dans un fantasme. Mais le monde y a fait irruption. Si le terrain de son "Hot Dreams" semblait être l'Ouest américain, quel serait celui de son nouvel album ? *"Je ne sais pas s'il y a un endroit réel. Je pense que c'est plus un environnement urbain, dense, crasseux, dystopique... Peut-être dans le futur."* La ville comme elle est décrite dans la chanson "Western Question" où l'occident se substitue au grand Ouest, où les hommes ne sont plus que des flux et les nations ne sont plus. Une chanson où, comme dans les bas-fonds de "Blade Runner", une *Latin Drum Box* côtoie une guitare claquant quelques chinoiseries. *"Je voulais que l'album soit moins référencé que les précédents mais, quelque part, il y en a encore plus : du funk, de la musique exotique... Ce n'était pas conscient mais, vu le propos, c'est assez censé que cet album soit plus cosmopolite."* Etrangement, ce monde *crasseux* fut créé dans l'un des seuls studios où les pièces sont baignées de lumière du jour : celui de La Frette, aux portes de Paris. *"C'est vrai, mais on a commencé l'enregistrement dans la crypte de la maison. Ce n'était pas fait exprès, c'est seulement que nous voulions ce type de prise, avec les micros proches des instruments, qu'on ne sente pas d'espace ou la salle. De temps en temps, nous mettions un musicien à l'étage, qui jouait avec nous en entendant dans son casque le son venant du sous-sol."* Ainsi, les Timber Timbre viennent de livrer un album où l'on entend guitare shred et portamento synthétique, soit tout ce que l'on n'aurait jamais imaginé sur l'un de leurs disques. Alors, avec le recul, quel regard portent-ils sur cet album défiant *le bon goût* ? *"C'est la première fois que je n'entendais pas à l'avance les arrangements et la couleur qu'on allait apposer aux chansons. Les choses n'étaient pas évidentes : elles étaient laborieuses. Parfois, je me disais : C'est peut-être prétentieux, ce ne devrait pas être aussi difficile. J'en suis fier mais ce fut une véritable lutte."* Et dire que celle-ci ne fait que commencer. ★

THOMAS E FLORIN

Album *"Sincerly, Future Pollution"*
(City Slang)

Talk Talk, c'est qui ?

Fondé en 1981, le groupe du chanteur Mark Hollis a commencé sa carrière en clone de Duran Duran : même nom double (presque comme Timber Timbre), premier album produit par Colin Thurston, mêmes références à Roxy Music et tournée commune en 1981. Au mitan des eighties, le double T part vers d'autres ambiances, qualifiées de *post rock*. En 1986, leur troisième album "The Color Of Spring" est un succès grâce au single "Life's What You Make It", repris par Weezer, Placebo et Divine Comedy. Split en 1992, un an après un cinquième et ultime album, "Laughing Stock".

Photo Caro Desilets-DR

"Je suis à deux doigts de craquer"

KASABIAN

Fidèle à lui-même, le groupe de Leicester livre un sixième album rempli d'hymnes rustiques et seventies. Entretien avec les attachants lads Sergio Pizzorno et Tom Meighan.

rock

Avril 2017. Les deux leaders de Kasabian sont à Paris pour une journée de promo. Venus défendre le dansant "For Crying Out Loud", Sergio Pizzorno et Tom Meighan reçoivent les journalistes séparément, à la demande de leur management.

Exploit footballistique

Dix heures, Tom Meighan nous accueille avec un enthousiasme trop débordant pour ne pas être louche. C'est une pile électrique, un hypersensible qui se laisse submerger facilement par son trop plein d'énergie, capable durant l'entretien d'exploser de joie et de chanter des extraits de l'album a capella, mais aussi d'être au bord des larmes en évoquant ses problèmes personnels récents (il s'est séparé de la mère de sa fille et a perdu un ami proche). On ressort un peu déboussolé de cet entretien, qu'il conclut en nous demandant : "*j'ai été honnête, n'est-ce pas ?*". A l'opposé, Sergio Pizzorno accueille avec un calme serein. Il sort d'une année faste durant laquelle il a épousé la mère de ses enfants et vu son club chéri (Leicester City) réussir l'exploit footballistique le plus improbable de ces 25 dernières années en remportant le championnat anglais. Bref, une période de félicité qui contraste avec la détresse de son frère d'armes. Pourtant, ces deux êtres que tout semble opposer ne peuvent avancer l'un sans l'autre, unis par une foi indéfectible en eux-mêmes et un esprit de conquête qui ont fait de Kasabian un des rares groupes de rock anglais des années 2000 à pouvoir remplir des stades ou à tenir le haut de l'affiche à Glastonbury (ce qu'ils ont accompli en 2014). Ainsi, "For Crying Out Loud" est un des albums les plus attendus outre-Manche. "*Je sais que je le dis tout le temps, mais je pense que c'est notre meilleur album*, fanfaronne Meighan. *On a mis l'électronique de côté. C'est de la musique à guitares. Il y a davantage d'hymnes et de grosses chansons. Les guitares sont partout. Ça fait des années que j'attendais qu'on fasse un putain d'album comme ça*". Pizzorno entre davantage dans les détails : "*Quand on a fini la dernière tournée, j'ai pris du recul. Sur l'album précédent, j'avais beaucoup travaillé sur l'électronique, fabriqué des boucles, fait des collages petit bout par petit bout. C'était comme de l'art moderne. Ça m'avait permis de trouver des choses auxquelles je n'aurais jamais pensé, mais j'avais besoin de me fixer des limites. Alors j'ai pris une guitare, un piano et rien d'autre pour écrire cet album en six semaines. J'ai écrit dix chansons et je suis parti en vacances. J'ai voulu faire un album inspiré de l'écriture classique de chansons des années 70. Le disque évoque cette période, celle de la gueule de bois de l'ère psychédélique, où les mélodies étaient fortes, comme celles de T.Rex ou Roxy Music. Et des rythmes comme ceux d'ESG, des Talking Heads. C'était le plan, et je pense qu'il a été bien exécuté*". Tom Meighan décrit la recette Kasabian : "*Serge écrit des chansons et nous les apporte. Rappelez-vous d'une chose : je suis le plus grand fan de Serge. Tout le monde peut aller se faire voir. Je suis le numéro un. Il m'apporte ses chansons et à chaque fois je suis époustouflé. Et puis après, on construit sur cette base, on ajoute la cerise sur le gâteau, et les bougies aussi, et ça prend vie.*" C'est ainsi que fonctionne le duo : l'un conçoit l'album, l'autre vit et transcende la vision de son auteur. Pizzorno le reconnaît sans ambages : "*Si je faisais un album solo, il sonnerait complètement différent de Kasabian*".

Le Sergio et les Renards

L'an dernier, les modestes Foxes de Leicester City ont accompli l'exploit de remporter le championnat d'Angleterre, déclenchant une vague de sympathie autour du monde. Les membres de Kasabian étant ardents supporters du club, Sergio Pizzorno a fini par devenir une sorte de porte-parole non-officiel de l'équipe de Claudio Ranieri. *"Durant quelques semaines, Leicester a été le centre du monde. J'avais des équipes de tournage partout en bas de chez moi. Il y avait des camions satellites ! D'ordinaire on voit ça quand il s'est passé quelque chose de réellement grave. Le fait que ce titre soit arrivé alors que le groupe est à son sommet, ça ne pouvait qu'arriver dans nos rêves les plus fous".* Une période festive conclue par deux concerts de célébration au King Power Stadium.

En chute libre

On peut s'interroger sur ce qu'il projette sur Meighan. S'il le manipule pour en tirer le meilleur, quitte à en faire une sorte de créature de Frankenstein rock'n'roll qui vivrait tous les fantasmes que Pizzorno n'oserait assumer. Car Meighan ne triche pas. Il est à fond en permanence, quitte à rater quelques virages de temps en temps : "*Serge est Pete Townshend et nous sommes les Who. Je suis Roger Daltrey, mais aussi un peu Keith Moon*" s'amuse le chanteur. Aujourd'hui le gamin hyperactif qu'il était a laissé place à un homme empli de démons, qui donnent une certaine épaisseur à l'album. "*J'ai eu des problèmes personnels, mais ça se reflète surtout dans mon humeur et ma voix. Sur "Put Your Life On It" je suis à deux doigts de craquer, ça s'entend*". Meighan le clame haut et fort : sans son ami, les choses auraient pu mal tourner. "*A chaque fois que j'ai été dans des passes difficiles, il m'a aidé à relever la tête. Pendant qu'il se mariait, j'étais en chute libre... mais heureusement j'avais un parachute*". ★

ERIC DELSART

Album *"For Crying Out Loud" (Sony Music)*

Photo Linda Nylind-DR

De gauche à droite : Shiny Joe Ryan, Nick Allbrook, Jay Watson et Jamie Terry

"Un des seuls Australiens à boire du pastis"

POND

pop Le groupe de Perth synthétise ses innombrables influences dans un septième album produit par le magicien Kevin Parker.

Loin de tout quand ils sont sur la côte Ouest de leur Australie natale, les membres de Pond profitent de leur présence à Paris pour goûter aux meilleures liqueurs européennes. Le claviériste à lunettes, Jamie Terry, sirote le cocktail des hommes ravagés mais élégants, le negroni, tandis que son complice, le chanteur guitariste Nick Allbrook, regarde avec fascination la réaction chimique de l'eau qui se mélange à son pastis. "*Je dois être un des seuls Australiens à boire du pastis. C'est une boisson exotique pour nous, qui vaut très cher. Une fois, j'ai mis la bouteille au congélateur et le liquide commençait à prendre des formes bizarres.*" Psychédélique même quand il parle de boissons anisées, le groupe australien sort son septième album, un projet dense, impressionnant, qui part dans tous les sens mais sonne étonnamment cohérent sous la patte de son producteur, Kevin Parker de Tame Impala, ami de longue date et ancien batteur de Pond.

Le procès de Jack l'Eventreur

ROCK&FOLK : L'album s'intitule "The Weather". Est-ce à dire que vous aimez parler du temps qu'il fait ?
Nick Allbrook : C'est un titre qui a plusieurs significations, qui veut tout et rien dire. Mais oui, le temps est un truc très important pour nous. Particulièrement à Perth, c'est quelque chose qui nous définit.
Jamie Terry : Les vieux en parlent.
Nick Allbrook : Les Australiens sont des Anglais à l'origine...

R&F : Y compris vous ?
Nick Allbrook : Une de mes grand-tantes était une prostituée dans l'Est de Londres. Ma famille m'a toujours raconté qu'elle était témoin au procès de Jack l'Eventreur. Puis ma famille a progressivement quitté l'Est de Londres et mon grand-père est parti explorer le monde en tant que médecin, en Afrique puis en Australie, où il est resté.

Connaître Parker

Avec des morceaux qui dépassent la centaine de millions de streams, Tame Impala est définitivement passé dans une autre sphère avec son dernier album, "Currents", un disque qui a fait rentrer le rock psyché à synthé dans les charts. Que reserve l'avenir ? Le producteur Kevin Parker a participé activement au dernier album de Lady Gaga chapeauté par Mark Ronson avant de partir en vacances sur des points de suspension : *"J'ai envie d'essayer de nouvelles choses."*

Jamie Terry : Je n'ai pas trop creusé. J'ai des origines irlandaises et danoises.

R&F : Comment vous influencez vous avec Kevin Parker ? De fait, l'album a plein de points communs avec son dernier en date, "Currents"
Jamie Terry : C'est parce qu'on a passé tant d'années à jouer ensemble, à vivre ensemble, à écouter de la musique, à fumer et à rigoler. On a tous été à la même école. Mais notre palette devient de plus en plus raffinée, tout comme la sienne. On a de plus en plus de sons de synthétiseurs, d'influences venues de la pop moderne.
Nick Allbrook : Je suis sûr qu'on aura quelques fans à cheveux longs et T-shirt *tie-dye* qui seront très déçus, qui diront que Kevin nous a corrompus. Il y aura toujours des gens qui se plaindront que les groupes qu'ils aiment changent. Ce disque est surtout une volonté d'aller de l'avant. On n'a plus tellement envie d'être un groupe purement basé sur la guitare, c'est trop limitatif. On essaie d'inclure toutes nos influences désormais, qui sont très très variées. Dans la même journée nous somme capables d'écouter du folk irlandais traditionnel, du metal, un rappeur comme Future et des tas d'autres choses. Ce serait malhonnête de notre part de continuer à faire toujours le même rock psyché.

R&F : Comment naissent ces morceaux labyrinthiques ? "Zen Automaton" par exemple.
Nick Allbrook : Je suis arrivé avec ma démo enregistrée à la maison. Puis on l'a enregistrée, au studio de Kevin. Jay *(Watson)* a rajouté ses parties démentielles de synthé, j'ai fait la batterie. Puis nos amis du groupe Koi Child sont venus jouer des cuivres, c'est ce qui a donné ce côté free jazz abstrait. Puis Kevin a mixé tout ça...

R&F : Il y a souvent trente idées par morceau, pourtant les chansons ne sont jamais trop longues.
Jamie Terry : Notre capacité de concentration est très courte, on aurait tendance à s'ennuyer si on faisait des chansons de dix minutes. C'est pour ça qu'on n'inflige pas ça aux gens.
Nick Allbrook : Nous sommes tous des consommateurs assidus de culture, qui s'excitons à propos de beaucoup de choses. Ce qui aboutit à ce mélange bordélique. Qu'on a essayé de rendre plus ordonné cette fois-ci.
Jamie Terry : On jette tous un tas d'idée, on essaie d'écrémer ensuite.

Musique d'exploration

R&F : Comment se fait-il que tout le monde sache jouer de tous les instruments à Perth ?
Nick Allbrook : Parce qu'on a que ça à faire quand on grandit là !
Jamie Terry : Quand tu joues de la guitare, c'est assez facile de retranscrire ce que tu joues sur un clavier. La basse c'est encore plus facile, c'est une guitare avec quatre cordes. Désolé, les bassistes.
Nick Allbrook : C'est vrai qu'on a tous l'air de bons à rien totalement paresseux, mais on joue tout de même beaucoup de musique. On répète énormément.

R&F : Que va faire Kevin Parker selon vous ? Le monde entier a les yeux braqués sur Tame Impala, qui est à la croisée des chemins...
Nick Allbrook : Pour les gens vraiment ouverts d'esprit, le psychédélisme est une musique d'exploration, une musique libre. Ceux-là comprennent Kevin, parce que Kevin n'a absolument rien à faire d'être étiqueté mainstream ou d'avoir une quelconque crédibilité underground. Les gens qui n'aiment que le psyché à l'ancienne seront probablement déçus, mais ceux qui s'intéressent à l'art excitant suivront. ★

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS
Album *"The Weather" (Marathon)*

Photo Neil Krug-DR

Fictif, trash et futuriste

THE MOONLANDINGZ

Fomenté notamment par deux têtes cramées de la Fat White Family, le groupe anglais débarquait récemment à Paris en pleine semaine de la mode.

rock

Une créature en cuissardes traverse le hall pour se glisser dans la berline noire qui l'attend devant l'hôtel. Bienvenue à la *fashion week* parisienne. Deux Anglais délaissent leur café matinal pour la regarder passer. A gauche, Adrian Flanagan, caché derrière ses lunettes noires et quelques rondeurs. A droite, Lias Saoudi, un peu pâle après sa nuit blanche, finissant ses rêves les deux chaussettes posées sur un fauteuil. Ces deux-là sont venus au cœur de la capitale de la mode afin de représenter une alliance inter-anglaise et trans-générationnelle : celle de l'Eccentronic Research Council et de la Fat White Family. L'un est plein comme un œuf, l'autre fin comme un spermatozoïde. Ces deux-là ne pouvaient qu'avoir un enfant. Ils l'ont baptisé Moonlandingz.

Rumeurs d'esclandres

Il est à peine 10 h 00, une armada de mannequins défile sous nos yeux, Adrian hache ses phrases de son accent de Sheffield et Lias fait siffler les siennes à travers son nez bouché. Voici autant d'obstacles à notre conversation devant porter sur un groupe fictif, trash et futuriste, le Yang des très Ying Gorillaz, Moonlandingz donc, dont le premier album, "Interplanetary Class Classics", est très demandé aux comptoirs des disquaires. Peut-être parce que la presse anglaise est emballée, certainement parce que tout ce que touche la Fat White Family prend cette teinte de scandale qui attire public et journalistes. Mais voici nos Laurel et Hardy embarqués pour une journée promo dont nous essuyons le tour de chauffe. Tous trois attablés, nous regardons le fond de nos tasses en espérant lire quelque bon présage dans le marc de café. Car Moonlandingz est né d'une histoire qui aurait pu alimenter la rubrique des chiens écrasés : le harcèlement d'Adrian Flanagan par une forcenée : *"Il y avait cette fille qui venait à tous mes concerts, m'écrivait des mails dingues, me suivait dans la rue, parlait avec mes amis et à finit par emménager à côté de chez moi. C'était très étrange et sincèrement effrayant. J'ai fait un album avec cette histoire :* 'Johnny Rocket, Narcissist & Music Machine… I'm Your Biggest Fan' *avec mon groupe le Eccentronic Research Council. J'avais donc inventé ce personnage, Johnny Rocket, qui était joué par Lias sur l'album, et son groupe, les Moonlandingz. On leur a écrit quelques morceaux qu'on a envoyés à la BBC pour voir si on pouvait avoir de vrai stalker, ça a tellement bien pris qu'à ce stade de l'histoire, il n'y avait plus rien que je puisse faire..."* A l'origine, Lias ne devait jouer son rôle qu'en studio. Mais le voilà peinturluré de maquillage apache pour l'incarner sur scène. On se tourne vers l'intéressé qui se racle la gorge en nous regardant du fond de sa banquette. *"Est-ce que jouer un personnage pendant les concerts change quelque chose pour moi ? A partir du moment où tu recouvres ton visage de merde, je t'assure qu'il y a pas mal de choses qui changent dans la perception de ta personne. Disons que je peux faire encore plus de conneries en tant que Johnny Rocket car j'ai une excuse de rêve : il n'existe pas. Personne ne peut m'en vouloir, non ?"* En effet, personne ne peut lui en vouloir. Même si personne n'a jamais rien trouvé à redire à son comportement réel, que ce soit de répondre aux journalistes allongé nu sur un lit, les rumeurs d'esclandres avec ses congénères ou les abus de substances qui ont sonné le dispersement de la *Grosse Famille Blanche* le temps que chacun reprenne ses esprits. Comme pour les Bad Seeds en leur temps, on ne sait plus si public et médias s'intéressent à la musique ou au carnaval qui l'accompagne.

Dépêche mode

Les rock stars aiment la mode, et se hasardent parfois à s'y frotter. Ainsi l'ex-Oasis Liam Gallagher qui a lancé sa marque Pretty Green (dans un style mod, pas de surprise). Gwen Stefani de No Doubt a créé en 2004 LAMB (*Love Angel Music Baby*), avec un succès certain. Fin 2015, c'est l'ex-Gossip Beth Ditto qui proposait une ligne de vêtements pour femmes fortes, en partenariat avec Jean Paul Gaultier pour un t-shirt avec une photo du fameux corset de Madonna. L'ultime designer rock reste, on le sait, le sympathique escroc Malcolm McLaren, qui lança les Sex Pistols tout en vendant des frusques punk avec Vivienne Westwood dans sa boutique de Kings Road, Sex.

Liam Gallagher

Sympathique et sans espoir

Lias Saoudi sait cela. Et en joue. Pour preuve : après un long bâillement, il se penche au-dessus de la table et souffle, sourire british aux lèvres : *"Je suis allé à une soirée de la fashion week hier. Après avoir passé 2 mois à Sheffield, j'avais l'impression d'être sur la Lune : tout le monde était maigre, désirable et personne ne voulait me parler. C'était le contraire de Sheffield où tout le monde est en surpoids, sympathique et sans espoir. Mais à ce genre de fête, si tu n'es pas ridiculement beau, que tu n'as pas de beaux habits ou que tu n'es pas gay, tu dois, au minimum, sortir un disque, ou avoir joué un petit rôle dans un film, ou être le dealer de coke pour être accepté. Alors, seulement, tu pourras trainer avec les gens les plus chics. Il faut gagner sa place au soleil."* A Adrian de soupirer : *"Tout cela semble bien déprimant. — Tu trouves* lui a demandé Lias ? *Moi, je me suis bien marré."* ★

THOMAS E FLORIN

Album *"Interplanetary Class Classics"*
(Transgressive Records/ Pias)

Photo Chris Saunders-DR

I AM PROUD TO BE
ITALIAN
FANTASY VI
EOLA
VOLVO

“J’ai toujours trouvé bizarres les gens qui citent des villes dans leurs chansons”

MAC DeMARCO

Profond sur ses disques et fanfaron le reste du temps, le vagabond canadien fait son grand retour.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

Fidèle à sa légende, on retrouve un Mac DeMarco en casquette, veste de chasse improbable et tennis. A l’abri d’un parasol, le natif de Vancouver fume des clopes sous la pluie parisienne tout en devisant joyeusement au sujet de “This Old Dog”, un nouvel album assez peu joyeux, lui. Voilà toute la duplicité du bonhomme : d’un côté Mac LeRigolo, garçon normal et accessible, héros de l’Internet réputé pour ses blagues potaches, ses vidéos bricolées et son attitude extrêmement décontractée. Après des générations de chanteurs tellement sérieux façon Bono, Björk, Thom Yorke ou PJ Harvey, l’irruption d’un type comme ça, fait du bien. Imagine-t-on le chanteur de Radiohead faire le pétomane avec son briquet ou tourner un mini-film crétin en slip dans la boue ? Assurément, non. De l’autre côté et c’est le plus important, DeMarco fait des disques remarquables. Il est un multi-instrumentiste qui confectionne seul à la maison un soft rock étrange et sans équivalent. Après un mini-album empli de chansons d’amour tristes mais toujours cools, celui qui vient de fêter ses 27 ans évoque cette fois un sujet lourd (un père absent et en proie aux addictions auquel on a diagnostiqué un cancer) sur son nouveau disque. Magnétophone allumé et démarrage du Mac.

Changement de décor

ROCK&FOLK : D’où vient cette habitude que vous avez de déménager quasiment pour chaque album ?
Mac DeMarco : J’ai souvent déménagé étant gamin. Dès que j’arrivais dans un nouvel endroit, j’avais envie de faire un disque. Puis l’envie de faire un autre disque ne venait qu’en déménageant à nouveau. J’ai pris ce pli. J’ai besoin d’un changement de décor pour me sentir plus frais. C’est bizarre mais plutôt cool.

R&F : Déménager à Los Angeles, qu’est-ce que ça a changé ?
Mac DeMarco : Le changement principal, c’est que j’ai acheté une maison là-bas. Quand je suis arrivé à Los Angeles, je me suis installé tranquillement, puis j’ai voulu repartir de zéro. Pour finalement me repencher sur des vieilles chansons que j’avais écrites à New York, je les aimais trop. C’était comme si certaines me hantaient : “*mets moi sur le disque !*” Alors je l’ai fait. Au lieu de chercher une quelconque vibration LA, je me suis contenté de continuer sur ma voie, de construire là-dessus.

R&F : Vous déménagez tout le temps mais vous ne parlez que de choses intérieures.
Mac DeMarco : J’ai toujours trouvé bizarres les gens qui citent des villes dans leurs chansons. Les trucs genre “*Oh, Chicago*”, ce n’est pas pour moi. Je suis meilleur pour les musiques que pour les paroles de toute façon. J’essaie de soulever des idées simples dans mes morceaux et de les développer de la façon la moins nulle possible.

R&F : C’est l’album de la guitare acoustique, du finger-picking.
Mac DeMarco : C’est essentiellement joué au médiator en fait. Mais je suis un joueur de médiator rusé. La guitare acoustique tient une place importante. D’habitude, je ne l’enregistrais pas trop. Quand j’écrivais un truc avec, au final je l’enregistrerais toujours avec une électrique. Ça fait davantage sens quand on joue en groupe. Maintenant, je suis obligé d’emmener une guitare acoustique en tournée. Je n’avais jamais fait ça.

R&F : Pouvez-vous nous raconter cette passion que vous avez pour le synthé Juno ?
Mac DeMarco : Oui, j’en mets effectivement partout. Je ne suis pas très bon pour programmer les synthés, mais j’ai quelques sons qui me plaisent sur celui-là. Les gens parlent toujours de mon son de guitare, j’ai l’impression qu’ils commencent tout juste à s’apercevoir que j’ai aussi mon propre style au clavier. Le Juno, il y en a beaucoup en ce

Photo Coley Brown-DR

moment, à cause de Tame Impala notamment, qui est connu pour ses énormes nappes pleines de filtres LFO. Le Juno 60 est un super synthé qui peut sonner très *vivant*. Il possède des sons doux et très beaux.

R&F : Vous revenez avec un album qui n'est plus du tout *lo-fi*…
Mac DeMarco : C'est drôle parce qu'avec le matos que j'ai maintenant, je peux me permettre d'avoir un son propre et fidèle. C'est tout simplement parce qu'avant, je me servais de ce que j'avais, comme je pouvais. J'avais mon magnétophone à bandes, je n'avais pas d'enceintes de monitoring, je bossais avec un casque pourri. Après avoir enregistré "This Old Dog", j'ai réécouté mes vieux albums et entendu toute la saturation, le souffle, les bruits parasites. J'aime ça aussi, mais c'est bien d'avoir un truc propre. L'enregistrement, c'est la moitié du plaisir pour moi, alors autant essayer de faire des choses nouvelles.

R&F : Enregistrer tout seul, c'est une excitation particulière ?
Mac DeMarco : Oui. Tu es dans ton monde, il y a des câbles partout, mais tu sais où tu vas. Tu es dans une zone d'excitation vraiment géniale. Ma copine déteste ces moments où je reste enfermé dans mon studio en fumant clope sur clope. C'est comme un train qu'on n'arrête pas, il faut enchaîner les chansons. C'est un sentiment auquel on devient assez vite accro. Et quand tu essaies ensuite de t'y remettre et que ça ne marche pas tu es rapidement frustré.

R&F : Pour la première fois, le disque est enregistré sur un ordinateur, après des années d'enregistrement sur bandes.
Mac DeMarco : Oui, c'est très nouveau et bizarre pour moi. Les possibilités qu'offre l'ordinateur sont effrayantes. L'ordinateur est si pratique pour tellement de choses. On peut éditer, revenir en arrière. Avant, j'enregistrais un truc, je le mixais. Si je m'apercevais que la grosse caisse avait un son défaillant, je ne pouvais rien faire. Maintenant je peux réparer ça. Au final tout est resté comme c'était, je ne me suis pas trop servi des possibilités de changements que j'avais... Il faut savoir se restreindre et c'est bien. Pour mon disque précédent je n'avais qu'un huit pistes analogique. Un moment donné, une piste s'est mise à ne plus marcher, puis encore une autre, j'ai fait les trois quarts de l'album avec six pistes et ça a très bien marché.

"Enfermé dans mon studio, fumant clope sur clope"

Va faire ton droit

R&F : Vous êtes peut-être l'une des rares personnes qui d'un côté écrive des chansons sensibles et de l'autre fasse le *coup du briquet* avec ses flatulences…
Mac DeMarco : On appelle ça les *blue angels*. C'est rigolo. J'essaie de rester comme je suis suis. Je suis humain. Quand je suis en tournée, je suis avec mes amis, on joue, on va dans la ville suivante. C'est amusant. Quand j'enregistre chez moi, je suis tout seul, l'humeur est différente. Chaque pièce de monnaie a deux faces. C'est un équilibre.

R&F : On dit en France que l'humour est la politesse du désespoir. Ça s'applique à votre cas ?
Mac DeMarco : On me l'a souvent dit. Et c'est peut-être un peu vrai : le rire est un remède à beaucoup de choses. Mais bon, je ne suis pas non plus le cliché du type qui fait le clown pour cacher ses angoisses. Je peux avoir des conversations sérieuses *et* faire l'idiot. Tout va bien.

R&F : Vous venez d'une famille de musiciens. Comment avez-vous commencé ?
Mac DeMarco : Je ne voulais pas faire de musique au départ. Puis, j'ai commencé à découvrir le rock'n'roll vers 13 ou 14 ans. Auparavant, je refusais toute tentative familiale de m'inscrire au cours de piano ou de chant. Je trouvais ça nul, sans doute parce que tout le monde faisait de la musique dans ma famille. Puis je suis arrivé à un point où la musique a fini par m'affecter tellement, par m'obséder... A l'époque du collège je me suis dit : *"Oh mais je suis sûr que les filles aiment les garçons qui jouent de la guitare."* En fait la réponse est non, mais j'ai essayé quand même. Et j'ai fini par m'y mettre de plus en plus assidûment. Ma famille, quand elle s'est aperçue que j'aimais ça, s'est dit : *"ah enfin !"* J'ai alors pris quelques leçons, ce qui m'a fait gagner du temps. C'est très rare d'avoir une famille qui encourage la fibre musicale. Personne ne m'a dit : *"pose ta guitare et va faire ton droit."* Je n'ai pas eu cette pression. Ma mère m'a dit : *"fais ce que tu veux"*. Et je l'ai fait. Je la remercie encore. ★

Album *"This Old Dog"*
(Captured Tracks)

Photo Coley Brown-DR

L'affaire de la paire

Voici deux ans, une nouvelle d'importance amusait la Toile : au profit d'une bonne œuvre (l'association Willy Mae Rock Camp), Mac DeMarco avait vendu aux enchères une paire de ses fameuses tennis trouées et odorantes. Prix d'achat : 21 100 $. Quel philanthrope a bien pu acquérir tel objet ? *"Cette affaire a été un sacré fiasco*, se rappelle Mac. *Quand l'enchère s'est terminée, j'ai reçu un message de l'acheteur :* 'Oh désolé, mec, je ne vais pas pouvoir payer.' *C'était un gamin qui s'était amusé à faire monter les enchères. Il m'a mis dans l'embarras, car l'histoire avait fait pas mal de bruit dans la presse... Heureusement, la marque de chaussures, Van's, a mis l'argent. Sale petit bâtard."*

COLLECTION rock&folk

#1

EN KIOSQUE

Home of Underground Rock · Montpellier

SECRET PLACE

2016 2017

DIM 21 MAI — PEELANDER Z + SHEENA AND THE BRATS — 20H

SAM 27 MAI — W:O:A — 20H — GRATUIT

SAM 03 JUIN — SLIM CESSNA'S AUTO CLUB + LONELY LONGHORN — 20H — GRATUIT

PUCES ROCK N°6
DIMANCHE 11 JUIN
15H THE DESPERADOS
17H SCOTT H BIRAM
+ DJ MARK 666
GRATUIT

MAR 04 JUI — KOFFIN KATS + NEL WOOD & THE CHARLATANS — 20H — GRATUIT

SAM 08 JUIL. — LED ZEPPELIN TRIBUTE BY CRIMSON DAZE — 20H

JEU 17 AOU — GIUDA — 20H

NOUVEAUTÉ
MAD BIRDS
PSYCHO SURFER DON'T WANNA DIE
PSYCHOBILLY · MONTPELLIER
BRASSEN'S NOT DEAD VOL.4
PUNK ROCK · TOULOUSE
BE FAST !!!

WWW.TOUTAFOND.COM

SECRET PLACE - 25 RUE SAINT-EXUPÉRY - 34430 SAINT-JEAN-DE-VÉDAS - 09 84 00 87 11

*POUR ACCEDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHESION DE 3€ / 2016

Photo Ben Rayner-DR

“Nous sommes de grands fans de Yoko. Elle crie, elle hurle”

BLACK LIPS

Les sales gosses d’Atlanta ont enregistré leur huitième album avec la famille Lennon. Cole Alexander et Jared Swilley expliquent la démarche.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Attablés dans le hall majestueux de la Gaîté Lyrique, Cole Alexander (voix éraillée, coupe rasée à nuque longue façon mullet de l’espace) et Jared Swilley (chemise à carreaux, cravate texane, moustache gauloise) semblent exténués par le jet-lag que leur impose leur tournée promotionnelle. Malgré leur mine fatiguée, le temps ne semble pas avoir de prise sur ces *bad kids* qui ont réussi à imposer leur rock garage auprès du grand public.

“Sean a insisté pour qu’on reprenne un morceau des Beatles”

Aujourd’hui les Black Lips sont à Paris pour présenter au public quelques chansons de leur nouvel album, avec un personnel renouvelé. Une vraie révolution pour ce groupe dont le line-up était resté stable depuis près de 15 ans. Ian Saint Pé, le guitariste aux dents d’or, a quitté le navire il y a trois ans déjà, ce qui n’avait eu que peu d’impact sur leurs prestations scéniques, le groupe retrouvant vite ses repères avec Jack Hines, un ancien compagnon de route (à l’époque de “We Did Not Know The Forest Spirit Made The Flowers Grow”, entre 2002 et 2004). La grande nouveauté pour ce disque c’est que le batteur Joe Bradley a lui aussi quitté le groupe *(“Joe n’avait plus vraiment envie de tourner. Il a eu envie de changer de vie. Nous sommes toujours bons amis”* assure Jared Swilley), ce qui n’a rien d’anodin étant donné sa contribution au groupe en tant que compositeur et chanteur (on lui doit notamment “Go And Get It”). On comprend aisément que le train de vie infernal — 100 à 200 dates par an dans des contrées lointaines telles que l’Afrique du Sud ou l’Egypte, des nuits passées dans des chambres d’hôtel sans âme ou chez l’habitant — imposé par le groupe depuis tant d’années ait fini par lasser celui qui était avec Cole et Jared un des seuls membres originaux de la joyeuse troupe. Et puis il y a l’arrivée de la saxophoniste Zumi Rosow, venue des K-Holes, l’ancien groupe de Jack Hines. “*On avait beaucoup de chansons avec du saxo sur les derniers albums*, explique Jared. *On recrutait régulièrement des saxophonistes pour jouer sur scène avec nous. Comme Zumi joue du saxo, c’est plus simple d’avoir toujours le même musicien*”. Loin d’être un extra, Rosow est un membre officiel des Black Lips, apparaissant sur la pochette et les photos promo du groupe. Elle est surtout la compagne de Cole Alexander, ce qui fait tiquer certains fans : de Fleetwood Mac aux Beatles, l’histoire du rock’n’roll regorge d’exemples qui démontrent que mélanger amour et business finit souvent mal... Pour l’heure, Jared n’y voit que du positif : “*Je trouve que c’est cool d’avoir une fille dans le groupe, ça change la dynamique d’avoir une touche féminine. Ça coupe court à la testostérone*”. On ne peut s’empêcher toutefois de voir ici un étrange clin d’œil entre ce choix et le fait que Yoko Ono — artiste expérimentale sur qui pèse l’opprobre depuis presque un demi-siècle car jugée responsable par des millions d’incultes de la dissolution des Beatles — apparaît sur l’album. On s’interroge surtout si ce renouveau a affecté la dynamique du groupe, notamment en termes d’écriture de chanson. Jared trouve que non : “*Honnêtement, je n’ai pas remarqué de grand changement parce que Cole et moi écrivons la plupart des chansons. Et maintenant que Jack est de nouveau avec nous, il en écrit beaucoup aussi*”. C’est peu de le dire : Jack Hines est à l’origine d’au moins trois titres de l’album, ce qui n’est pas forcément apparent à l’écoute mais surprend quand on voit le groupe sur scène.

Photo DR

Campagnards

La discographie des Black Lips est emplie de chansons country (“Navajo”, “Sweet Kin”, “Rebel Intuition”), et témoigne de l’amour du groupe pour le genre. Après avoir récemment repris “Mammas Don’t Let Your Babies Grow Up To Be Cowboys” de Waylon Jennings et Willie Nelson pour un single, le groupe *“envisage de faire un album ou un EP de country. Des reprises et des originaux”*, dixit Cole.

Intégristes du lo-fi

Sur “Satan’s Graffitti Or God’s Art?”, les Black Lips franchissent un pas de plus vers la respectabilité. N’oublions pas que l’histoire de ces éternels outsiders s’apparente à un *who’s who* de l’underground américain. A chaque moment clef de sa carrière, le groupe a côtoyé ceux qui font le rock garage des deux côtés de l’Atlantique. Jusqu’à leur signature sur Vice qui leur a ouvert les portes du mainstream, leur curriculum présente toutes les bonnes références : Munster, Slovenly, Norton, In The Red... et bien sûr Bomp! du légendaire activiste Greg Shaw. “*Il était un de mes héros*” se souvient Jared. *“On lui a envoyé des cassettes et une copie de notre premier single en 45 tours, il nous a répondu de ne pas lui envoyer de courrier non sollicité”* s’amuse Cole. Swilley conclut la belle histoire : *“Il a fini par faire tourner la cassette chez lui, ce qu’il ne faisait jamais d’habitude, et son fils a commencé à danser. C’est la raison pour laquelle il a décidé de nous appeler. Un grand jour pour moi, un des plus heureux de ma vie.”* Depuis, les Black Lips ont fait du chemin, irritant les intégristes du garage lo-fi en s’acoquinant avec Mark Ronson (le pygmalion d’Amy Winehouse) puis en collaborant avec Patrick Carney des Black Keys, et désormais Sean Lennon. *“On le connaît depuis quelques années*, s’excuse presque Jared. *On l’a rencontré par le biais de Mark Ronson, au moment de l’enregistrement d’ “Arabia Mountain”. Il avait fait venir Sean pour qu’il joue du theremin. Puis Cole est resté dormir chez lui quand il a enregistré avec Fat White Family* (le morceau “Breaking Into Aldi”) *et Sean nous a invité à venir dans son studio. Ça s’est fait de façon très naturelle.”* Les deux comparses ont apprécié la solitude du lieu, isolé dans la campagne au nord de l’Etat de New York. Jared : *“On s’est déconnecté du monde. On n’a pas quitté le studio ou la maison durant des jours. C’est cool parce qu’on était à 100 % concentrés, on ne sortait pas, on n’était pas distrait par des sorties ou des soirées.”* Cole poursuit : *“Sean nous a beaucoup laissé faire, mais il apportait ses idées aussi. C’était un peu comme avoir un membre en plus dans le groupe. Un bon mélange : ni trop autoritaire, ni négligent”*. “*En plus*, poursuit Jared, *il peut jouer d’à peu près n’importe quoi et il est doué pour les arrangements. Il joue beaucoup sur l’album. Contrebasse, piano, clavier...”*. L’album a aussi été l’occasion pour les Black Lips d’approfondir leurs liens d’amitié avec Fat White Family (“*Saul Adamczewski joue des synthétiseurs sur presque tous les morceaux”* confirme Cole) mais aussi d’accueillir un invité de prestige en la personne de Yoko Ono. *“Nous sommes de grands fans de Yoko*, s’enthousiasme Cole. *Il y a beaucoup de cris dans notre musique, ça faisait sens de la faire venir pour ce genre de choses. Elle crie, elle hurle, elle chante. Elle maîtrise plusieurs techniques vocales.”* Jared enchaîne : *“C’est Sean qui a proposé de la faire venir, nous n’allions évidemment pas dire non. C’est un tel honneur, c’est une telle icône. C’est assez surréaliste.”*

Conseil beauté

Les Lennon, voilà ce qui s’approche le plus des Kennedy ou de la famille royale dans le rock. Être adoubé par eux — et par la reine-mère en personne — a au moins autant de valeur que d’entrer dans un quelconque Hall Of Fame. Comme un signe d’allégeance, les Black Lips ont ainsi sacrifié au rituel de la reprise : *“Sean a insisté pour qu’on reprenne un morceau des Beatles, ce n’est pas nous qui lui aurions suggéré* sourit Jared. *Il a choisi ‘It Won’t Be Long’. On a essayé de le jouer mais ça sonnait trop similaire à l’original alors on l’a tordu pour le rendre plus louche.”* On les quitte en leur demandant le secret de leur insolente jeunesse. Jared s’en amuse : “*Les gens nous disent souvent ça, ce que je trouve bizarre. Je veux dire, on fait beaucoup la fête.*” Mais livre néanmoins un précieux conseil beauté aux jeunes groupes : *“Rester hydraté, essayer de dormir quand on peut, utiliser une bonne lotion, mettre de la crème sous le soleil. C’est la recette du succès.”* ★

Album *“Satan’s Graffiti Or God’s Art?” (Vice)*

Où lirez-vous la presse quand les ordinateurs auront disparu ?

Sur papier, certainement, et sur d'autres supports qui n'existent pas encore.

La presse a déjà beaucoup changé. C'est même le média qui a le plus évolué.
Aujourd'hui, vous êtes 95 % à nous lire sur papier au moins une fois par mois*.
Demain, pour vous accompagner, nous évoluerons encore. Mais ce qui ne changera pas, c'est la qualité du travail de nos journalistes. C'est et cela restera notre cœur de métier. Et nous trouverons toujours le moyen de vous rendre accessible une information de qualité qui vous procure du plaisir.
Notre évolution ne se fera pas sans votre avis, exprimez-le sur **demainlapresse.com**

rock&folk avec #DemainLaPresse
DEMAINLAPRESSE.COM

AUSTRALIE pour l'ACPM - R.C.S. Paris B 378 899 363 - *Source: ACPM ONE 2015-2016.

THE

Un nuage sombre menace l'époque ? L'intraitable groupe psychédélique texan a composé la bande-son idéale pour contempler le ciel.

“On a refusé que l’armée utilise notre musique pour des clips de recrutement”

BLACK ANGELS

RECUEILLI PAR JEROME REIJASSE

The Black Angels. Ne jamais confondre, comme certains excités le font parfois, avec The Black Keys. D’un côté, des Texans habités et cycliques, psychédéliques et chaotiques, obsessionnels et paranoïaques, allumés. De l’autre, un duo de l’Ohio, qui n’en finit plus de revisiter le blues et d’exciter tous les barbus à Vélib. Et quelques autres… D’un côté, le doute, la peur, les trip(e)s, les tunnels et les nuages, de l’autre, une formule, efficace, ludique, lassante qu’il est, on l’espère, possible de ne pas aimer en 2017. The Black Angels sort son nouvel album, “Death Song”, nouveau clin d’œil au Velvet Underground, (le nom du groupe vient de “The Black Angel’s Death Song”) et à la musique amérindienne. En effet, chez les Peaux-Rouges, on avait coutume d’appeler *death songs* ces chansons permettant d’appréhender le passage dans l’au-delà. C’est un titre qui synthétise à la perfection ce disque monolithe, ce disque spéléologue, ce disque qui annonce, peut-être, la fin du monde. Les Black Angels reviennent avec quelque chose d’inédit chez eux, quelque chose qu’ils acceptent volontiers de définir comme de la *vulnérabilité*. Ils ont heureusement conservé leurs guitares tourbillons, leurs mantras ascenseurs, leur capacité à déchirer les dimensions mais ils ont aussi décidé de briser leurs propres règles, de mettre leurs pédales d’effets au service d’une entreprise nihiliste et fière, révolutionnaire et condamnée d’avance, où les émotions ne se maquillent pas et où l’homme devrait se reconnaître, pour le pire et même le meilleur. “Death Song” a réveillé les anciens démons des résidents d’Austin. Et convoqué aussi des esprits inconnus. Il dévoile un groupe qui avance, coûte que coûte et qui ne sera plus jamais dupe de rien. Qui sait que Trump n’est qu’une cerise sur un gâteau merdique. Que l’Humain reste la clé. Pour la rédemption comme le carnage. Que chacun doit assumer ce qu’il est ou veut être. Guitares ou ogives, les Black Angels ont choisi. Tout le monde peut-il en dire autant ?

Photo Alexandra Valenti-DR

ROCK&FOLK : C'est peut-être votre disque le plus engagé. Certes, il n'y a rien ici d'idiot ou de trop frontal, vous préférez intoxiquer les cerveaux de manière détournée ?
Alex Maas : Dès que tu veux dire des choses importantes, pointer du doigt des situations, c'est là que les gens commencent généralement à se fermer, à se mettre des œillères, à bloquer toutes les éventuelles informations qui pourraient arriver jusqu'à leur cerveau. C'est pour ça que je trouve très agréable d'être plus rusé. Si tu veux dire quelque chose, ne sois pas trop moralisateur, trop prêcheur. Il faut apprendre à s'infiltrer, à coloniser les esprits sans en avoir l'air...

R&F : Ce disque, c'est aussi une manière de vous dévoiler plus vulnérables ?
Alex Maas : Les Black Angels n'ont jamais joué les gros bras *(rires)*. Mais c'est vrai que sur ce disque, on n'a pas voulu se contenter de mettre de la saturation et de la fuzz un peu partout. On a souhaité explorer d'autres territoires, on flirte parfois avec le krautrock, on multiplie les influences. Je suis d'accord sur la notion de vulnérabilité. On voulait aller là où l'on n'était jamais allé. Et ce monde est fait de lumière et de ténèbres. Tu ne peux pas toujours évoluer dans une seule zone, tu passes ton existence à passer de l'une à l'autre. C'est aussi ça ce disque...
Stephanie Bailey : Accepter le bad trip pour mieux te découvrir, pour mieux te rapprocher de la lumière...

R&F : La peur dirige les débats aujourd'hui, elle ne vient évidemment pas de nulle part, elle reste ce formidable outil de contrôle. Votre disque parle de ça également, non ?
Alex Maas : Avec ce disque, on essaye de comprendre ce qui arrive au monde actuellement. On s'interroge : *"Les gens observent-ils les mêmes choses que nous?"*. Peut-être que c'est le moment pour l'Homme de laisser sa place. D'abdiquer. Je ne sais pas. Ça semble très nihiliste alors que ce disque, c'est aussi de l'espoir. Vraiment. On essaye de trouver un sens à cette folie...

R&F : Votre chanson d'ouverture, "Currency" est au cœur de ce qui nous dévore : l'argent et sa fanfare morbide…
Alex Maas : Si tu n'es pas trop idiot, tu comprends assez rapidement à quel point tout le système monétaire n'est qu'une vaste arnaque, quelque chose qui a été volontairement rendu illisible pour que les gens ne s'insurgent pas. Toute cette énergie déployée pour alimenter cette machine abstraite, c'est absolument phénoménal ! On nous effraye avec la dette et on s'en sert pour nous asservir, chaque jour un peu plus.

R&F : Justement, comment vont les finances du groupe ?
Stephanie Bailey : Si on obtient 500 000 téléchargements sur iTunes, rien que sur Paris, Alex s'engage à faire tout un concert tout nu !
Alex Maas : Et je le ferai !
Stephanie Bailey : Plus sérieusement, on ne vend pas tant que ça. On sort des disques, on tourne beaucoup, plein de gens nous écoutent mais sans payer. Évidemment, c'est déjà bien, la musique, on en fait pour qu'elle vive, qu'elle tourne. Mais ce n'est pas facile tous les jours, d'un strict point de vue pratique.
Alex Maas : On a pas mal galéré aussi avec Levitation, le festival qu'on organise chez nous depuis des années. C'est comme ça parfois, il faut juste ne pas lâcher...

Un peu de romance

R&F : En France, ce sont actuellement surtout des artistes rap qui vendent des disques. Il y a PNL, qui vient d'ailleurs d'être empêché de jouer à Coachella, ou encore SCH, avec son récent single qui débutait par cette phrase : "*Taille moi des pipes, j't'amène en vacances*" ?
Stephanie Bailey : Non ! Je pourrais peut-être réécrire la chanson en y incorporant un peu de romance, non *(rires)* ?
Alex Maas : Si c'est ce qu'est devenue la musique, on est foutu... Non mais on a déjà beaucoup de chance d'en vivre en faisant exactement les chansons qu'on veut faire. On n'a pas choisi la facilité et on ne s'en plaint pas. Mais tout ça est si précaire... On a aussi la chance de pouvoir parfois caser nos chansons dans des films, des jeux vidéo, des pubs, ce genre de choses...
Stephanie Bailey : Ouais, on a aussi réalisé un documentaire sur l'herbe et sa légalisation. On se débrouille.
Alex Maas : On a juste refusé que l'armée utilise notre musique pour des clips de recrutement. Ils voulaient se servir de "The First Vietnamese War". On leur a dit d'aller se faire mettre.

R&F : Alors, le futur, vous l'abordez optimistes ou résolument fatalistes, voire pire encore ?
Alex Maas : Je fais des allers-retours. J'ai des jours lumineux, d'autres franchement sombres. Je garde quand même l'espoir que, dans ce monde, le Bien est supérieur au Mal... Je le crois vraiment. Le Bien finit toujours par l'emporter, par terrasser le côté obscur. Même si l'on manque cruellement de Jedis révolutionnaires aujourd'hui... On se contente tous de la peur, de la médiocrité, du pire. Je pense que le but principal de n'importe quel artiste devrait être, avant les pipes en backstage et les paillettes, d'offrir aux gens la possibilité de changer, de s'échapper, de transcender le monde. On est en train de toucher le fond, tous. C'est peut-être le meilleur moment pour apprendre à apprécier la musique pour ce qu'elle est vraiment. Et de tout reconstruire...
Stephanie Bailey : Il ne faut pas se contenter de la peur... ★

Album *"Death Song" (Partisan Records/ PIAS)*

Chansons mortelles

La mort et les impôts : deux certitudes humaines, mais la première a davantage inspiré le rock. On citera bien sûr Dylan ("Knocking On Heaven's Door"), Queen ("The Show Must Go On"), mais aussi l'élégiaque "Heaven" des Talking Heads, l'amusant "Dead Pop Stars" d'Altered Images. Les Doors ont laissé en héritage "The End", et Blue Öyster Cult le superbe "Don't Fear The Reaper". Ne pas oublier "Dead" des Pixies, "Marcia Baila" des Rita Mitsouko, "Dressed In Black" et "Leader Of The Pack" des Shangri-Las et des milliers d'autres qui ne dépasseront cependant jamais le définitif "Killed By Death" de Motörhead.

Photo Alexandr Valenti-DR

DOMAINE NATIONAL
DE SAINT-CLOUD
ROCK EN SEINE
25.26.27 AOÛT 17
THE XX
PJ HARVEY
FLUME
FRANZ FERDINAND
CYPRESS HILL
JAIN • THE KILLS
MAC DEMARCO
AT THE DRIVE IN • MØ
THE JESUS & MARY CHAIN
DELUXE • FAKEAR
RONE • THE SHINS
BAND OF HORSES
HER • REJJIE SNOW
TY SEGALL
...
CRÉATION : BASIEL - ILLUSTRATION : ATELIER BINGO/LA SUITE
BILLETTERIE SUR ROCKENSEINE.COM, FNAC.COM, DIGITICK.COM ET POINTS
DE VENTE HABITUELS. MÉTRO BOULOGNE - PONT DE SAINT-CLOUD
îledeFrance
RATP
Kronenbourg SAS
20 minutes
TGV LIVE SNCF
CULTUREBOX
francetélévisions
CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX
SAINT-CLOUD
inter

“Le disque que j’aimerais entendre”

BERTRAND BURGALAT

LE PATRON DU LABEL TRICATEL SORT UN SUPERBE NOUVEL ALBUM. RENCONTRE AVEC UN HOMME LUCIDE AUX DIGRESSIONS DROLATIQUES.

RECUEILLI PAR JEROME REIJASSE

Bertrand Burgalat revient avec “Les Choses Qu’On Ne Peut Dire A Personne” (formidable trouvaille de Chalumeau), nouvel album labyrinthe, qui regarde le monde droit dans les yeux et qui préfère, aux slogans débiles et tellement d’époque, la magie du sang et des cœurs qui battent encore. Ces 19 chansons doivent moins à une formule accessible en un clic qu’au désir de faire encore, malgré les barrages, malgré les désespoirs. Malgré la mort. Burgalat n’est en fait ni ce dandy parisien malin, ni ce producteur indépendant et fier, il ne fait pas de la pop, il ne pense pas aux ascenseurs lorsqu’il compose, il ne faut pas se méprendre. Ce disque est là pour le confirmer. Burgalat est un homme qui sait que la peur n’empêche pas le danger et que seul le courage peut valider une existence. Il n’y a pas de pourquoi, de comment, de direction à suivre, d’horizon à atteindre. Il y a l’énergie, l’engagement, la sincérité, ce besoin viscéral de construire des passerelles entre les chansons donc, et la réalité. Pour rien. Parce qu’il ne peut en être autrement. Les chansons aident à tenir, encore un peu, elles évoquent un souvenir brûlant, elles déchirent l’horreur même parfois, elles respirent quand on suffoque. Elles ont nagé dans le Styx, elles ont accepté de s’incarner, sans jamais s’expliquer. Les muses de Burgalat sont joueuses, facétieuses, elles n’aiment pas les drapeaux blancs et convient à un voyage de vertige, où se dessine une France qui n’a jamais existé, la seule qu’il est encore possible d’aimer. Ici, il n’est donc pas question de nostalgie, ce serait trop facile, vraiment paresseux. C’est l’histoire d’un homme qui a largué les amarres et qui attend la vague scélérate en chantant, avec une pudeur et une poésie indiscutables, et, dans les yeux, quelque chose qui pourrait ressembler à de la foi. A l’heure où Dieu s’est fait la malle, sur Ryanair ou EasyJet. Burgalat est à la fois montagne et Batignolles, rire d’enfant et tristesse tatouée, amour et solitude, père et son père, là et au-delà, insuline et coca zéro, malade et vivant. Burgalat a connu De Gaulle, Pompidou, Giscard, Mitterrand, Chirac et tous les autres. Il ne craint plus rien.

ROCK&FOLK : Avant ce disque, vous aviez publié un livre sur votre maladie, “Diabétiquement Vôtre”. A-t-il été, d’une manière ou d’une autre, la vraie première étape de cet album ?
Bertrand Burgalat : Non, je n’ai pas l’impression. Mais peut-être que c’est la même démarche : Pourquoi fait-on les choses ? Ce livre sur le diabète, je l’ai fait parce que j’avais l’impression qu’il fallait que quelqu’un dise ces trucs-là. Et j’espérais que quelqu’un d’autre le ferait à ma place... J’entendais trop d’inexactitudes, d’approximations, de mensonges et comme personne ne le disait, je l’ai fait. Et ce disque, c’est un peu la même chose. Je ne dis pas que ces chansons devaient absolument être chantées mais souvent, j’aimerais bien que ces choses-là soient chantées à ma place. Finalement, je l’ai fait moi parce qu’il n’y a pas d’interprètes qui s’intéressent à ce que je fais. A l’arrivée, je ne suis pas si mécontent de le faire parce que souvent aussi, quand d’autres personnes les chantent, la mélodie perd un peu de son truc...

R&F : Mais ça veut dire quoi ? Que vous voyez toujours plus comme un producteur, un compositeur, que vous êtes interprète presque par défaut ?
Bertrand Burgalat : Oui mais en même temps, j’en suis très fier. Je ne le fais pas à moitié. J’interprète vraiment. Moi, ce qui m’intéresse, c’est que ces morceaux-là existent. Que ce soit moi qui les chante ou quelqu’un d’autre, pour moi, ça n’a pas d’importance. Il faut simplement que ces choses voient le jour. Oui, il faut quand même qu’il y ait une nécessité. A chaque fois, faire un nouveau disque, c’est compliqué. D’être son propre label, c’est... c’est difficile de se motiver. Je suis le patron du label, c’est à moi de me dire: *“Vas-y, ça va être super ton disque!”*.

R&F : Ça a toujours été votre principale force et votre principale faiblesse, Tricatel ?
Bertrand Burgalat : Oui... Mais ce n’est pas une faiblesse parce que, finalement, ces disques-là, je pense que je n’aurais jamais pu les faire ailleurs, autrement.

R&F : Christophe, lui, fait depuis longtemps des disques ambitieux, en n’en faisant qu’à sa tête, sur une major.
Bertrand Burgalat : Oui, mais je n’ai pas le talent de Christophe pour trouver régulièrement des caves qui me financent... Et je ne pense pas

Photo DR

avoir la force de persuasion pour mobiliser les gens autour de ce que je fais. Je pense que ça, c'est un talent aussi. Je ne dis pas que les gens qui font ça n'ont pas de talent ! Quand je dis ça de Christophe, c'est sans jugement sur sa musique. Il fait de temps en temps des trucs absolument formidables. Mais aussi, il a eu un vrai succès à un moment...

R&F : Vous ne pensez pas que certaines de vos chansons auraient pu être votre "Aline", si elles avaient bénéficié de la machine de guerre d'un gros label, en termes de marketing et de promotion ?
Bertrand Burgalat : Moi, je fais tout mon possible. C'est à dire que je fais de mon mieux pour faire des morceaux les mieux possible. Je n'ai jamais transigé sur rien. C'est à dire que j'essaye de trouver le maximum de fric, de moyens pour que le truc soit bien enregistré, que tout le monde soit payé, je fais de mon mieux. J'essaye déjà de ne pas me mentir à moi-même pour ne pas mentir au public non plus, j'essaye d'être sincère et de faire le disque que j'aimerais entendre. Le demi-succès, l'indifférence parfois, voire le mépris, pendant des années, je ne l'ai ni théorisé, ni cherché. Et je n'en ai pas joui du tout.

R&F : Là, on entre dans cette fameuse subjectivité inhérente à l'art. Et si on vous rétorquait que si Bertrand Burgalat en est là aujourd'hui, c'est parce qu'il le mérite, tout simplement ?
Bertrand Burgalat : Vous avez tout à fait raison. Il y a beaucoup de merdes qui marchent dans tout ce qui sort et ça a toujours été le cas. Et ce n'est pas parce que ce que l'on fait ne marche pas que ce n'est pas de la merde. Et s'il suffisait de faire de la merde pour que ça marche, il y aurait beaucoup de milliardaires du disque actuellement. A chaque fois, je n'essaye pas d'ajuster le tir, en disant: *"je vais faire un truc plus commercial"*. Mais je me dis que c'est une incitation pour moi d'essayer d'aller plus loin, d'essayer d'être encore plus direct par rapport à ce que je veux exprimer et de progresser. Et moi, j'aime la subjectivité, je ne crois pas du tout au bon goût. Mais je sens une très bonne énergie sur ce disque. C'est mon moment comme disait Chirac en 1995 ! Quand on fait un disque, il ne faut pas être prétentieux. Il faut être à la fois humble et présomptueux. Il faut dire : *"Je vais essayer de faire quelque chose de différent, d'apporter quelque chose."* Il y a aussi cette notion d'engagement. Tu dois être là. Il faut être présent, sincère, dans ce que l'on fait. Et si on n'a pas cette ambition-là au départ, comment ça va être pour l'auditeur ? *"Ah ben, j'ai fait un petit truc sympa..."*. Non.

R&F : Malgré les épreuves, vous n'êtes pas du tout cynique ?
Bertrand Burgalat : J'essaye de ne pas m'assécher. C'est déjà un miracle que j'aie encore du goût et l'énergie pour faire de la musique. J'essaye de faire des choses avec l'espoir que ce soit le plus réussi possible. La première victoire, c'est de faire de la musique. Quand même, malgré les vicissitudes. La deuxième, c'est d'arriver à avancer, de ne pas rester sur une recette. Une autre victoire, c'est d'avoir la possibilité de sortir ton disque et d'avoir des personnes qui s'intéressent à ce que tu fais... Un morceau comme "L'Enfant Sur La Banquette Arrière" *(dont il a aussi écrit les paroles* — Ndr*)*, je pense que j'ai mis dedans toutes les chansons que j'aurais voulu faire. Chaque ligne, chaque vers est une chanson en fait. Je me suis dit que plutôt que de délayer le truc, de le condenser au maximum, ce serait encore mieux, pour en faire un truc comme une espèce de bombe à fragmentation.

Producteur de gloire

Beaucoup d'artistes s'improvisent producteurs, mais le chemin inverse existe. Ainsi Pharrell Williams, devenu chanteur après avoir produit sous le nom de The Neptunes, ou Dr Dre de NWA. Lee Hazlewood, producteur de Nancy Sinatra, a donné de la voix jusqu'à son ultime album, "Cake Or Death", paru en 2006. Daniel Miller, fondateur de Mute Records, a sorti un unique single, "TVOD/Warm Leatherette", sous l'alias The Normal.

Angoisse de mort

R&F : Est-ce que ce disque vient d'une peur de la mort également ? Votre maladie, entre autres, dicte-t-elle vos créations ?
Bertrand Burgalat : Je pense qu'il est bizarrement moins imprégné de ça que les précédents. Mes disques qui paraissent les plus solaires sont probablement les plus mélancoliques et les plus angoissés par la mort. Cette angoisse était évidemment aussi liée au diabète. C'est à dire qu'à chaque fois que je faisais un disque, je me disais que je n'étais pas sûr d'en faire un autre...

“C’est mon moment, comme disait Chirac en 1995”

R&F : De quoi parle ce disque finalement ?
Bertrand Burgalat : Je pense que c’est vraiment un disque d’aujourd’hui. Il parle du monde dans lequel on est. Pas du tout nostalgique ! Je suis né en 1963. J’ai donc connu les années 60. Et les années 70. Et après, c’étaient déjà des périodes de regrets. Dès les années 80, les gens ont eu l’impression que tout était derrière eux. Quand je suis en studio, je ne me dis pas qu’il s’agit de céder à la mode du moment, au contraire. Il s’agit de faire quelque chose, dans le fond comme dans la forme, qui ne puisse pas avoir été fait exactement de la même façon avant. Autrement, ça n’a aucun intérêt. Moi, je ne suis pas un fournisseur. Le monde dans lequel on vit est dix fois plus nostalgique que moi ! De toute façon, je pense que quand tu as un tempérament un peu négatif, aucune période ne te convient vraiment de toute façon. On est dans une période hyper passéiste dans tous les domaines et les gens comme moi qui essayent d’être honnêtes vis-à-vis du passé, qui essayent de ne pas masquer leurs influences mais en même temps de ne pas s’en contenter, sont très désavantagé par rapport à des gens plus malins, plus marketés. Eux prennent absolument tout dans le passé et arrivent à l’enrober d’un truc qui va le rendre un peu plus cool. Moi, quand j’ai commencé, les Mozart, c’était Massive Attack *(rires)*. Le temps fait quand même plutôt bien les choses... Pourquoi on est sur Terre ? On essaye de faire des choses bien. Même si ça peut être très fatigant. Moi, j’essaye. La première fois que j’ai eu l’impression de composer un truc au piano, je me suis rendu compte après qu’en fait, c’était “Smoke On The Water” *(rires)*. Il faut essayer. ★

Album *“Les Choses Qu’On Ne Peut Dire A Personne” (Tricatel)*

Photos DR

“On a grandi en sachant qui était Jean-Luc Godard”

BLONDIE

Le groupe new-yorkais revient aux affaires avec un album auquel quelques prestigieux fans sont venus prêter main forte.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Et de onze pour Debbie et Chris. En mode éternel recommencement ? Oui et non. “Pollinator” les montre en bonne forme, c’est rassurant. Avide de nouveauté ? Apparemment. *Open minded*, tournés vers les autres ? C’est flagrant. Ce onzième album depuis le milieu des années 70 (avec un break de quinze ans tout de même, pour se remettre d’émotions diverses et d’excès prévisibles) démontre que le temps glisse sur ces Amerloques, bien dans leur pop, qui ne détestent pas celle des autres, même des jeunes, auxquels ils ont ouvert ce disque en demandant qu’ils leur envoient des chansons. Dans un hôtel cossu de la capitale où ils se produiront fin juin (Olympia), alignés sagement sur une banquette, ils ont fait le point et raconté où ils en étaient. Avec cette élégance naturelle et cet enthousiasme mesuré qui sont l’apanage des grands.

Vers l’avenir

ROCK&FOLK : L’album précédent devait beaucoup aux machines, mais vous avez l’air d’être revenu à un son de groupe.
Chris Stein : Oui, c’est effectivement plus organique, comme un retour aux sources. C’est d’ailleurs assez curieux que ça ait évolué comme ça puisque nous avons essentiellement travaillé avec des gens venus de l’extérieur... Ce son, c’est peut-être plus fort que nous.

R&F : Qu’est-ce qui a déclenché cette ferveur collaborative ?
Chris Stein : La chanson de Johnny Marr. Après l’avoir reçue, nous avons eu envie de faire appel à d’autres musiciens, d’autres singer-songwriters, dans l’espoir qu’on nous en envoie d’autres aussi bonnes *(rires)*.
Deborah Harry : L’idée n’est pas exactement neuve en fait, car au sein des diverses formations du groupe, nous avons toujours eu au moins trois ou quatre personnes qui participaient à l’écriture. En plus, nous n’avons jamais hésité à reprendre des chansons des autres. Blondie a toujours fait montre d’ouverture.

R&F : Eprouvez-vous davantage de difficultés à composer aujourd’hui ? Votre muse est-elle toujours au rendez-vous ?
Chris Stein : C’est une bonne question, mais j’ai peur de ne pas pouvoir y répondre. Disons que le problème ne s’est pas posé puisque cette fois, nous avons choisi de faire appel à d’autres.

R&F : Quel a été votre principal critère de choix ?
Chris Stein : Il suffisait qu’il s’agisse d’artistes qu’on apprécie, ça n’a pas été plus difficile que ça.
Deborah Harry : On a la chance que beaucoup de gens qu’on aime nous le rendent bien et on s’est retrouvés avec pas mal de titres, disons, une trentaine. Le choix a été difficile et on a essayé de privilégier ceux qui, volontairement ou pas, comportaient certaines analogies avec Blondie ou, plus exactement, offraient la possibilité d’orienter certains aspects du passé de Blondie vers l’avenir.

R&F : A l’écoute de l’album, on a parfois le sentiment qu’une partie de ceux qui ont écrit pour vous l’ont fait un peu *à la manière de*...
Chris Stein : Il est vrai que certaines chansons sonnent davantage Blondie que ce que nous faisions, nous-mêmes, depuis deux albums...
Deborah Harry : Il ne faut pas oublier non plus que nous sommes issus d’une génération qui a admiré des artistes comme David Bowie ou Lou Reed, qui n’hésitaient pas à s’aventurer hors de leurs propres limites, chose que nous avons également faite, à notre manière. Nous avons estimé, cette fois, que le moment était venu de revenir à cette sorte d’ensemble qu’est Blondie, tout en embrassant la modernité que les autres nous apportent. Et je crois que la combinaison est bonne.

R&F : Insérer des titres de “Pollinator” dans la set-list de vos prochains concerts va-t-il être un problème ?
Chris Stein : Je ne pense pas, je crois même que nous allons être surpris. Nous avons commencé à répéter et le résultat est étonnant.
Deborah Harry : Sur scène, le challenge est également de résumer une carrière et de présenter le nouvel album en quatre-vingt-dix minutes dans le meilleur des cas, ou une heure, le plus souvent. Nous tenons compte du fait que le public se déplace pour les chansons qu’il connaît, mais si ça ne tenait qu’à moi, je ne chanterais que les nouvelles.

Photo DR

Suite page 48

Dame de fer dans une minijupe de velours

A LA COUR DE BLONDIE, LES HERITIERES DE DEBBIE HARRY

Suffit-il d'être blonde décolorée, d'avoir la pommette insolente et la moue désabusée pour être une fille spirituelle crédible de la New-Yorkaise ? Non, ce serait trop facile. PAR ISABELLE CHELLEY

Au jeu de l'imitation, beaucoup ont tenté d'être Debbie Harry *just for one day* et sont vite tombées dans les oubliettes de la pop. A l'instar d'un David Bowie, l'influence de Debbie Harry a dépassé les frontières de la musique. Son carré platine à racines sombres est devenu un classique, aussi iconique que le court ébouriffé de Joan Jett ou la tignasse grise bohème de Patti Smith. Et la mode n'a pas fini de piocher dans ses looks bricolés de la fin des seventies — nés de sa fascination pour l'âge d'or d'Hollywood et son budget de musicienne fauchée s'approvisionnant dans les friperies new-yorkaises — pour nous les resservir en version aseptisée. Mais ce qui nous intéresse ici, ce sont les héritières musicales les plus convaincantes de celle que Shirley Manson définit comme *"la plus belle fille dans n'importe quelle pièce, dans n'importe quelle ville de n'importe quelle planète"*.

Madonna

Dans les colonnes de ce magazine, son nom peut sembler blasphématoire. Pourtant avant de se muer en créature figée dans le Botox comme un fossile dans l'ambre, Madonna a été, avec Debbie Harry, l'une des premières artistes féminines indépendantes dans sa façon de penser et d'agir, dame de fer dans une minijupe de velours. Elle a souvent cité la cofondratrice de Blondie comme inspiration, expliquant que son côté fort et responsable de son destin l'avait aidée quand elle écrivait ses premières chansons. Son modèle, en revanche, n'a jamais été tendre avec elle, question de mauvais timing dans leurs carrières respectives, sans doute. En solo après la séparation de Blondie, Debbie voit son étoile décliner et la petite nouvelle lui faire de l'ombre. *"Madonna était vraiment poussée par Warner alors que j'étais reléguée au second plan,"* a-t-elle dit ensuite. OK, un point pour Debbie. Qui, sur sa lancée, l'a accusée de piller son look (pas faux), d'être plutôt reine du marketing que de la pop, voire de n'être pas rock, tout en admettant qu'elle aurait pu être aussi célèbre que Madonna si elle avait travaillé plus dur et été une meilleure femme d'affaires. Ayant rhabillé la blonde ambitieuse pour l'hiver, Debbie a fini par reconnaître que "Bordeline" était une bonne chanson. OK, elle est sortie en 1984 et Madonna n'en est que l'interprète, mais c'est un début...

Photo Alison Goldfrapp-DR

Alison Goldfrapp

Entre elles, il y a d'abord cette histoire d'identités brouillées. Alison a donné son nom de famille au duo qu'elle forme avec Will Gregory et Debbie Harry est souvent confondue avec Blondie (un vieux surnom ceci-dit). Et ce charisme qui relègue leurs partenaires dans l'ombre... Et puis, "Denis" a été l'un des premiers disques achetés par Alison. Quand celle-ci se lance dans la musique dans les années 1990 et se lamente de ne pas voir sa carrière décoller, elle s'accroche à l'idée que Debbie Harry a attendu la trentaine pour signer un contrat avec une maison de disques. Mais c'est en 2005 que le duo rend hommage à Blondie avec son troisième album, "Supernature", cocktail de pop synthétique sexy et de new wave élégante. Sur certains titres, Alison Goldfrapp chante à la manière d'une petite sœur de Debbie Harry, coquine et blasée, essoufflée comme après une partie de jambes en l'air et distante à la fois. Un exercice risqué, mais réussi, puisque "Supernature" reste l'un des albums les plus excitants du duo à ce jour.

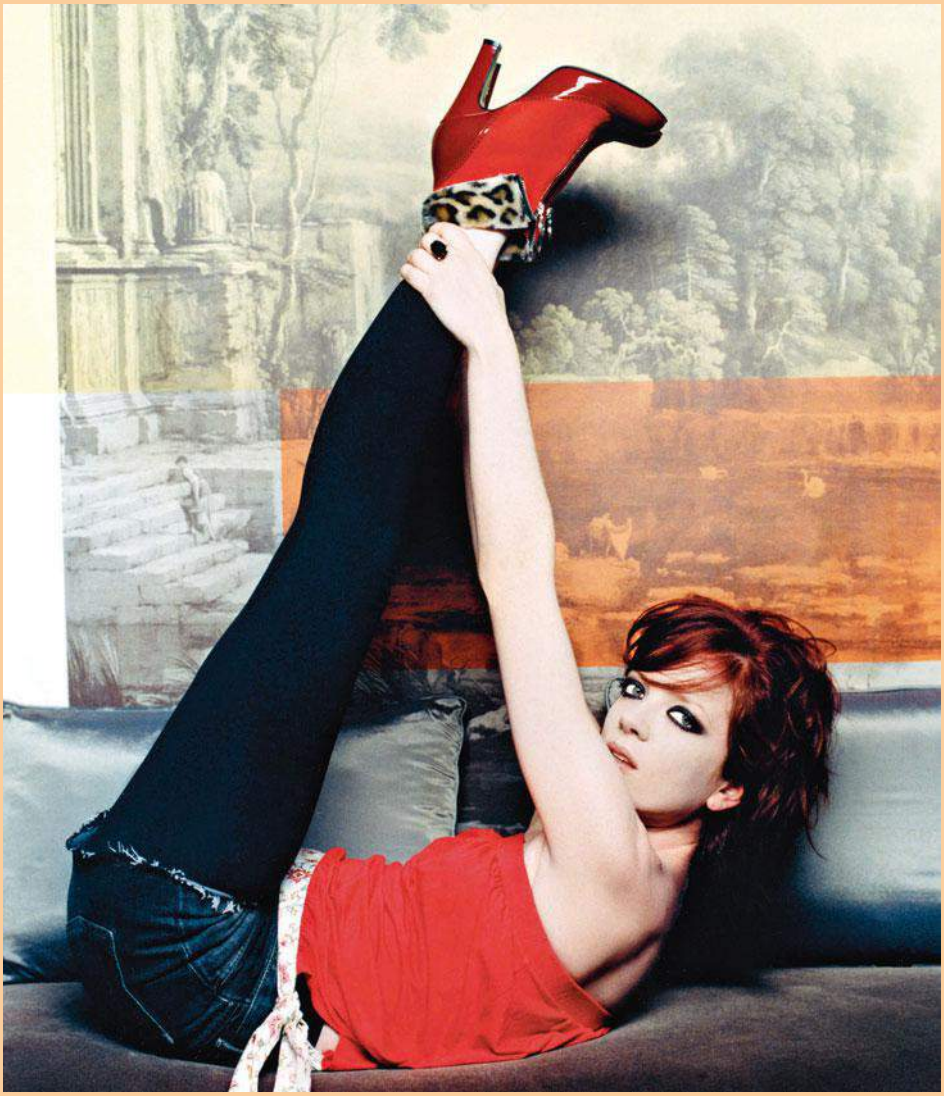
Photo Arches Rock&Folk-DR

Beth Ditto

La petite bombe rondouillarde, militante des droits LGBT depuis ses débuts avec son ex-groupe Gossip, bête de scène prête à bousculer les mentalités (on se souvient de cette une du NME où elle posait, avec pour seul vêtement, un regard de défi) n'a jamais caché son intérêt pour la mode. Et lançant en 2016 sa vraie ligne de vêtements pour filles très en formes, elle a mentionné Debbie Harry parmi ses modèles en matière de style. On la croit sur parole. Il traîne sur internet une palanquée de vieilles photos de Beth arborant une robe rayée qui ressemble étrangement à l'un des looks emblématiques de la chanteuse de Blondie. Mais au-delà de l'aspect chiffons (à ne pas négliger dans le rock tout de même), les deux divas se sont réunies pour un duo en 2013. Le titre de rock synthétique, "A Rose By Any Name", restera surtout mémorable pour cette phrase : *"que tu sois un garçon ou une fille, je t'aimerais tout autant"*, ambiguë comme il faut (en réalité, la parolière enceinte s'adressait à son futur bébé). Lors de cette collaboration, Beth Ditto a reçu un précieux conseil de son aînée : *"Maquille-toi toujours seule"*. Qu'elle s'est empressée de ne pas suivre, évidemment...

Karen O (Yeah Yeah Yeahs)

Encore une histoire de choc musical et esthétique... Karen Orzolek est une adolescente qui s'ennuie dans le New Jersey lorsqu'elle entend "Rapture" pour la première fois. Elle reste sous le choc : une jolie fille qui rappe, elle n'est pas habituée. La première rencontre entre elle et son héroïne n'a pourtant rien d'idyllique. Karen noie un chagrin d'amour dans un bar quand elle aperçoit Debbie Harry et vient lui confier ses difficultés sur le fait d'être une fille dans un monde de garçons. Et s'entend répondre, *"chérie, profites-en tant que ça dure"*. Elle mettra des années à comprendre la sagesse cachée de cette phrase... Les Yeah Yeah Yeahs ont appliqué quelques bonnes recettes de leurs prédécesseurs new-yorkais : prendre parfois les fans à rebrousse-poil, se risquer à faire danser ceux qui se croient trop cool pour ça.



Ainsi en 2009, le groupe sort "It's Blitz !", qui s'éloigne du punk arty des débuts et louche côté disco, scandalisant certains rabat-joie comme Blondie l'a fait à l'époque de "Heart Of Glass".

Shirley Manson (Garbage)

En 2006, lorsque Blondie entre au Rock'n'Roll Hall of Fame, c'est Shirley Manson qui fait le discours d'intronisation, reconnaissant au groupe son énorme influence dans la réalisation de ses propres ambitions musicales. Adolescente, l'Écossaise mal dans sa peau s'adonne à l'automutilation avant de découvrir les joies de la rébellion. Ses modèles s'appellent Patti Smith, Chrissie Hynde et Debbie Harry. Quelques années plus tard, claviériste et choriste du groupe Goodbye Mr. Mackenzie, elle est repérée par le manager de Blondie qui l'encourage à aller dans la lumière. Le grand saut réalisé, Shirley libère sa Debbie intérieure, interprète les chansons de Garbage (groupe doué pour mélanger guitares, synthés, rock et pop catchy) avec ce même cocktail entêtant de froideur, de menace et de sensualité. Aux dernières nouvelles, Shirley et Debbie auraient enregistré un titre disco pour la B.O. de la série "American Gods" et tourneront cet été aux USA avec leurs groupes respectifs. Quel abruti a dit qu'il ne fallait jamais rencontrer ses idoles ? ★

Photos Archives Rock&Folk-DR

“J’ai toujours trouvé que la France était à part”

R&F : Vous retrouvez-vous dans la pop d’aujourd’hui ?
Chris Stein : Personnellement, oui. Il y a plein de bonnes choses. Vous savez, les gens se souviennent parfois des années 60 et 70 avec un excédent de nostalgie. Comme si, à cette époque, il n’y avait eu que des chefs-d’œuvre. Mais ce n’était pas le cas, il y avait pas mal de musique qui craignait, je dirais plus de la moitié... Bon, effectivement, dès qu’on allume une radio pop, en ce moment, on a un peu l’impression que tout sort du même robinet, mais il y a aussi plein de bonnes choses qu’on peut entendre ailleurs. Major Lazer, par exemple : stylé, très cool.
Deborah Harry : Chris a beaucoup de sympathie pour les gens qui font de la musique dans leur chambre ou dans un coin de leur appartement, car il a toujours fait ça *(rires)*. Dès qu’il arrive quelque part, il allume son ordinateur portable, il installe ses petites enceintes...

R&F : La France a toujours eu un faible pour la scène new-yorkaise, chose que Patti Smith ne risque pas de démentir puisque, désormais, même ses livres cartonnent ici. Ressentez-vous toujours ça ?
Deborah Harry : Oui, ça a toujours été une relation spéciale, pas toujours facile à définir ou à expliquer. Beaucoup de pays nous apprécient partout dans le monde, mais j’ai toujours trouvé que la France était à part.

R&F : Votre génération a beaucoup appris, à la fac, sur la culture française.
Chris Stein : Absolument, on a grandi en sachant qui était Jean-Luc Godard...
Deborah Harry : Je me rappelle la fois où Isabelle Huppert est venue chez moi avec Oliver Dahan... J’étais très impressionnée... J’ai adoré “Huit Femmes” *(Dahan a réalisé “La Vie Promise” avec l’actrice, et François Ozon est le metteur en scène de “Huit Femmes” dans lequel elle joue également. Les deux films sont sortis la même année, en 2002 — NdA)*

R&F : Jim Jarmush vient de réaliser un bon documentaire sur les Stooges, on imagine que vous devez être régulièrement approchés pour quelque chose de similaire.
Chris Stein : Oui, effectivement et il n’est pas impossible que ça se concrétise, mais pour l’instant, aucun projet n’a retenu notre attention.

R&F : Quelques mots à propos des contributeurs de “Pollinator” : Johnny Marr ?
Deborah Harry : On l’a rencontré aux Q Awards et il a dit qu’il avait envie de nous écrire une chanson. Ce soir-là, il nous a parlé de ses enfants et en vérité, “My Monster” traite du fait que lorsqu’on est jeune, beaucoup de choses sont effrayantes. C’est vraiment un super texte.

R&F : David Sitek ?
Chris Stein : Il nous a donné trois ou quatre titres mais je n’arrive pas à savoir s’il les a écrits pour nous ou pas.
Deborah Harry : C’est un peu ce qui fait le charme du concept de “Pollinator” : nous sommes vulnérables en ce sens qu’on est incapables de résister à nos influences. On les ingère et on laisse rejaillir quelque chose qui est Blondie. L’album est pratiquement un disque hommage, non pas à Blondie, mais à cette faculté que nous avons toujours eue.

R&F : Laurie Anderson ?
Chris Stein : Elle joue du violon sur “Tonight”, le second titre de Charli XCX qui a également écrit “Gravity”. On a pensé à Laurie, parce que la chanson a un côté Velvet Underground. Elle se remet lentement du décès de Lou et ça nous enchante.

R&F : Joan Jett ?
Chris Stein : Ah, Joan, on la connaît depuis si longtemps. Travailler avec elle a été un vrai bonheur ! C’est d’ailleurs à se demander pourquoi on n’avait rien fait ensemble avant.

R&F : A ce sujet, démarrer un groupe pop en 2017, c’est de la folie non ?
Chris Stein : Disons que l’enthousiasme ne suffira pas. Il va falloir bosser, bosser et bosser encore. Tout d’abord, répéter pendant longtemps pour canaliser l’énergie. Aujourd’hui, c’est facile d’enregistrer un disque, il suffit d’avoir un ordinateur. Mais des millions de gens ont la possibilité de le faire également et donc, sortir du lot, c’est ça, la vraie difficulté. Et puis, le téléchargement illégal pénalise tout le métier, très peu de musiciens sont épargnés. C’est un peu comme pour les acteurs. Une infime minorité est connue et gagne très bien sa vie mais l’immense majorité des comédiens peinent pour nourrir leur famille.
Deborah Harry : Nous en sommes tous là, inutile de se leurrer. ★

Album *“Pollinator” (BMG)*

Photo Alexander Thompson-DR

6.7.8.9 juillet 2017

BELFORT

EUROCKéennes

ARCADE FIRE ★ BOOBA ★ DJ SNAKE ★ DROPKICK MURPHYS ★ EDITORS
GOJIRA ★ HF THIÉFAINE AVEC ORCHESTRE SYMPHONIQUE ★ IGGY POP ★ JAIN
JUSTICE ★ PHOENIX ★ PNL ★ ROYAL BLOOD ★ SOLANGE ★ VITALIC ODC LIVE
BETH DITTO ★ BLUES PILLS ★ CHINESE MAN ★ DANIEL AVERY ★ DEVENDRA BANHART
EXPLOSIONS IN THE SKY ★ GUCCI MANE ★ LA FEMME ★ LORENZO ★ MODERAT ★ NINA KRAVIZ
PETIT BISCUIT ★ PROTOJE & THE INDIGGNATION ★ SAVAGES ★ SOULWAX ★ THE LEMON TWIGS ★ TUXEDO
ALACLAIR ENSEMBLE ★ ALKPOTE ★ ALL THEM WITCHES ★ ARCHIE & THE BUNKERS ★ BACHAR MAR KHALIFÉ ★ BON GAMIN
DIAMANTE ELECTRICO ★ EL FREAKY ★ FISHBACH ★ GHETTO KUMBÉ ★ GROUP DOUEH & CHEVEU ★ HELENA HAUFF ★ HER ★ HMLTD
HONEY DIJON ★ IDLES ★ JOHNNY MAFIA ★ KEVIN MORBY ★ KILLASON ★ LA CHIVA GANTIVA ★ MACHINE GUN KELLY ★ MEATBODIES
MICK JENKINS ★ NOGA EREZ ★ PARCELS ★ PSYKUP ★ REBEKA WARRIOR ★ REI ★ RHINOFÉROCE DJ TEAM ★ ROCKY ★ SERGE BOZON
SHAME ★ SYSTEMA SOLAR ★ TASH SULTANA ★ TASHA THE AMAZON ★ THE GEEK X VRV ★ THE ORWELLS ★ THOMAS AZIER ★ ZOMBIE PRINCE

★ 70 CONCERTS ★ 4 JOURS DE MUSIQUE EN PLEIN AIR ★

© DESIGN BY TASTE / tagency / remises de presse sur demande à presse@eurockeennes.fr

Territoire de Belfort Le Département
CRÉATEUR DES EUROCKÉENNES

Les Inrockuptibles · Deezer · L'Est Républicain · C Star · C News · Couleur 3 · Région Bourgogne Franche Comté · Ville de Belfort · CNV · Payfip · Coca-Cola · Greenroom Mix Music Match People

France Inter · 20 Minutes · Cosmopolitan.fr · Konbini · Arte Concert · Rock & Folk · Fnac · Levi's · Swatch · Sacem · Cora · Be Concert · Les Mécènes des Eurockéennes

THE LEMON TWIGS

Les phénomènes de Long Island connaissent une ascension mirifique ? Notre journaliste a surtout rencontré deux rafraîchissants frangins qui se chamaillent normalement. RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Photo Michela Cuccagna/ Dalle

“En fait c’est génial, j’adore ce mec”

Il y a un an, les frères D’Addario n’étaient encore que des jeunes musiciens à peine sortis de l’adolescence, des idées plein la tête et du talent à revendre. Six mois après la sortie de leur premier album, nous les avons retrouvés pour faire le point sur leur nouvelle vie sur la route et leur statut de groupe dans le vent. L’interview a lieu dans les locaux de leur label français. Les frangins sont assis sur un immense canapé jonché de guitares. Quand on entre dans la pièce, Brian, l’aîné, col roulé sous veste de velours, gratouille une magnifique guitare acoustique 12-cordes. Une récente acquisition nous dira-t-il, peut-être un cadeau reçu pour ses 20 ans qu’il fête ce jour-même ? Il salue, s’assied en face de nous. Michael, le petit frère turbulent — chemise col pelle à tarte — fait de même et retourne se vautrer sur le canapé. Tout au long de l’interview il n’aura de cesse d’adopter les poses les plus improbables, de couper son frère pour dire une bouffonnerie, de l’exaspérer. Bref, un vrai petit frère.

“On ne veut pas mourir dans un crash aérien et que nos chansons ne soient jamais enregistrées”

Photo Michela Cuccagna

31 mars 2017, Elysée Montmartre

ROCK&FOLK : Comment se déroule votre tournée ?
Brian D’Addario : La réaction du public a été excellente jusqu’à présent. Le dernier vrai concert que nous avons joué avant SXSW était à New York. Le Bowery Ballroom était sold out !
Michael D’Addario : C’était bien aussi parce qu’après on est rentrés à la maison ! On n’avait pas fait ça depuis des semaines.
Brian : J’aimerais qu’on réduise la taille de la tournée, la prochaine fois. On veut garder de la fraîcheur, éviter de jouer au point de ne pas donner de bons concerts. Ça vous fait apprécier le fait d’être à la maison. C’est difficile pour nous parce que nous avons tellement de chansons que nous voulons enregistrer. En plus, nous avons récemment monté un studio qui n’attend que nous. On ne veut pas mourir dans un crash aérien et que nos chansons ne soient jamais enregistrées.
Michael *(descendant d’un bond du dossier du canapé sur lequel il était perché)* **:** Nous voulons enregistrer le plus tôt possible ! Nous pourrions périr à tout instant !

R&F : Quels ont été les moments les plus fous jusqu’à présent ?
Brian : Je me souviens que lorsqu’on tournait en mini-van, on avait détruit la vitre arrière
Michael : Ça n’a rien de fou !
Brian : Notre premier tour manager avait pété un câble ! D’ailleurs, j’ai une autre histoire avec ce mec. Il avait eu la gentillesse d’arranger un rendez-vous entre nous et Jody Stephens de Big Star. Michael était obsédé par Big Star, et notre tourneur lui a dit qu’il nous conduisait à Oxford, Mississippi, où se situait le prochain concert, mais au lieu de ça il est allé à Memphis, Tennessee. On s’est arrêté au studio Ardent, où tous les albums de Big Star ont été enregistrés. Michael n’en croyait pas ses yeux. Il a regardé à l’intérieur, et Jody Stephens était là ! Jody a été tellement gentil. Il est même venu ensuite à un de nos concerts à SXSW. C’était vraiment cool.

R&F : Quel a été votre meilleur concert ?
Michael : Le dernier, celui de New York justement.
Brian : L’affiche était incroyable, il y avait plein de groupes dont nous sommes très proches. Il y avait Cut Worms, dont j’adore les chansons. Notre père était là, il est venu jouer une chanson avec nous (*le papa des Lemon Twigs, Ronnie D’Addario a sorti quelques albums autoproduits dans les années 70*).
Michael : Les gens ont adoré. Je ne suis pas bon pour faire de la promo — enfin si je suis bon en fait, mais ça ne se dit pas — mais je vous jure que c’était super, plein de gens me l’ont dit.
Brian : On a joué une de ses chansons, “Love Stepped Out”.
Michael : Sa musique est géniale !

R&F : On vous imagine mal dire le contraire !
Michael : Il est vraiment très bon. Ses chansons sont meilleures que les nôtres ! Donald Trump ne dirait jamais ça : *“ses chansons sont meilleures que les nôtres.”*
Brian : Attention, il va faire toute cette interview en imitant Donald Trump.
Michael : Mais non, je ne fais plus ça. Le label You’re The Cosmos vient de rééditer ses albums d’ailleurs et il va sortir un best-of en vinyle.

R&F : A-t-il l’intention de rejouer sur scène ?
Michael : Oui, mais personne n’a encore exprimé assez d’intérêt pour qu’il le fasse.
Brian : Ce serait peut-être bien de l’emmener sur la route avec notre groupe, mais on n’a pas vraiment le temps en ce moment.

R&F : Vous vous verriez tourner avec votre père ?
Brian : Je parle d’une petite tournée...
Michael : Peut-être seulement des grandes villes. Une tournée clean, une tournée à la papa.

Beaucoup de négativité

R&F : Vous avez fait forte impression lors de vos passages télévisés…
Brian : C’était super, sauf que quand on joue pour tant de personnes, ça provoque beaucoup de négativité.
Michael : J’ai trouvé une dizaine de mauvais tweets à propos de “As Long As We’re Together” chez Conan O’Brien. J’ai regardé tous les comptes Twitter en question, et c’était tous des supporteurs de Trump. Mais comme je ne veux pas vraiment que ces gens soient mes fans...

R&F : Ecrivez-vous en tournée ?
Michael : Nous avons déjà plein de chansons. Nous avons écrit “Do Hollywood” il y a trois ans. J’avais 15 ans quand j’ai écrit mes chansons, il avait 17 ans quand il a écrit les siennes. C’est ancien et on a écrit un milliard de chansons depuis...

R&F : ...que vous n’avez toujours pas trouvé le temps d’enregistrer.
Brian : On vient d’acheter une console 24-pistes et on est toujours en train de dénicher des compresseurs, des pré-amplis et tout ce bazar. On a enregistré une chanson qui ressemble un peu à un vieux Beatles. Elle ne sera pas sur le prochain album, mais on l’a enregistrée pour voir si ça sonnait sur l’enregistreur à bandes.

Pères de...

Les *fils et filles de* saturent l'espace médiatique ? Il est aussi des stars qui ont atteint une renommée supérieure à celle des parents. Le père de Prince était un musicien obscur de jazz. Le rappeur Nas avait pour paternel Olu Dara, un trompettiste. Matthew Bellamy de Muse est fils d'un membre des Tornados. Robert Been de BRMC a relancé son père Michael Been (ex-The Call) qui du coup est hélas mort d'une crise cardiaque en tournée avec les gamins. En France en revanche, difficile de départager Louis et Matthieu Chedid...

R&F : Quand envisagez-vous de retourner en studio ?
Brian : On a réservé notre mois de mai pour enregistrer le disque.
Michael *(lève les bras en signe de victoire) :* Alright ! On y est presque !

R&F : Vous le produirez vous-mêmes ?
Michael : On va essayer de le faire seuls, mais on va faire venir quelques invités... *(Il prend un air mystérieux)* mais on ne va pas dire qui.

R&F : Vous écrivez ensemble, séparément ?
Michael : On écrit souvent ensemble désormais. Pour "Do Hollywood", chacun écrivait dans son coin. Nous étions très solitaires à l'époque, pas très ouverts aux collaborations. C'était un peu comme deux groupes, mais je pense qu'il y avait quand même assez de points communs pour en faire un disque cohérent.

R&F : Quel est votre instrument de choix ?
Michael : J'écris surtout à la guitare mais j'ai beaucoup d'idées au piano. C'est plus difficile pour moi de composer quelque chose entièrement au piano, je reviens souvent à la guitare pour terminer mes morceaux.
Brian : J'écris essentiellement au piano, mais dernièrement...
Michael *(il le coupe)* **:** Je t'ai poussé à écrire à nouveau des chansons à la guitare.
Brian : Mais non.
Michael : Mais si, parce que tu as vu toutes les belles chansons que j'ai écrites à la guitare qui sonnaient comme Big Star.
Brian *(après une longue chamaillerie)* **:** Peut-être, c'est vrai, admettons. Mais toi tu ne reconnaîtras jamais que j'ai influencé toutes les choses que tu aies jamais faites.
Michael : Parce que c'est faux !

R&F : Est-ce difficile d'être un groupe de frères ?
Brian : En fait c'est génial, parce que j'adore ce mec. Bien sûr il y a une compétition entre nous, mais nous sommes toujours là pour tirer l'autre vers le haut. Je pense que durant "Do Hollywood", Michael se sentait en insécurité parce qu'il était plus jeune et qu'il n'avait pas écrit autant de chansons que moi. Au vu des réactions sur l'album, personne n'a pensé quoi que ce soit du genre *"l'un est meilleur que l'autre"*.
Michael : Peut-être qu'il aurait fallu. Je trouve les chansons de Brian sur l'album bien meilleures que les miennes. Mais avec les nouvelles, je vais lui botter le cul !
Brian : Pardon ?
Michael : Je rigole ! On apprécie un peu plus ce que l'autre peut apporter. Il n'y a plus cette fierté.

R&F : Quelle est la différence entre Members Of The Press, votre premier groupe, et Lemon Twigs ?
Brian : La philosophie est différente. Nous n'avions pas vraiment de but. Les Foxygen nous ont aidé à trouver notre identité.
Michael : Ils nous ont montré comment fonctionne un vrai groupe. En les voyant, on a compris comment on fabrique un disque. On se sent proche de ce qu'ils font, de la façon dont ils conceptualisent leurs disques.
Brian : Quand on a fait "Do Hollywood" les chansons étaient déjà là, donc leur influence n'a pas été grande sur ce disque. Mais elle l'est sur tout ce que j'ai écrit depuis. Je me rends compte que les seules chansons dont je suis satisfait plusieurs mois après les avoir écrites sont celles qui ont une identité forte. Celles qui me permettent de retrouver l'état d'esprit que j'avais à l'époque où je les ai écrites. Ce n'est pas quelque chose que j'aurais pu faire si je n'avais jamais rencontré ces gars.

R&F : Comment s'est fait la rencontre ?
Brian : Je les ai abordés sur Twitter en leur disant *"S'il vous plait, produisez notre disque"*, parce que c'est comme ça qu'ils avaient contacté Richard Swift, qui a produit leur premier album. Peu après, Jonathan Rado a répondu en nous disant *"C'est super"*. Puis Sam France a fini par chanter sur l'album et on a joué sur celui de Tacoma Night Terror, le groupe de la copine de Rado.

Beaucoup d'idées, peu de temps

R&F : Comment avez-vous vécu l'enregistrement de leur album "Hang", sur lequel vous assurez la section rythmique ?
Brian : L'orchestre a été enregistré séparément, mais nous étions présents à l'enregistrement. Ils ont enregistré "Hang" dans ce grand studio avec des claviers partout. Ils nous avaient donné des démos pour qu'on les écoute et on les a aidés à finaliser l'arrangement. Nous avons travaillé avec eux comme on aurait fait pour notre album. Nous avons joué de plein d'instruments, fait pas mal d'overdubs. C'était super, ils nous ont fait confiance. Nous aimons beaucoup l'album.

R&F : On est presque surpris que vous ne jouiez pas sur scène avec eux…
Brian : On a imaginé à un moment le faire.
Michael : Mais notre groupe a décollé à ce moment-là... J'aimerais faire au moins un show spécial un de ces jours, mais ce n'est pas près d'arriver dans un futur proche. Le grand problème c'est que nous et Foxygen avons tant d'idées et si peu de temps pour les mettre en œuvre. Mais on ne sait jamais, si dans un an ils tournent toujours et passent vers New York, pourquoi pas ? ★

Album *"Do Hollywood" (4AD/ Beggars)*

“Nous étions tous aspirés dans cette tornade multicolore”

PHIL MAY

“C’était comment 1967 ?”

Voisin de studio des Fab Four, le chanteur des sauvages **Pretty Things** livre ses souvenirs de la psychédélique année 1967.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Mille neuf cent soixante-sept, à Londres. C’est certain, le mieux, c’était d’y être. Quand les Beatles enregistraient “Sgt Pepper’s Lonely Hearts Club Band”. Et que Pink Floyd mettait en boîte “The Piper At The Gates Of Dawn”, son premier album, dans un autre des EMI Studios. Plus tard dans l’année, les Fabs étaient toujours à Abbey Road, leur seconde maison, mais pour “Magical Mystery Tour”. Et Pink Floyd également. Par contre, il ne s’agissait pas du même groupe, puisque Syd Barrett n’était déjà plus à sa tête. Ni dans la sienne. Au même moment, le troisième studio du complexe était occupé par les Pretty Things, un groupe de furieux du garage rock/ rhythm’n’blues qui s’étaient attelés à leur quatrième album, “S.F. Sorrow”, un opéra rock psychédélique. Qui n’a pas eu le succès escompté, mais est tombé dans l’oreille de Pete Townshend, pas encore sourd. “S.F. Sorrow” y a planté une petite graine qui est devenue “Tommy” et figure désormais en tête de liste des disques les plus gonflés jamais enregistrés. Ce n’est que justice. Pour ce numéro spécial, Rock&Folk a sollicité Phil May, le chanteur des Pretty Things que, comme les Who et les Yardbirds, David Bowie allait citer deux fois sur “Pin Ups”, son album de reprises publié en 1973. C’est dire si ces gens ont compté. *“Lennon rentrait dans notre studio comme dans un moulin”*, a lâché May en préambule à une interview vibrante qu’il a accepté de donner, à Shepherd’s Bush, pour revenir sur les Beatles et cette période un peu folle qu’il a vécue de l’intérieur. Et pas pour parler des Pretty Things dont on se contentera de signaler que l’excellent coffret “Bouquets From A Cloudy Sky”, rétrospective d’un demi-siècle de carrière (une douzaine d’albums, deux DVD, de la memorabilia...), et paru il y a quelques semaines, est totalement indispensable.

En 1967 donc, chauffée par la venue de musiciens américains en passe de devenir des monuments (Bob Dylan, Jimi Hendrix) et les sorties d’albums cruciaux qu’on écoute encore, la capitale britannique brûle de mille feux. La plupart des musiciens anglais aussi. Beaucoup vont rester sur le carreau, ne s’en remettront pas. Phil May (tout comme son compagnon d’écriture, le guitariste Dick Taylor) a fait mieux que survivre à cette tourmente. Il en est sorti grandi. C’est-à-dire, un brin caustique, limite philosophe et avec de l’humour à revendre : *“On ne mangeait pas très bien à Abbey Road, c’était de la bouffe de distributeur, sous plastique. D’un autre côté, une fois qu’on y était, on ne voulait plus sortir. Trois cents collégiennes qui hurlent, ça vous bloque une porte comme un rien. Alors, on restait là, dans cette chambre de compression étanche, et je vous jure, de Swiss Cottage au studio, il y avait comme une traînée lumineuse dans le ciel.”*

Paul

Rock&Folk : Le 1er juin 1967, jour de la parution de “Sgt. Pepper” en Angleterre, il se passe quoi exactement ?
Phil May : Les gens se ruent chez les disquaires, en ressortent en courant avec l’album sous le bras et l’écoutent chez eux en se demandant ce qui leur arrive. Jusque-là, les Beatles étaient de bons garçons, enfin, ils donnaient l’impression d’en être. Le genre qu’on aurait bien voulu que nos filles épousent... Et d’un coup, alors qu’ils auraient très bien pu continuer des années sans ne rien changer à leur formule, ils se sont mis à prendre des risques. Fantastique ! Et puis, il y avait la drogue et tout le trafic que ça sous-entend. C’était bien plus dangereux pour eux. Il n’aurait pas fallu qu’ils se fassent toper en train de filer du cash à leur dealer à l’arrière d’une voiture.

R&F : Vous les fréquentiez à l’époque ?
Phil May : Oh oui, on les voyait en studio et Paul, en dehors. Je me souviens d’une discussion qu’on a eue, quelques années plus tôt, au Ad Lib. On cherchait une chanson et il m’a expliqué que les Beatles devaient tellement fournir à EMI que tout ce qu’ils composaient était aussitôt enregistré. Il m’en a chanté une *(il fredonne le début de “She’s A Woman”)*

Photo Getty Images

“Lennon rentrait dans notre studio comme dans un moulin”

et je lui ai dit qu’elle nous conviendrait parfaitement. Il m’a répondu que ça allait être la face B de leur prochain single *(“I Feel Fine”)*. J’étais vert ! Mais Paul a toujours été sympa. Il y en a qui pensent que tout coulait de source à l’époque, que c’était juste merveilleux, qu’on avait tous des fleurs dans les cheveux. Je peux vous dire qu’il y avait pas mal de tension et que les grands disques de 1967 sont nés de frictions. Il m’est arrivé, parce que j’estimais qu’elles étaient nulles, de refuser d’enregistrer ma voix sur des chansons parmi nos plus connues. Je claquais la porte du studio, j’allais au pub du coin et je me saoulais. Puis, je revenais en titubant, prêt à chanter *(rires)*.

R&F : En apparence, à cette époque, les Beatles ont bien vécu la drogue. Pour George Harrison, par exemple, ça a surtout tourné au désastre pendant sa carrière solo.
Phil May : Oui, mais malgré tout, elle est partout dans “Sgt. Pepper”. J’ai toujours trouvé que les Rutles n’étaient pas tant que ça un pastiche des Beatles *(rires)*. John est tombé dedans, c’est certain, mais il n’a pas été le seul. Et, cette année-là, Ringo est un peu devenu un hippie malgré lui. Quant à Paul, quoi qu’il ait consommé, il n’a jamais perdu le contrôle des opérations. Mille neuf cent soixante-sept a ouvert une porte vers une sorte d’underground en passe de ne plus l’être. Lorsque Cream devient psyché, il n’en est pas moins populaire pour autant, Clapton savait très bien ce qu’il faisait. Nous étions tous aspirés dans cette tornade multicolore, et nous avons existé, plus fort qu’avant, à travers elle. “Sgt. Pepper” nous a aussi ouvert les portes des médias ! Soudain, les groupes étaient partout. Avant, notre trip psychédélique consistait à jouer dans un petit lieu, à Covent Garden, devant une centaine d’allumés qui prenaient les mêmes drogues que nous, et le grand public ne comprenait rien à tout ça. On était le diable !

Ginger

R&F : Alors, 1967 : on commence par quoi ? Les Doors ?
Phil May : Oui, mais j’ai du mal à les dissocier de Spirit, Iron Butterfly, Captain Beefheart... Il y a un véritable lien de parenté entre tous ceux-là. 1967, c’est l’année ou l’océan, entre l’Angleterre et l’Amérique, a cessé d’être un obstacle. La musique servait de pont, plus besoin de prendre l’avion ou le bateau. On recevait les disques, c’était comme si on y était ! Ils nous ont envoyé Love, fantastique, on leur a balancé “Astral Weeks” de Van Morrison...

R&F : Euh, sorti en 1968.
Phil May : Ah oui ? Mais sans 1967, ce disque n’aurait pas existé *(rires)*. J’ai aussi vu The Graham Bond Organisation avec Jack Bruce à la basse et Ginger Baker à la batterie, un groupe énorme. Je peux vous dire que Ginger était tout sauf un hippie *(rires)*.

R&F : Bon, le cas Jimi Hendrix : “Are You Experienced”, dans les bacs quelques jours avant “Sgt. Pepper”…
Phil May : Bah oui ! On était tous à la première apparition de l’Experience, à Londres. Au Bag O’Nails, une boîte de strip-tease de Soho transformée en club, Il y avait du beau linge, Lennon, Pete Townshend... C’était bas de plafond, et quand ils ont tiré le rideau, les cheveux de Jimi le touchaient presque. Il a joué “Sgt. Pepper” en intro, ça a été un set de fou furieux. Townshend n’en pouvait plus, il a grimpé sur la table ! En plus du reste, Jimi était un putain de chanteur. Comme Clapton d’ailleurs, et comme David Gilmour. Les guitaristes ne chantent pas comme les autres, ils jouent de la guitare avec leur voix.

R&F : Pink Floyd, parlons-en.
Phil May : Je traînais avec Norman Smith, qui était notre ingénieur du son et aussi celui du Floyd, j’étais présent quand le groupe a enregistré “Set The Controls For The Heart Of The Sun”. Eux aussi étaient dans leur monde, en train d’inventer un truc très excitant tout en essayant de se faire à l’idée que leur leader ne pouvait plus diriger quoi que ce soit. Aussi arty et génial que Syd ait été, il faut comprendre les autres : quand un membre d’un groupe de quatre décide de rester planté là, sur scène, sans bouger, en disant à tout le monde *“allez vous faire voir !”*, ça peut être légèrement irritant *(rires)*.

R&F : Le premier Velvet Underground ?
Phil May : Houlà ! Pas la même dimension. Les Byrds, Jefferson Airplane... OK. Mais là, c’était fort. Très fort. Et visuel aussi. Complètement indissociable de la Factory... L’influence de Warhol, comme une chape. En plus ça flattait l’ego de ceux qui se prenaient pour des peintres ou l’étaient vraiment. J’étais déjà du genre à traverser la Manche pour aller voir des expos de peinture à Paris. Au Louvre. J’adore Francis Bacon, Allen Jones... Warhol a fait du Velvet une toile sonore.

Ray

R&F : En plein Summer Of Love, Procol Harum balance un cocktail Molotov rempli de crème chantilly dans les charts : “A Whiter Shade Of Pale”…
Phil May : Nah... Pas mon truc. Trop commercial.

R&F : Lennon adorait le single, il l’écoutait en boucle. Et lors d’une interview à ce journal, George Martin a déclaré qu’il aurait voulu que Paul McCartney écrive ce titre…
Phil May : Ah oui ? Il en a signé d’autres *(rires)*. En plus, tout ça s’est terminé au tribunal, non ?

R&F : Oui, l’organiste Matthew Fisher a fini par obtenir gain de cause récemment.
Phil May : J’imagine qu’une petite partie des droits d’auteur de cette chanson, ça doit faire un paquet de sous *(rires)*.

R&F : Et Donovan, alors ?
Phil May : Ah, c’est un peu différent. Quand on habitait avec Brian Jones, il adorait Donovan. Il nous faisait écouter sa musique et moi je disais toujours : *“OK, mais il y a Dylan.”* Bon, Don a écrit des super chansons et c’est un type bien avec qui on a joué souvent. On a aussi rencontré Dylan, la première fois qu’il est venu en Angleterre, il n’est resté que vingt-quatre heures, mais on était avec lui tout le temps car on participait au même show pour la BBC.

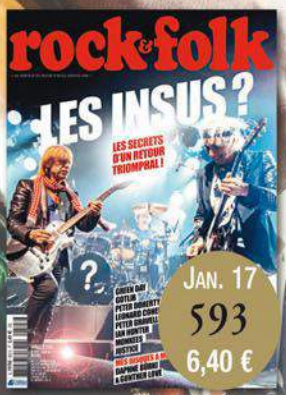
R&F : Les Kinks qui publient “Something Else” avec “Waterloo Sunset”, extrait en premier single : voilà qui doit être votre came !
Phil May : Fantastique ! Ray Davies, énorme chanteur. On a aussi tourné avec eux. Dave Davies avait un peu de mal à s’entendre avec son frère, pas un type très commode. Le son des premiers singles, la distortion... Big Jim Sullivan à la guitare... Ça tournait en boucle également.

R&F : Phil, vous revoyez des gens de cette époque, des musiciens que vous fréquentiez ?
Phil May : Non, pas vraiment. Pas du tout même. Lorsque je ne suis pas sur la route avec les Pretty Things, mes amis sont des gens qui ont des boulots normaux. Il y a un électricien, un plombier. Je me vois mal demander à un collègue musicien qui rentre de Hambourg : *“Alors, l’Allemagne, ça a changé ?”* Je verrai bien quand j’y retournerai *(rires)*. ★

Coffret “Bouquets From A Cloudy Sky” (Mad Fish Music)
www.madfishmusic.com

rock&folk

Depuis 50 ans
au service du Rock'n'Roll



20€ L'ÉCRIN INDISPENSABLE

BON DE COMMANDE : Editions Larivière - VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex
Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00

Email : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville
Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP17	*Frais de port	
	TOTAL	

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.com. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Photo Michael Cooper-DR

Iconique mais finalement assez mal connu, l'album le plus ambitieux des Beatles fête son demi-siècle. Voici son histoire.

"SGT. PEPPER'S LONELY HEARTS CLUB BAND"

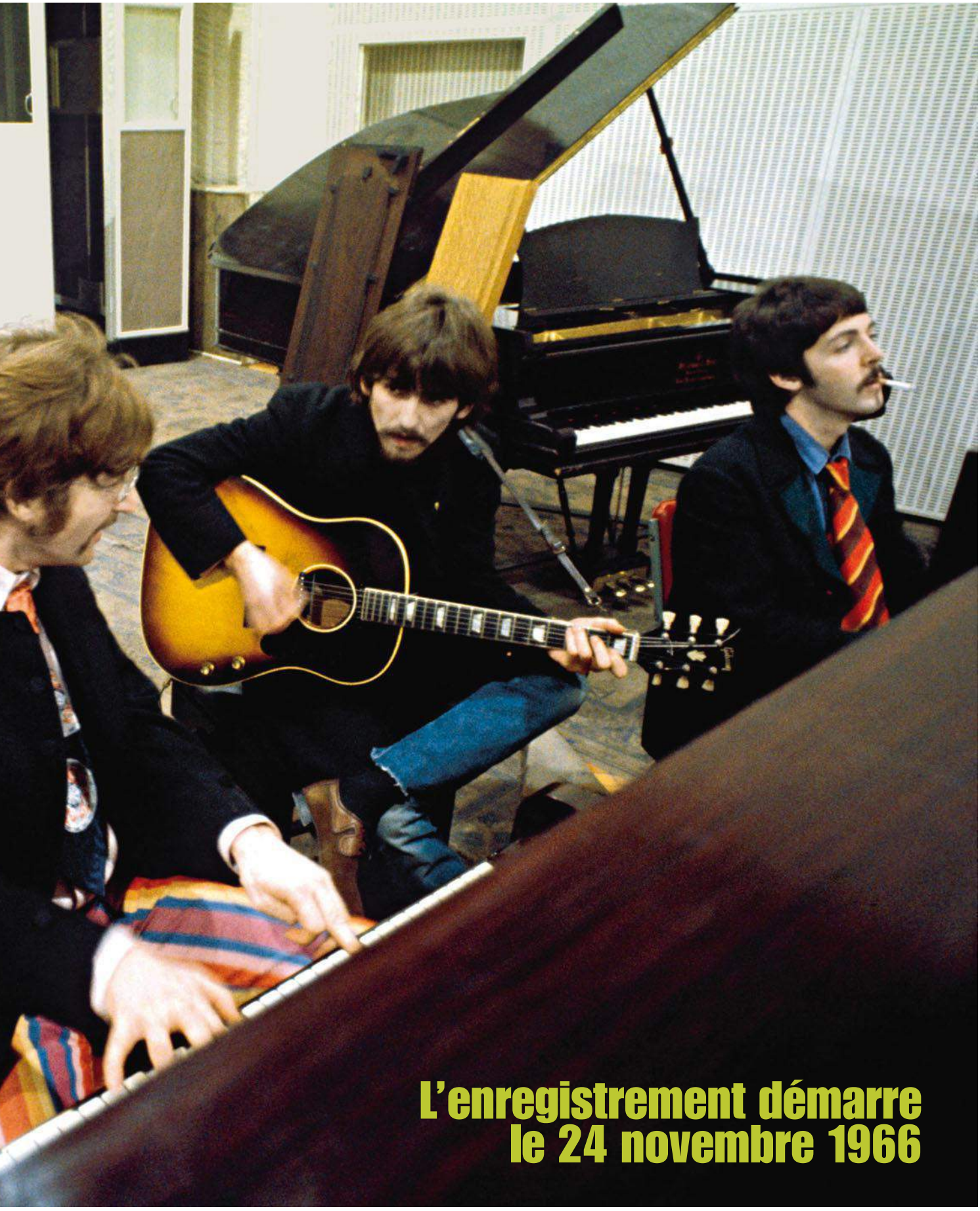
PAR JEROME SOLIGNY

Prétendre que c'est la France qui aurait inspiré à Paul McCartney le concept à l'origine de "Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band", serait faire preuve de chauvinisme aggravé. Par contre, c'est vraisemblablement lors de vacances qu'il a en partie passées dans l'Hexagone, entre le dernier concert des Beatles au Candlestick Park de San Francisco, le 29 août 1966, et le début de l'enregistrement de leur album emblématique, que l'idée de donner à son groupe un look d'orchestre d'opérette (de fanfare, plus exactement…) a germé dans l'esprit du bassiste gaucher. En septembre, comme le raconte Barry Miles dans la controversée "Many Years From Now" (seule biographie autorisée de Paul McCartney dans laquelle l'auteur a tendance à magnifier le rôle de Macca, mais dont la véracité des faits historiques est à peu près établie), Paul traverse seul la France, au volant de son Aston Martin. Il passe par Paris et jette un œil aux châteaux de la Loire avant de retrouver, à Bordeaux, Mal Evans, l'ami et homme à tout faire des Beatles. Pour éviter d'être reconnu lors de ses étapes, McCartney a utilisé le même déguisement (moustache, lunettes et cheveux gominés plaqués en arrière) que dans le film "A Hard Day's Night". Le subterfuge va fonctionner au-delà de ses espérances (on lui refusera l'accès d'une boîte de nuit à Bordeaux) et, surtout, la sensation de liberté due à l'anonymat va le combler d'aise. McCartney et Evans poursuivront leur route jusqu'à Madrid puis s'envoleront pour le Kenya où ils participeront à un safari. Pendant le vol du retour, de Nairobi à Londres, à la mi-novembre, le musicien va cogiter dans l'avion et imaginer que les Beatles ne sont plus les Beatles.

Tube à essai

Plusieurs facteurs vont contribuer à ce que les trois autres membres du groupe accueillent favorablement cette proposition de réinvention. Le premier est que, George Martin l'a soutenu mordicus jusqu'à la fin de sa vie, Paul McCartney était le plus musicien des quatre Beatles. Si John Lennon était l'âme ou le garant de l'esprit de la formation dont il est à l'origine (c'est bien évidemment le point de vue de Yoko Ono), Macca est celui à qui la période dite "studio" va permettre de s'exprimer, davantage et sans contraintes, suscitant l'admiration de ses collègues. Assez malin pour ne pas donner l'impression de trop diriger les opérations (en retrait dès lors que les Beatles ont arrêté de tourner, Brian Epstein est encore vivant début 1966 et donc toujours leur manager), McCartney va également profiter du fait que Lennon, alors en proie à des doutes existentiels et des difficultés personnelles, va lâcher un peu de lest. Mais quoi qu'il en soit (ses déclarations d'alors et postérieures l'ont confirmé), il approuve la fabrication de ce doppelgänger, convaincu, comme Macca que l'avenir du groupe repose sur sa reconceptualisation. George Harrison, pour sa part, le plus jeune des quatre et à qui les deux leaders n'accordaient encore qu'un seul titre par album, n'est pas en capacité d'aller à l'encontre de leurs décisions. Après tout, c'est surtout lui qui souhaitait l'arrêt des tournées et il ne s'opposera pas aux développements suggérés pour faire exister autrement les Beatles. Quant à Ringo Starr, du moment que ses services de batteur sont requis, tout va bien dans son monde. Moins sollicité que quand les chansons étaient enregistrées rapidement (après une heure ou deux de répétition), il sera toutefois très présent en studio en 1967, n'hésitant pas à donner son avis, même quand on ne lui demandera pas, tout en s'améliorant aux échecs. Ironiquement, le seul véritable personnage créé pour l'album en chantier, Billy Shears, est certainement le double de Ringo, ce pseudonyme étant cité juste avant "With A Little Help From My Friends",

Photo DR



L'enregistrement démarre le 24 novembre 1966

OUI, SERGENT !

Admirateurs et contempteurs de renom donnent ici leur son de cloche sur les pérégrinations du Sgt Poivre.

" "Sgt. Pepper" est sorti la veille de mon examen de première année d'anglais, que j'ai donc raté puisque j'ai écouté le disque toute la nuit".
THIERRY ARDISSON *(R&F 373)*

" "Sgt. Pepper", c'est le premier disque que j'ai acheté. Un an après sa sortie, pour 30 shillings, ce qui correspond à une livre et demie. C'était dans un vide-grenier. J'avais mon stand, j'ai vendu des jouets et, avec l'argent, je me suis payé l'album. Ça faisait des semaines et des semaines que je bavais devant la vitrine de ces magasins qui vendaient à la fois des aspirateurs, des sèche-cheveux et des 33 tours... La pochette me faisait rêver."
PAUL WELLER *(R&F 423)*

"Je m'amuse souvent à détruire ce que j'admire. J'écoute "Sgt. Pepper" en me disant que je vais le trouver mauvais. Voire minable. Les Beatles dont je suis fan sont mes favoris pour ce jeu".
PHILIPPE KATERINE *(R&F 459)*

"Je n'ai pas du tout perçu la portée de "Sgt. Pepper" lors de sa sortie (j'avais 4 ans), et quand, huit ans plus tard, j'ai commencé à m'intéresser sérieusement à la musique, les Beatles représentaient un tel monument, une telle évidence que je gardais mon argent de poche pour des disques que je n'avais pas l'impression d'avoir déjà entendus. Les tubes des Fab Four qui passaient à la radio, "Yesterday", "Ob-La-Di Ob-La-Da" ou "Michelle" ne me paraissaient pas si révolutionnaires que ça, je ne voyais pas trop la différence avec certains titres de Gérard Lenorman ou Michel Delpech, bref je n'étais pas rentré dedans, comme disent les rock-critics aux Bars en Trans. En 1978 j'avais vu le film éponyme avec les Bee Gees, qui m'avait laissé insensible. Il m'a fallu attendre la deuxième moitié des années 80 pour posséder et écouter quelques disques des Beatles : enregistrant et vivant en Yougoslavie, les albums occidentaux y étaient vendus l'équivalent d'ufn. J'ai alors été plus ébloui par certains titres de "Revolver" ou "Rubber Soul", comme "Drive My Car", "Penny Lane" ou "Tomorrow Never Knows", que par "Sgt. Pepper" lui-même. Ce n'est pas que ce disque n'est pas une merveille, mais j'avais, entretemps, découvert la période "Pet Sounds" des Beach Boys et là où les Beatles m'épataient, Brian Wilson me touchait en plein coeur. Ensuite j'ai fait tout mon possible pour ne pas réécouter "Sgt. Pepper". Non plus par ignorance ou snobisme, mais par crainte que je découvre trop tard que ce disque aurait pu changer ma vie."
BERTRAND BURGALAT

"J'avais 10 ans à sa sortie. Il fait partie de ceux qui ont tant tourné sur mon pick-up d'ado que j'en connaissais chaque note par cœur... Cet album était une entité, un concept absolu, de la pochette à la musique. Impossible de n'écouter qu'une plage : tout s'enchaînait, c'était roboratif, hypnotique, on savait à l'avance dans quel état allait nous mettre le morceau suivant... Et il y avait les paroles. Le premier énorme frisson, à *chaque fois*, c'était le passage de "Sgt. Pepper's..." (le premier morceau du disque) à "With A Little Help..." (le second)... Un truc jouissif, comme le glissement de "Ziggy Stardust" à "Sufragette City" ! Et cette fin d'album ! La conclusion paroxystique de "A Day In The Life"... En 6ème, je me souviens, nous avions un prof de musique *moderne*, arborant tunique hippisante, cheveux sur l'oreille et goûts musicaux éclectiques. Nous avions bossé pour la chorale du bahut une version polyphonique de "When I'm Sixty-Four" ! Il accompagnait au piano et j'adorais son jeu. C'était un peu comme si Macca était là et nous faisait chanter avec lui !"
JEF AEROSOL (artiste)

"Je ne reprendrai jamais "Sgt. Pepper" en entier comme l'ont fait les Flaming Lips, ou alors pour embêter les Flaming Lips. Dans n'importe quel pays anglophone, vous allez entendre les Beatles chaque jour, que vous les appréciez ou pas. Ce sera toujours les Beatles plutôt qu'un million d'autres choses. La mafia Beatles va s'assurer que vous écoutiez bien ce que Paul a à dire. Mojo Magazine va les mettre en une presque tous les mois. Quelle connerie ! La musique me convient, mais le mythe est insupportable."
ANTON NEWCOMBE

"Les Beatles, et j'inclue Ringo, étaient quatre jeunes personnes très créatives. Ils avaient un producteur merveilleux, George Martin, qui raffinait leur musique et en faisait un truc très vendeur, accrocheur. Mon sentiment avec les morceaux de "Sgt. Pepper" ou "Yellow Submarine", c'est qu'ils faisaient de la musique Disney, des chansons pour enfants. Je n'aurais pas pu écrire un truc comme "Yellow Submarine". Peut-être que ça parle de drogue et que le sous-marin jaune est une métaphore de l'échappatoire. J'ai connu trop de gens à cette époque que la drogue a tués pour la célébrer dans les chansons. J'ai quelque amis qui sont morts de ça. Peut-être que c'est ça qui m'a empêché d'en faire l'apologie, c'est un truc très middle class de faire ça. C'est une responsabilité de parler des drogues aux gens que vous inspirez."
RAY DAVIES

"C'est un disque incroyable. Les Beatles ne l'ont pas écrit en réaction à "Pet Sounds" ? Ils ont été tellement soufflés par le disque des Beach Boys qu'ils ont voulu faire mieux. Je crois que je devais avoir quelque chose comme 12 ou 13 ans quand je l'ai entendu pour la première fois. C'est un disque qui a toujours parlé aux enfants. Il avait ce décorum fantastique, cette pochette avec tous ces personnages, ces mystères. C'est d'ailleurs la raison principale qui m'a fait aimer ce disque ! La première chanson qui m'a attiré, c'était "Lucy In The Sky With Diamonds". Évidemment, j'ignorais alors que c'était une référence directe au LSD. J'aime également "Being For The Benefit Of Mr. Kite!", mais il se peut que "A Day In The Life" soit finalement ma chanson préférée. Même si j'aime bien aussi "Good Morning, Good Morning", avec ce truc comme passé à l'envers à la fin. C'était l'époque où les Beatles ont commencé à tenter des choses qui n'avaient jamais été faites auparavant."
ALEX MAAS (The Black Angels)

"Mon premier disque ? "Sgt. Pepper" dont je n'ai plus rien à foutre..."
DANIEL DARC *(R&F 439)*

"Je me rappelle très bien d'une annonce de l'animateur radio Bruce Morrow qu'on écoutait tous à l'époque. Il a dit quelque chose comme : *'Vous n'allez pas en croire vos oreilles, le prochain album des Beatles s'appelle : "Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band" !'* Dès lors, toute l'Amérique a guetté la sortie du disque. Je n'ai jamais revu un tel phénomène ! Au-delà de la parution de l'album, "Sgt. Pepper" a été un événement sans précédent sur le plan socioculturel. Cet été-là, je suis allé à San Francisco pour la première fois. Je suis descendu du bus, j'ai traversé la rue car j'entendais les bruits d'une fête. Je suis entré, j'ai demandé si je pouvais être hébergé, et ma vie n'a plus jamais été la même. "Sgt. Pepper" m'a vu grandir... Bon, pour être franc, si on me demande si je ne préfère pas "Their Satanic Majesties Request", je risque de répondre que oui, mais ça n'engage que moi *(rires)*."
CHRIS STEIN (Blondie)

Les Beatles attirent alors autant les gauchistes que les dealers

son unique contribution à "Sgt. Pepper" en tant que chanteur principal. Si le disque à la pochette qui s'ouvre peut être appréhendé comme un concept-album (les Beatles n'en ont jamais parlé comme du *premier*, McCartney ayant souvent déclaré que c'était plutôt "Freak Out !", des Mothers Of Invention, qui l'était...), c'est davantage dans l'intention que dans la forme. Car ses chansons ne sont pas liées par un fil rouge. L'album ne raconte aucune histoire et ne se distingue pas par une uniformité de style ou de ton. A l'instar de son successeur (et en faisant abstraction de "Magical Mystery Tour", un double-EP à l'origine), le fameux *White Album*, "Sgt. Pepper" part dans tous les sens, mais atteste encore d'une belle unité. Derrière l'orchestre un peu désuet de quatre musiciens moustachus vêtus de satin de la pochette du disque (dont la fabrication n'a pas été plus simple que son contenu), se cache un groupe solide qui œuvre véritablement ensemble. Au faîte de son art, la paire de songwriters vedette de la décennie, pour la dernière fois sur une aussi longue période, va échanger, juxtaposer suites d'accords et mélodies, (tantôt élaborées, tantôt déconcertantes de limpidité), et se renvoyer des vers à la face, au profit de paroles parmi leurs plus réussies ("She's Leaving Home", "Getting Better"). Les Beatles du premier semestre 1967, capables et fiers de repousser leurs propres limites, sont persuadés que cet accomplissement sera le garant de leur survie. Non pas financière, bien sûr (même si la fin des concerts représentait un indéniable manque à gagner), mais mentale, intellectuelle. Comme le souligne Phil May ailleurs dans ce numéro, les drogues sont partout en 1967, et les Beatles n'y sont pas imperméables. Elles vont attiser leur curiosité, les inciter à ouvrir de nouvelles vannes, à se frotter à l'idée qu'ils se font de l'avant-garde. Le traumatisme de fin des tournées qui s'ajoute à une période trouble et déstabilisante, pour certains d'entre eux, sur le plan sentimental, va les pousser à se réfugier à Abbey Road, à se jeter dans l'élaboration de chansons comme personne n'en a jamais entendu. C'est là, dans ce tube à essai qu'ils vont transformer en kaléidoscope, qu'ils trouveront une forme de stabilité. Le Sergent Poivre (dont le nom provient d'un échange entre Paul McCartney et Mal Evans) va être le guide spirituel des Beatles dans la tempête d'une époque charnière sur le plan socioculturel, où tout favorisait l'effet de loupe sur eux. McCartney, ballotté dans le milieu arty londonien, et Lennon, tirant avantage de tout ce qui passe à proximité de ses yeux de myope (il porte désormais des lunettes rondes cerclées de métal), vont s'inspirer principalement de leur propre enfance, de faits divers, d'artefacts de l'époque victorienne, de choses lues à droite et surtout à gauche (les Beatles attirent alors autant les gauchistes que les dealers), et aussi continuer à répondre, après, "Revolver", au "Pet Sounds" des Beach Boys, un des albums références de Macca.

Point de montage

L'enregistrement de "Sgt. Pepper", à proprement parler, démarre le 24 novembre 1966, par "Strawberry Fields Forever", un titre qui ne figurera pas dessus. S'étant imposés, avec leur producteur et leur manager, la règle de ne pas mettre, en face A et B de leurs singles, des titres présents sur les 33 tours, les Beatles vont publier la chanson (avec "Penny Lane" de l'autre côté — et non pas en face B puisque ce single était considéré comme un double-face A) dès février 1967. Paradoxalement, alors qu'on aurait pu penser que, jusqu'à début avril, mois de la fin de l'enregistrement de "Sgt. Pepper", le groupe et George Martin allaient progressivement élever le niveau sur le plan de la sophistication, "Strawberry Fields Forever" sera la chanson la plus complexe de cette période d'enregistrement, quasiment ininterrompue, de plus de quatre mois. "A Day In The Life" la talonne, mais la version finale (officielle) de l'hommage de John Lennon à sa ville natale (tout comme l'est "Penny Lane" pour Paul McCartney — Liverpool peut s'enorgueillir d'avoir inspiré deux faces d'un des plus grands singles pop de tous les temps), est le résultat d'un agencement compliqué, risqué et, l'histoire serait moins belle sans ça, un peu chanceux. Sans entrer, ici, dans les détails chirurgicaux de la confection de "Strawberry Fields Forever", il faut rappeler que la chanson finale est un montage de deux sections qui n'étaient ni au même tempo, ni dans la même tonalité. Entre la version que John Lennon a jouée à George Martin à la guitare sèche et celle que le public connaît, il va y avoir un monde.

Suite page 66

Photo DR

PEPPERLAND NANARLAND

Superstars mondiales grâce à "La Fièvre Du Samedi Soir", les Bee Gees ont en 1978 l'idée saugrenue d'adapter au cinéma "Sgt. Pepper". *Help !*

Un reproche hante leurs débuts : les Bee Gees copient les Beatles façon réjouis de la crèche. Au moment de "Sgt. Pepper", ils sortent "1st", un album rempli de chansons fantastiques, tellement belles qu'on dirait en effet du Beatles, mais avec mièvrerie et retard — ils en sont encore à "Yesterday". Leurs huit albums suivants creusent le même sillon : du Beatles de puceaux. Les Fab Four sont séparés, la pop sixties périclite, les seventies inventent d'autres formes, il est temps de passer à autre chose : les frères Gibb changent de style, se retrouvant numéro un en 1976 avec un hit disco fantastique, "You Should Be Dancing". Là, impossible de les accuser de pomper les Beatles.

Mission non-accomplie

L'année suivante est l'année "Saturday Night Fever". Travolta-mania, pèle-à-tarte-mania, Bee Gees-mania. La BO reste 24 semaines d'affilée à la première place des charts : un des disques les plus vendus au monde — 40 millions d'exemplaires écoulés. Oublié leur passé de clones des Beatles : les Bee Gees sont les rois du disco. McCartney, Lennon ? Des has-been. En se réinventant génies des pistes de danse, les ex-imitateurs supplantent leur modèle. C'est eux que tout le monde copie maintenant. Stratégiquement, les frères Gibb devraient planquer sous le tapis leur fascination pour les Fab Four, se revendiquer uniquement comme chefs de file disco — des maîtres, pas des élèves. Eh bien non. Ils ont carte blanche pour faire ce qu'ils veulent, et que font-ils ? Un film à la gloire des Beatles. Une comédie musicale célébrant "Sgt. Pepper". Tout vient de leur manager, l'inénarrable Robert Stigwood. Toujours à l'affut d'un bon coup, Robert monte en 1974 sur Broadway un *musical*, la version théâtre de "Sgt. Pepper". Le New York's Beacon est réservé pour sept semaines, mais au bout de six, Stigwood, faute d'affluence, doit retirer sa comédie. Une règle immuable du showbiz : si un projet se plante, passer à autre chose. Stigwood se croit plus malin. Il a acquis les droits des morceaux de "Sgt. Pepper", il ne va pas s'arrêter là. Sa règle à lui : si tu as un timbre, tu postes une lettre ; si tu as les droits de 29 chansons des Beatles, tu en fais un film. La pièce s'est ramassée ? Le film sera un triomphe. Sauf qu'il lui faut d'abord renégocier les droits des chansons pour le support cinéma — tractations qui lui prennent toute l'année 76. Le contrat imposé par les ex-Beatles fait deux fois la taille de "A La Recherche Du Temps Perdu". Stigwood accepte toutes leurs conditions. Entre autres : le droit de regard d'un agent de Lennon & Macca sur les images produites chaque jour. Mais aussi : la possibilité de refuser le scénariste et metteur en scène choisis. Pour "Saturday Night Fever", Stigwood avait embauché à ces postes deux cadors particulièrement inspirés. Ses choix pour le film semblent plus délirants. Pour l'écriture : Henry Edwards, un inconnu qui n'a jamais pondu un script de sa vie — il a juste une bonne tête et traine dans le milieu rock. *"Ma mission : trouver un lien entre 22 chansons pour créer une vraie intrigue."* Mission non-accomplie : le lien reste à ce jour introuvable. A la réalisation, la Stigwood Organisation engage Michael Schultz. L'afro-américain a réalisé quelques films blaxploitation ("Cooley High", "Car Wash"). Le rapport avec les Bee Gees et "Sgt. Pepper" ? Il n'y en a pas. Maurice, Barry et Robin jouent le band du Lonely Hearts Club. Les caméras, ils connaissent. Depuis qu'ils sont ados, ils passent à la télé. Ce qu'ils ont appris, c'est qu'il faut sourire et chanter. Alors quand ils entendent *"action"*, ils sourient et chantent. Ils ne savent pas jouer. Pour palier à ce petit problème, Stigwood recrute un vrai premier rôle. Une star de l'époque, Hoffman, Redford, Pacino ? Non. Le plus gros vendeur de disques du moment, avec les Bee Gees : Peter Frampton. Et tant pis si lui aussi joue comme une casserole, et tant pis si les frères Gibb ne peuvent pas l'encadrer, et tant pis si physiquement et vocalement, Frampton va vite s'avérer crispant.

Champagne à volonté

Faute de vrai scénario, le film repose sur sa BO, sur les numéros musicaux, basés sur 22 chansons des Beatles (tirées de "Sgt. Pepper", mais aussi "Abbey Road" et le *double blanc*). Il faut les réenregistrer avec les *acteurs*. Les Bee Gees sont trop contents de s'en charger. Mais Stigwood décide de leur mettre un gusse dans les pattes. Pas n'importe qui : le producteur originel de "Sgt. Pepper", monsieur George Martin. En 77, Martin est aux fraises, juste bon à produire des endives comme Neil Sedaka. Pour lui, c'est une aubaine de travailler avec les plus gros vendeurs de l'année. L'enregistrement, commencé dans la joie et la bonne humeur, tourne vite en eau de boudin. Martin veut des reprises totalement fidèles aux originaux, note pour note. "Sgt. Pepper" est son œuvre, hors de question de la dénaturer. Les Bee Gees souhaitent moderniser l'affaire — c'est le but du film. Le résultat est bâtard, soit horrible, soit inutile. Seules covers intéressantes : "A Day In The Life", "Fixing A Hole" (avec George Burns), "When I'm Sixty-Four" (avec Frankie Howerd & Sandy Farina), "Maxwell's Silver Hammer" (avec Steve Martin), "She's Leaving Home" (avec Steven Tyler) et "Because" (avec Alice Cooper). Cooper, qui joue Père Soleil (!), sort d'hôpital psychiatrique — où il tente de décrocher de l'alcool. Il a obtenu la permission de rejoindre le plateau pour trois jours. Il quitte un asile pour se retrouver au milieu de dingos. Il forme avec Aerosmith et Steve Martin une équipe diabolique qui compte transformer la jeunesse en zombies mercantiles (c'est de ce niveau). Mais les méchants doivent

Photo Hulton Archive/ Getty Images

Budget final du film : 18 millions de dollars, dont une grande partie a été engloutie dans l'achat de cocaïne

mourir, tués par le gentil Frampton. Steven Tyler refuse : ce n'est pas cette mauviette qui va le tuer. On lui explique que c'était écrit, que c'est un film. Il n'en démord pas : Frampton ne le trucidera pas. Donald Pleasance, comprenant qu'il s'est retrouvé dans une pantalonnade, fait tout pour ne pas être reconnu : planqué sous un costume ridicule et un chapeau de cow-boy, il adopte un argot mi-texan, mi-teuton. Billy Preston ne vole pas : on voit les fils qui le suspendent dans les airs. Les brushings des Gibb défient les lois de la gravité. Frampton, dont on a supprimé les dialogues, ne parvient pas à avoir plus d'une réaction faciale. Budget final du film : 18 millions de dollars, dont une grande partie a été engloutie dans l'achat de cocaïne. En arrivant chaque matin sur le plateau, Maurice Gibb réclame de la poudre : c'est toute l'équipe au complet qui lui en fournit. Robin prend tellement d'amphèt' qu'il ne peut dormir sans s'assommer avec des doses éléphantesques de barbituriques. La production ne lésine sur rien, et surtout pas sur la scène finale, où tout le monde doit chanter "Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band". Par tout le monde, Stigwood entend : les acteurs, plus toutes les popstars de l'époque. Chacun se voit offrir un billet d'avion première classe pour Los Angeles, une limousine à disposition, une suite dans le meilleur palace, champagne à volonté, et sur le plateau, tente personnelle, traiteur à disposition, sachant qu'après la journée de tournage, une méga-fête clôturera les festivités dans une orgie mémorable. Parmi les célébrités-pique-assiettes qui répondent présent : George Benson, Donovan, Dr. John, Etta James, Bruce Johnston, Nils Lofgren, Curtis Mayfield, Robert Palmer, Wilson Pickett, Bonnie Raitt, Johnny Rivers, Del Shannon, Al Stewart, Tina Turner, Frankie Valli, Jackie Lomax, Hank Williams Jr., Johnny Winter, Bobby Womack, Gary Wright... Tous reprennent les Beatles, dans une disposition et un accoutrement sensés singer la pochette de "Sgt. Pepper".

Le film le plus stupide jamais conçu

Le film et sa BO sortent en juillet 1978. Euphorie et confiance. Robin, dans *Playboy* : *"Les jeunes d'aujourd'hui ne connaissent pas 'Sgt. Pepper'. Notre version va devenir celle que l'on retiendra. Les Beatles n'existent plus. C'est nous qui faisons de 'Sgt. Pepper' une œuvre vivante"*. Quand les premiers feedbacks arrivent, Robin doit redescendre. Les auditeurs appellent les radios pour leur demander de diffuser les versions originales. 3,5 millions d'exemplaires de la B.O ont été pressés, les retours d'invendus battent des records. Critique du Record Mirror : *"Pourquoi dépenser 15.98 dollars pour constater que les Bee Gees ne sont pas aussi géniaux que les Beatles ?"*. Le film a droit à des commentaires encore plus moqueurs. AllMovie : *"Probablement le film le plus stupide jamais conçu"*. Frankie Howerd, qui joue Mr. Mustard : *"C'était comme "La Fièvre Du Samedi Soir", mais sans la fièvre"*. Robin, d'un seul coup, fait moins le fanfaron : *"C'était l'époque la plus démentielle de notre carrière. Et il a fallu qu'on fasse le film le plus mauvais de tous les temps"*.
Il ne faut pas exagérer. Ok, le "Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band" des Bee Gees n'est pas du niveau de "2001: l'Odyssée De L'Espace". Mais malgré son scénario affligeant, le film s'avère très attachant, et pas dépourvu de qualités. Kitsch, mais esthétiquement splendide. Le projet n'est pas seulement fou, il émeut. Qu'en ont pensé les Beatles eux-mêmes ? Harrison : *"Les Beatles n'auraient pas fait un film sur les Stones ! Quand même, pourquoi les Bee Gees se sont emmanchés dans un tel projet ? Je suis vraiment désolé pour eux..."* McCartney : *"Faire un film de "Sgt. Pepper", c'était mission impossible. Les gros éléphants qu'on a dans la tête quand on est sous acide, on peut mettre ça en musique, mais en images ? Ce n'est pas capturable — en tout cas, d'après ce qu'on m'a dit, ils n'ont pas réussi."*
Stigwood avait prévu toutes sortes de produits dérivés, une adaptation télé, une version livresque, et même un parc d'attraction "Sgt. Pepper"... Face à l'échec du film et de sa BO, il abandonne tout, se consacrant à une autre comédie musicale qui, elle, va cartonner : "Grease", avec le morceau-titre produit par Barry Gibb. Les Bee Gees retournent illico au disco. Maurice : *"Entre les prises de "Sgt. Pepper", on écrivait à la chaine les tubes de notre prochain album : à l'époque, les drogues devaient être particulièrement bonnes."* Oublié l'épisode foireux du Sergent Poivre : leurs trois nouveaux singles (dont le phénoménal "Tragedy") se classent à la première place des charts, complétant une série ininterrompue de six numéros un — un record, à égalité avec... les Beatles. ★

BENOIT SABATIER

Source : *"The Bee Gees – The Biography"*
David N. Meyer

Lorsque, fin décembre 1966, le musicien a suggéré au producteur de mettre bout à bout deux parties distinctes qu'il affectionnait, ce dernier a relevé le défi parce qu'il avait confiance en leurs intuitions : celle de Lennon, désireux d'expérimenter, et la sienne, en tant qu'exécutant complice d'une telle audace. Qu'on sache ou non où est le point de montage, qu'on l'entende ou pas lorsqu'on écoute "Strawberry Fields Forever", il contribue à sa légende et à celle de la seconde phase de la carrière des Beatles, également novatrice sur le plan purement technique.

Fête foraine

Fin 1966, les studios EMI (ils ne s'appellent pas encore Abbey Road, qui n'est que le nom de la rue) ne disposent que de magnétophones 4-pistes. Et quatre, c'est très peu. Surtout lorsque l'ambition avouée des Beatles est d'enregistrer en consacrant davantage de temps à leurs chansons, sans avoir à se soucier de leur reproduction sur scène. Ils souhaitent enrichir leur son et, pourquoi pas, ouvrir leur musique à des intervenants extérieurs. Mais quelles que soient leurs velléités artistiques, les Beatles n'ont que quatre malheureuses pistes. Et donc, pour coucher sur la bande magnétique tous les arrangements qui foisonnent dans leur tête (et que George Martin canalise et les aide à mettre en forme), les ingénieurs du son doivent effectuer d'incessants tours de passe-passe (avec un même magnétophone ou en en utilisant un deuxième qui accueille des "réductions" — un certain nombre de pistes du premier sont mixées et deviennent une seule sur le second), et faire des choix irréversibles de niveau, d'équalisation et d'effets. Le 10 février 1967, pour enregistrer (quatre fois) les quarante musiciens classiques conviés au studio 1 pour étoffer la chanson "A Day In The Life" (ils vont donc *sonner* comme s'ils étaient cent-soixante...), Martin va innover en demandant qu'on utilise deux magnétophones 4-pistes en même temps. Ce jour-là, c'est une première au Royaume-Uni (les machines 8-pistes existent déjà aux USA et deviendront la norme, en Europe, fin 1967), un groupe de rock enregistre en... deux fois quatre pistes ! Là encore, l'opération sera hasardeuse et ne réussira (à peu près, mais bien assez pour satisfaire aux exigences de la chanson) qu'après plusieurs essais. De nombreuses autres innovations émailleront l'enregistrement de "Sgt. Pepper". Alors qu'auparavant, le son des instruments électriques était systématiquement pris par un micro posé devant le haut-parleur de l'ampli, celui de la basse de Paul McCartney est le premier que les ingénieurs d'EMI vont injecter directement dans la console de mixage, lui conférant une rondeur inédite. Pour obtenir des effets spéciaux, sur les voix notamment, les Beatles vont aussi massivement utiliser la technique qui permet de ralentir la bande durant l'enregistrement (et de la remettre à la bonne vitesse au moment de l'écoute), ainsi que l'ADT, un système pour doubler les voix de manière artificielle (sans avoir besoin de chanter la même chose à nouveau). Comme pendant les séances de "Revolver", le groupe va également passer de nombreuses bandes à l'envers, créant l'effet d'aspiration caractéristique de certains passages de morceaux enregistrés durant cette période. Sur un plan plus général, Brian Epstein et George Martin ont obtenu d'EMI, à partir de la fin 1966, que le temps passé par les Beatles en studio ne soit plus comptabilisé en heures. Ils peuvent donc enregistrer en toute liberté à Abbey Road, arrivant lorsqu'ils le souhaitent et partant souvent aux premières lueurs du matin. Du même coup, le groupe va prendre l'habitude de composer et répéter en studio avant les enregistrements (un véritable luxe), sans se soucier d'exploser un quelconque budget. L'émancipation et l'audace du quartet (parfois réduit à un de ses deux leaders) atteindront un sommet au moment d'enregistrer "She's Leaving Home". Indisponible pour en écrire l'arrangement de cordes, George Martin va être remplacé, à l'initiative de son chouchou impatient McCartney, par Mike Leander. Martin en prendra ombrage, mais acceptera toutefois de diriger les musiciens classiques, seuls présents sur ce titre. Aussi, pour la première fois depuis leurs débuts, les Beatles vont enregistrer ailleurs qu'à Abbey Road. Aucun des studios n'étant disponible pour eux, le 9 février 1967, les premières prises de "Fixing A Hole" sont effectuées à Regent Sound, sur Tottenham Court Road. Dans les années 60, il y avait deux studios Regent Sound : l'originel sur Denmark Street, où les Rolling Stones ont mis en boîte leur premier album, et ce second qui venait d'ouvrir et où George Martin a emmené le groupe. Et puis, alors que les intrus n'étaient généralement pas les bienvenus en studio, et encore moins à Abbey Road, des amis ou des personnalités vont assister à quelques séances de "Sgt. Pepper" (notamment le jour de l'enregistrement de l'orchestre sur "A Day In The Life"). C'est bien la preuve que EMI choyait ses artistes les plus rémunérateurs. Enfin, des séances de l'album seront prétextes à inviter des musiciens venus d'ailleurs (les Indiens qui se distinguent sur "Within You Without You", contribution de George Harrison à "Sgt. Pepper", préférée à "Only A Northern Song", qui n'apparaîtra sur la BO de "Yellow Submarine" qu'en janvier 1969), tandis que d'autres mettront en exergue le côté puzzle de certaines chansons (nées de la juxtaposition de parties composées par Lennon ou McCartney à des époques différentes). Directement inspirés des techniques aléatoires de Brion Gysin reprises par William Burroughs, certains passages musicaux sont le fruit de bricolage ou d'*accidents provoqués* (la fameuse bande découpée en plusieurs morceaux, ensuite recollés au hasard, pour correspondre à l'ambiance fête foraine de "Being For The Benefit Of Mr. Kite" voulue par John Lennon). En plus de George Martin, une demi-douzaine d'ingénieurs du son se relaieront auprès des Beatles pour les aider à accoucher de "Sgt. Pepper". Le plus assidu et connu d'entre eux, qui n'a pas minimisé son rôle dans son livre "Here, There And Everywhere : My Life Recording The Music Of The Beatles", est Geoff Emerick. Publié en 2007, l'ouvrage, dont on recommande toutefois la lecture, fait débat depuis.

L'album ne raconte aucune histoire

Cheveux dans le vent

Aussi fou que ça puisse paraître, la sortie de "Sgt. Pepper" ne sera qu'un des événements de 1967 pour les Beatles. Cette année-là, ils participeront également à la première émission télévisée diffusée par satellite (touchant une audience de près d'un demi-milliard de téléspectateurs avec leur hymne à la paix "All You Need Is Love"), se rendront à Bangor, au pays de Galles, pour s'initier à la méditation transcendantale, et, afin de se remettre (en travaillant) du décès de leur manager, ils se lanceront dans un autre projet : "Magical Mystery Tour".

Logiquement isolé pour cause de célébration de son cinquantenaire, et plus encore que lors des précédents anniversaires, "Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band", aujourd'hui, est difficilement dissociable du reste de la discographie des Beatles. Dont il n'est peut-être pas, chacun est libre d'en penser ce qu'il veut, le meilleur album. Néanmoins, un demi-siècle après sa création, il reste une œuvre monumentale de l'Histoire de la musique pop, et, plus que jamais, un portail vers une époque magique. Quand quatre garçons, lassés de n'avoir que les cheveux dans le vent, troquèrent leurs costumes stricts pour des tenues d'apparat, et firent briller leur talent d'un éclat inédit. Convaincus que seule l'audace donnait un sens à leur vie, les Beatles ont, tout simplement, fait la révolution. La leur, la nôtre, sans que soit versée la moindre goutte de sang. On parie que dans cinquante ans, d'autres que nous, ici, là ou dans la poussière de l'espace, leur rendront hommage à leur tour. ★

Album ***"Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band Anniversary Edition" (Universal)***

THE BEATLES

"SGT. PEPPER'S LONELY HEARTS CLUB BAND"

UNIVERSAL

"On veut monter la barre d'un cran et faire notre meilleur album." Facile à dire, moins facile à faire. Surtout quand on vient d'enquiller un album parfait ("Rubber Soul"), puis un autre presque parfait ("Revolver"). Mais Paul McCartney a de l'assurance et d'ambitieux projets pour un groupe qui a, sans le dire publiquement, décidé d'arrêter de s'enquiquiner à donner des concerts où il ne s'entend pas. Pour "Sgt. Pepper", les Beatles se sont autorisé un temps de studio impensable à l'époque. De fin novembre 1966 à avril 1967, les quatre se sont enfermé aux Studios EMI et brièvement à Regent Sound pour bâtir leur grand œuvre. Les Beatles ont beau avoir abandonné en route l'idée d'un album-concept qui respecterait une narration (tant mieux sans doute), le disque, quand il arrive, est un sacré choc. La pochette, les costumes, le titre à rallonge : tout cela est spectaculaire, chatoyant. La jeunesse occidentale s'en prend plein les mirettes et les groupes du Swinging London vont immédiatement vouloir se fendre d'un disque dans la même veine. Trois jours après la sortie du disque, le jeune Jimi Hendrix joue en concert à Londres la chanson-titre du disque. A Abbey Road, les Fab Four disposent d'un instrumentarium plus riche que jamais. Quelques mois plus tôt, ceux-ci se contentaient d'une palette assez réduite : batterie, guitares, basse et, éventuellement, orgue. Il y a beaucoup plus de choses ici : un orchestre à cordes, du saxophone, de la trompette, du cor anglais, de la clarinette, du sitar, du tampura, des tablas, de la harpe, des bruitages, des collages, du glockenspiel, de l'harmonica basse (comme dans "Pet Sounds"), des congas et une abondance de claviers merveilleuse : du piano, du clavecin, du minipiano, de l'harmonium et des orgues, dont ce fascinant Lowrey DSO utilisé sur l'intro de l'espace de "Lucy In The Sky With Diamonds". Etrangement, le révolutionnaire Mellotron, utilisé avec bonheur par Macca sur "Strawberry Fields Forever" ne figure pas dans l'album. L'équilibre dans le groupe a évolué. McCartney en est désormais l'incontestable locomotive. La majorité des chansons sont les siennes. Désormais et pour les cinq décennies qui suivent, le gaucher fera preuve d'une hallucinante versatilité : voici un homme capable de concevoir une chanson pour enfants ("Good Morning Good Morning"), une ballade impeccable ("She's Leaving Home"), un titre hors du temps ("When I'm Sixty Four") et quantité de bonbons pop acidulés ("Lovely Rita", "Getting Better"). Instrumentiste génial, il bonifie aussi les créations des autres. Celles de Lennon surtout, qui est à l'origine de quelques splendeur : "Being For The Benefit Of Mr. Kite!", "Lucy In The Sky With Diamonds" (dont les initiales seraient une allusion à une drogue psychédélique bien connue. Le LITSWD ?) et surtout "A Day In The Life" dont il apporte l'ébauche. McCartney y ajoute une partie miraculeuse, et l'équipe concocte un arrangement de cordes terrifiant C'est le final grandiose d'un disque où Harrison est brimé à un titre : "Within You Without You" à l'instrumentation 90% indienne et 10% pénible. Ringo ? Il demeure le batteur et percussionniste le plus musical qui soit et chante de son inimitable voix le fameux "With A Little Help From My Friends". Que retenir de cette abondance ? Le groupe, George Martin et Geoff Emerick ont défini ici le canon de l'album pop moderne et mis le studio d'enregistrement au centre des débats. Pour autant et sans s'énerver, "Sgt. Pepper" est un festin assez chargé, riche en sauces et nappages divers. Un disque où la forme prime sur le fond, inégal comme le seront "Their Satanic Majesties Request" ou "Ogden's Nut Gone Flake". Un ami cher avait donné cet excellent conseil pour aborder "Sgt. Pepper" : peu importe le format, mono, stéréo, cassette pourrie ou coffret hors de prix, il suffit de se concentrer sur les lignes de basse de McCartney, un magicien du contrepoint sur sa Rickenbacker 4001.

BASILE FARKAS

Révolutionnaire et curieusement nostalgique

ONE-HIT WONDERS 1967
UN 45 TOURS ET PUIS S'EN VA

Scott McKenzie, Box Tops, Strawberry Alarm Clock... Hommage à ces coups d'un soir des classements de 1967, qui disparurent tous ou presque après un tube magnifique.

PAR PATRICK EUDELINE

Ce n'est pas d'hier qu'un hit s'avère sans lendemain. Même si le tube reste (restait ? La règle du jeu a bien changé), la voie royale pour le vedettariat. Enfin, cela est le cliché.
"Laisse Béton" par Renaud ou "You Really Got Me" : exemples parfaits de carrières nées d'un tube. Depuis "That's All Right" ?

Mais Soeur Sourire avec son "Dominique" ou Dora Bryan avec son "All I Want For Christmas Is A Beatle", (numéro 1 en 1963, quand même) n'ont pas vraiment transformé l'essai. Pas plus que, presque dix ans plus tôt, Clarence Palmer And The Jive Bombers avec son merveilleux "Bad Boy" ou Sanford Clark avec son "The Fool" . Ou les Tokens avec "The Lion Sleeps Tonight", détourné du folk, ou les Cadets (les Jayhawks écrivirent l'original, je sais...) avec "Stranded In The Jungle".
Il y eut des one-hit wonders depuis la généralisation du vinyle et des top 100 et 40. Et cela a duré jusqu'à ce que le vinyle meure de sa belle mort. On peut gloser sur Desireless, Larusso ou, soyons obscènes, Snap ! avec son "The Power", ils furent les derniers coups d'éclats d'un système où la chanson comptait plus que tout. Aujourd'hui, il n'y a plus vraiment de Top 50, de disquaires, de singles, ni même de Marc Toesca. Et encore moins de chansons inoubliables. Parce que tout cela marchait ensemble. Le problème ne risque donc plus de se poser : on connaît Amir comme on connaît les Rival Sons. Qui peut citer un titre de ces gens ? Pas moi, en tout cas.

Les one-hit wonders eurent une période de gloire absolue. Quand le Top Ten était roi et la concurrence féroce. Et l'année phare, de tout cela ? 1967, encore une fois.
Comme s'il se passait tant de choses et trop vite alors, que tout ne pouvait imprimer. Douze petits mois pour un monde qui bascule et accélère encore. Sorti à l'automne 1966, "Winchester Cathedral" eut à peine le temps d'être un hit mondial que l'année commençait.
Depuis quelques mois, l'air était au Vaudeville, le music-hall britannique. Vaudeville étant en fait le nom que les Américains (quelque peu à tort) donnent à ce style. Cette musique que le père de McCartney avait insufflée à son petit garçon, cette musique qui va se mélanger au rhythm'n'blues façon Chess Records pour créer la pop anglaise. Les premiers peut-être, les Lovin' Spoonful, des Américains pourtant, ont donné l'exemple avec leur "Daydream" qui reprenait rythme et suite d'accords du ragtime. Hits des Kinks, "Dandy", "Dead End Street", "A Well Respected Man", "Sunny Afternoon" évidemment, Beatles époque "Revolver", du Bonzo Dog Doo-Dah Band (un moment casté pour *incarner* le New Vaudeville Band) jusqu'aux Herman's Hermits, Scaffold ou Manfred Mann, ce style est roi... en France, c'est "2' 35 De Bonheur" ou Guy Marchand.
Le New Vaudeville Band n'existe pas vraiment. C'est la création d'un producteur, Geoff Stephens, qui exagère le son et le style des années 30. Au piano stride, il ajoute un basson qui fait la pompe (deux notes, tonique/dominante, alors que les bassistes alors s'émancipent et jouent avec les gammes) ; le chanteur utilise un mégaphone (en fait, il chante dans ses mains pour en imiter le son) et copie Rudy Vallée, le grand crooner oublié. Et les images promotionnelles mêlent canotiers, pantalons blancs à revers et blazers rayés de marine. Le ton est donné. 1967 sera en même temps révolutionnaire et curieusement nostalgique. Après l'Amérique et la classe européenne façon Nouvelle Vague, les jeunes mods découvrent les charmes de l'Angleterre pérenne, de leur propre passé. De leur identité en fait.

Les one-hit wonders de 1967 avaient commencé, peut-être, par une improbable création attribuée à Kim Fowley, maître *ès* coups en tous genres. "They're Comin To Take Me Away, Ha-Haaa !" par Napoleon XIV. Entre Zappa, le Bonzo Dog Doo-Dah Band et Pierre Dac, la chose osa populariser l'usage des bandes à l'envers et préfigurer, paraît-il, Evariste avec son "Connais-Tu L'Animal Qui Inventa Le Calcul Intégral ?". Il y eut aussi, en presque plus drôle, les Royal Guardsmen et leur inénarrable morceau novelty "Snoopy Vs. The Red Baron", qui faisaient semblant d'être Anglais (les Royal Guardsmen ?), venaient en fait de Floride, et essayèrent désespérément le coup du follow-up copie carbone pour survivre à "Snoopy Vs. The Red Baron". On eut droit a "The Return Of The Red Baron" et "Snoopy's Christmas". Pour des raisons inconnues (bradé chez Joseph Gibert, j'imagine) je me rappelle même avoir possédé leur a priori dispensable album, heureusement agrémenté de *fillers* garage punk fort réussis et dignes de Nuggets, comme "Peanut Butter", "Road Runner". Autre anecdote attachée à ces incunables : comme ils avaient négligé de demander au créateur de Snoopy, le digne Charles Schulz, l'autorisation d'emprunter le nom de son héros ils durent, dans nombre de pays, utiliser des pseudos. Ainsi, "Snoopy Versus The Red Baron" devint au Canada, par exemple "Squeaky Vs. The Black Knight". Informé que la chose tournait au tube, Schulz s'amadoua, demanda des droits d'auteurs et le disque pût ressortir avec les lyrics originels...

Photo GAB Archives/ Redfems/ Getty Images

The New Vaudeville Band

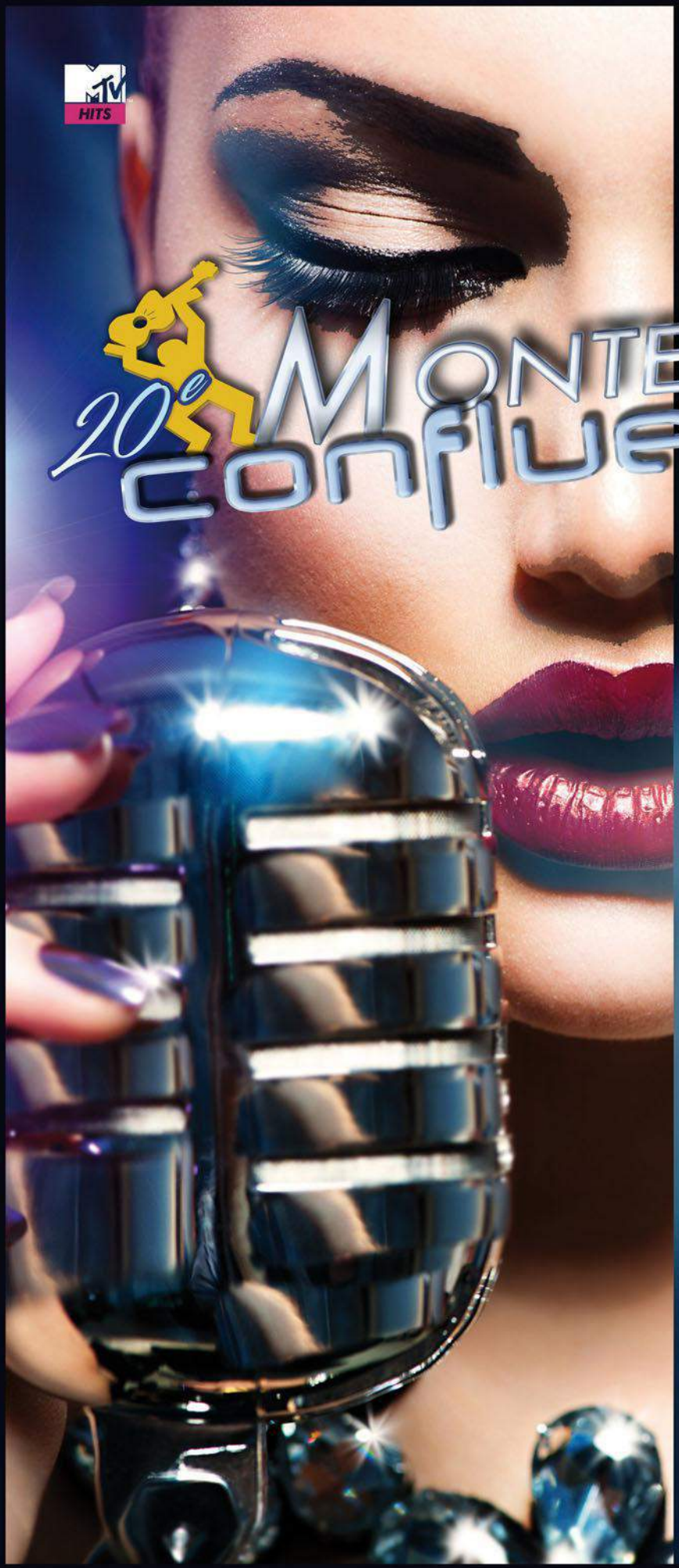
Et on n'en parla plus

Mais pour beaucoup, à cette période, un one-hit wonder, c'est un truc comme "Juanita Banana" en 66 ou Zanini plus tard : un coup. Une scie sans lendemain.
Une novelty tune.
Dans le genre novelty, justement, on oubliera vite Whistling Jack Smith et son insupportable "I Was Kaiser Bill's Batman". Sorti au moment même où Hendrix se révèle, où la West Coast explose, où Bowie sort des chefs-d'œuvre dans la quasi indifférence, tant la concurrence est rude, on aurait pu croire que cette chose allait passer inaperçue, n'ayant même pas l'excuse de l'opportunisme historique qui permit au sergent Barry Sadler d'imposer sa "Ballad Of The Green Berets". Evidemment, aucun des deux n'eut de descendance.
En 1967, le talent se bouscule, donc. Et les one-hit wonders en sont une conséquence. Il s'agit désormais de bien autre chose que de créations de studio ou de tubes anecdotiques. En fait, paradoxe, le succès radiophonique à grosse échelle devient presque un handicap quand l'exigence musicale gagne en acuité. Celui-ci peut même faire passer des créateurs véritables pour des artifices de studio, à la façon de... "Winchester Cathedral". C'est l'exemple de Procol Harum, groupe culte s'il en est. Mais devenu groupe de série B. Pour un hit trop évident, trop massif. Et sorti en même temps, quasiment que deux autres one-hit wonders. Scott McKenzie et les Flower Pot Men. Tout se passa comme si Procol allait être aussi périssable que les fleurs de cette année-là.

"A Whiter Shade Of Pale", la chanson préférée de John Lennon (que jamais Yoko Ono ne fit programmer aux cérémonies hommage), avait obtenu trop de succès, trop vite. Gary Brooker et le producteur Denny Cordell avaient été dépassés. Le Procol Harum original, celui de la pochette du single était un assemblage hétéroclite, sans Robin Trower, ni BJ Wilson, membre des Paramounts, le groupe rhythm'n'blues émérite de Brooker. Mais la machine était lancée, il fallait assumer. On dit plein de bêtises sur "A Whiter Shade Of Pale", que c'était un démarquage de "When A Man Loves A Woman" alors qu'il n'y a objectivement aucun rapport entre les deux chansons, sinon le "Soul" de Brooker et la présence d'un Hammond. Que c'était pompé sur une suite de Bach (le contre chant évoquait effectivement l' "Air Sur La Corde de Sol", mais la suite d'accords était une descente chromatique, dans l'esprit de "White Room" de Cream ou de "Sunny Afternoon"). Procol fut condamné à n'être qu'un groupe culte, et non point un groupe majeur. Les hit parades lui étaient désormais interdits, malgré la puissance de titres à venir comme "Homburg" ou "A Salty Dog".
Ainsi les Box Tops, non plus, ne se remirent jamais vraiment du triomphe de "The Letter", parfaite production de Dan Penn qui devait rester plus d'un mois à la première place des charts et en déloger "A Whiter Shade Of Pale". Et il fallut des années pour qu'Alex Chilton soit reconnu à sa juste valeur. Les Box Tops eurent certes des hits ensuite, comme "Cry Like A Baby" ou "Soul Deep". Mais rien de comparable. Pourtant, "The Letter" sorti à l'automne, agissait comme un symbole. Après tout ce psychédélisme, il annonçait le retour aux racines, l'Americana et le succès futur du "Born On The Bayou" de Creedence Clearwater Revival.

Le psychédélisme et ses hippies justement, c'était le sujet des deux one-hit wonders de l'été 1967. Toutes les deux évoquaient San Francisco dans leur titre. Avec plus ou moins de crédibilité.
Les Flower Pot Men (rebaptisés aux States les Flower Men pour éviter la référence au cannabis) étaient une création de studio. Les anciens Ivy League, choristes émérites pour à peu prés tout le monde, augmentés de Jon Lord et Nick Simper, avaient construit de toutes pièces ce démarquage habile de "Good Vibrations". La chose tenait les deux faces du single et cartonna. Mais fut évidemment sans suite.
Le cas de Scott McKenzie est plus délicat. L'hymne aux hippies était sans failles, et composé par John Philips pour promouvoir le festival de Monterey Pop, mais Scott McKenzie, avec ses cheveux malgré tout trop courts, ses colliers et son kaftan-robe trop opportunistes n'était finalement guère crédible et se fit huer à Monterey. Il semble que tout cela ait été fort injuste, et que l'homme, ancien membre des Journeymen, était bel et bien un authentique enfant des fleurs. Mais je me souviens de mon feeling d'ado. La chanson était sublime, mais le type n'inspirait pas confiance. Oui, un *fake*. Et pourquoi ces cheveux courts ? Bien sûr, les ados ont toujours raison.
Le juke box hippie ne serait pas complet sans Strawberry Alarm Clock et son charmant "Incense And Peppermint" qui devait squatter, quand même, la première place du top pour de longues semaines fin 1967. Aucun des membres du groupe n'avait voulu chanter dessus et n'assumait les paroles. Ils ne devinrent jamais pourtant un groupe sérieux et respecté comme, au hasard, le Dead ou l'Airplane, et durent se séparer après quelques albums poussifs. Ed King rejoignit bientôt Lynyrd Skynyrd et on n'en parla plus. "Green Tambourine" dans un genre similaire clôt cette riche année 67. Les Lemon Pipers sans s'en rendre compte venaient d'inventer ce qui allait devenir le bubblegum. Tout y était. De ce que Kasenetz-Katz et les autres allaient faire une formule.
David McWilliams et son "Days Of Pearly Spencer" est l'exemple parfait du one-hit wonder. Eternelle et complètement inséparable de son époque, la chanson en reprend tous les tics, faux mégaphone inclus et sections de violons. La mélodie coopte parfois celle de "Got To Get You Into My Life" dans un contexte différent. Peu importe, le résultat est absolument irrésistible. Mais McWilliams ne transformera pas l'essai. Il avait pourtant le background idéal dans le contexte de l'époque : un chanteur folk nord-irlandais, converti à toutes les subtilités du picking et tourné vers la pop psyché. Comme Tim Rose l'année précédente, qui avait apporté au monde — pardon du peu — la version définitive de "Hey Joe" comme celle de "Morning Dew", qui semblait avoir tout pour lui, et disparût vite dans les limbes.

Un one-hit wonder se doit de surcartonner, sinon ce n'est pas drôle. On passera donc rapidement sur la tentative de Keith West de tabler sur la vogue annoncée de l'opéra rock avec "Excerpt From A Teenage Opera" ou sur Keith et son pourtant remarquable "98.6". De la poussière d'étoiles comme il en tombait tant en cette année-là.
Et puis ce fut 1968... Un chant du cygne. Et le one-hit wonder absolu. D'une année pourtant riche en étoiles filantes. Du "Call My Name" de James Royal, au Hush de Billie Joe Royal (paru fin 67) en passant par le "My Year Is A Day" des Irresistibles. Cela serait "Eloise". Plus jamais le rock ne pourrait être aussi lyrique, mélodique, symphonique, outré... c'était un point culminant. Même Spector n'avait pas osé. Son "River Deep — Mountain High" semblait le galop d'essai de cet "Eloise"-là.
Cela chanté par Barry Ryan donc. Sapé tout de satin noir et coiffé comme un rêve mouillé de Rod Stewart. Avec une voix de soulman habité aux yeux bleus, dans la tradition.
Il y avait tout. Ce fût trop. Une fois mais pas deux. Barry Ryan disparut et devint photographe.
Après "Eloise", les one-hit wonders perdirent, semble-t-il, de leur superbe. Des créations de studio, comme les Archies, souvent. On regrettera l'échec des magnifiques Wallace Collection et on n'en parlera plus. L'ère des one-hit wonders était partie avec la décennie. ★



MTV HITS

9 & 10 JUIN 2017

20e MONTEREAU Confluences

RENAUD

M POKORA

IMANY

TRUST

DEE DEE BRIDGEWATER

CLAUDIO CAPÉO

BIRDY NAM NAM

SLIMANE

THE NOFACE

DAVID CARREIRA

PASS 2j 15 €

Spectacles FESTIVALMONTEREAU.COM

Coca-Cola rock&folk EVASION Chante France Kronenbourg SAS Le Parisien SEINE & MARNE LE DÉPARTEMENT 77 îledeFrance Montereau FAULT-YONNE

FRANCOFOLIES

LA ROCHELLE

12-16 JUILLET 2017

JULIEN DORÉ · DJ SNAKE · RENAUD · VIANNEY
LAMOMALI DE -M- · S-CREW · MAT BASTARD · KENT
LADY SIR (GAËTAN ROUSSEL ET RACHIDA BRAKNI) · OFENBACH
TRYO · GEORGIO · TÉTÉ · PETIT BISCUIT · KUNGS
GAËL FAYE · FRÀNÇOIS & THE ATLAS MOUNTAINS
LESCOP · IMANY · BARBAGALLO · PFEL & GREEM (C2C)
TALISCO · AGAR AGAR · OCTAVE NOIRE
TIM DUP · BENJAMIN BIOLAY

ET PLUS DE 80 ARTISTES !

BILLETTERIE & PROGRAMME COMPLET
FRANCOFOLIES.FR ET FNAC.COM

Sur l'appli LA BILLETTERIE FNAC SPECTACLES et dans les magasins Fnac, Carrefour, Magasins U, Géant, Intermarché, E. Leclerc

243 nouvelle-aquitaine

FRANCOFOLIES depuis 1985

france inter

FRANCOFOLIES SAS au capital de 37 000 euros - RC La Rochelle B 397824 - Licences : N°1-1064481 N°2-1064482 et N°3-1064483 / Création graphique : Mathieu Lodin / Nomades

En collaboration avec LA COURSIVE, LA SIRÈNE
et avec le soutien du CNV, de la SACEM et de la SPEDIDAM.

Comme un voyage

Bertrand Burgalat

"LES CHOSES QU'ON NE PEUT DIRE A PERSONNE"

TRICATEL

Inutile de tortiller ou de mentir inutilement : pour le journaliste, écrire la critique d'un album de Bertrand Burgalat est un enfer. La chose est tout simplement impossible à décrire avec justesse. Trop complexe, trop riche, trop lettrée, à l'image de l'artiste qu'il est périlleux, avec toute la meilleure volonté du monde, de vouloir faire entrer dans des cases. Avec "Les Choses Qu'On Ne Peut Dire A Personne", probablement son meilleur disque — et ce n'est pas un tic journalistique — cela ne va pas s'arranger... On sait depuis belle lurette qu'un bon album n'est pas forcément la somme de ses influences, mais les influences sont tout de même bien pratiques pour raconter les couleurs et les sonorités, pour tenter d'expliquer. Avec Burgalat, c'est inenvisageable : l'homme aime trop de choses, et surtout, trop de choses différentes. Voici ce que nous avons dans notre dossier, et encore, il reste de nombreuses zones d'ombre : en vrac, l'auteur compositeur apprécierait Kraftwerk, David Bowie, la soul, le disco, les Associates, les Stranglers, Maurice Ravel, Pink Floyd, Serge Gainsbourg, Michel Polnareff, Genesis, Soft Machine, Matching Mole et plein de choses de Canterbury, mais aussi une horde de compositeurs et arrangeurs de musiques de films ou de library.
Ce à quoi s'ajoutent, car il n'est pas unidimensionnel, de nombreuses influences littéraires... Tout cela se catapulte finement dans son art et débouche sur un genre unique, nouveau, qui ne ressemble à rien d'autre. Et cela fera bientôt vingt ans que ça dure... On se souvient qu'aux débuts de Tricatel, les simples d'esprit avaient dégainé, comme un compliment, l'argument easy listening. Une folie, dans la mesure où souvent, la musique de Burgalat est au contraire assez difficile : ses sinuosités mélodiques se méritent, cet art ne s'adresse pas aux feignants, et "Les Choses Qu'On Ne Peut Dire A Personne" n'a, comme ses prédécesseurs, rien de *lounge*.
Ce nouvel album démarre avec deux instrumentaux (on y reviendra) puis, pan ! la phrase la plus connue d'Antoine Blondin ouvre le bal : *"Un jour, nous prendrons des trains qui partent"*.
Le départ est l'un des thèmes les plus chers à l'auteur et "Les Choses Qu'On Ne Peut Dire A Personne" est conçu — c'est souvent le cas chez lui — comme un voyage. Avec des accélérations, des ralentissements, des haltes. On y voit défiler des paysages différents, comme dans les trains à l'époque où ils ne roulaient pas si vite. De station en station apparaissent cavalcades funky ("Etranges Nuages") plus dansantes que tout Daft Punk et sans aucun Nile Rodgers à l'horizon (gloire au Dragon, guitariste dément, Stéphane Salvi), des hymnes d'une beauté radicale auxquels il a pris soin de n'ajouter aucune parole ("Tribunes Au Couchant"), des ballades en suspension ("36 minutes"), des choses qu'aurait bien aimé savoir faire Paul Weller à l'époque du Style Council ("Tour Des Lilas", comme du néo Philly ou de la Northern pilonnée), du funk eighties ("Ultradevotion"), un tube absolu de new wave 2.0 ("Cœur Défense") et des moments de grâce où cet homme à la pudeur maladive se livre un peu ("L'Enfant Derrière La Banquette Arrière", "Un Ami Viendra Ce Soir"), le tout aéré, ventilé par ces instrumentaux qui ont toujours été son point fort ("E L'Ora Dell'Azione", "Tombeau Pour David Bowie" ou "Etude In Black" qui, naturellement, clôt l'album)... Les explorations prog d'hier se sont effacées, tous les boulons sont resserrés. Le train va partir, il faut savoir voyager léger.

✪✪✪✪

NICOLAS UNGEMUTH

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Mac DeMarco

"This Old Dog"

CAPTURED TRACKS

En donnant son ancienne adresse dans le Queens à la fin de son EP "Another One", *Mighty* Mac DeMarco se préparait à un nouveau départ. Il lui fallait abandonner la maison près de l'Atlantique et faire cap vers le Pacifique, dans le quartier d'Echo Park à Los Angeles. Partir, mais pas sans adresser une dernière lettre à la ville qu'il laissait derrière lui. Pour l'écrire, DeMarco a commencé par ranger son déguisement hipster. Débarrassé ou presque de sa guitare *flanger*, il choisit une guitare acoustique, car ce qu'il a à délivrer demande de la délicatesse. En prélude à cette œuvre de rupture, il donne une explication : *"J'ai l'impression de retrouver de plus en plus de mon père en moi"*. C'est en vivant leurs mystères,

par l'inéluctable vieillissement, que les fils découvrent peu à peu les secrets de leurs pères. En vieillissant, Mac DeMarco ressemble de plus en plus à JJ Cale. A l'hystérie américaine, il oppose son nouveau rythme, lent et mélancolique. Pour les *chansons d'amour*, Mac choisit un synthétiseur ayant hanté les hits R&B de son enfance ("For The First Time"). Pour sa chanson la plus dure, il choisit une tendre bossa nova ("Dream For Yesterday"). Le petit Mac DeMarco, aussi amusant qu'horripilant, sale gosse à casquette s'extasiant sur "Star Wars VII", devient un géant en écrivant : *"Aucune larme ne remontera le temps et ne ramènera tes rêves d'hier "*. Avec "Naturally", JJ Cale répondait à une société où l'on matraquait la jeunesse. "This Old Dog" répond à un monde où chacun est mis KO par un flux continu de violence.

✪✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

The Afghan Whigs

"In Spades"

SUB POP/ PIAS

Bien parti, définitivement à part, The Afghan Whigs poursuit son voyage atypique avec une constante élégance. Créée en 1986, la formation de Cincinnati apparue au moment de la déferlante grunge a immédiatement développé un univers trouble, palpitant et chargé de sensualité à la David Lynch, plus profond que ceux de Pearl Jam et Mudhoney réunis. Disparu pendant les dix premières années du vingt-et-unième siècle, le groupe s'est reformé en 2011 pour se stabiliser autour de Greg Dulli, grand parolier plus que grand vocaliste, obsédé par le son Motown, cocaïne, cuivres et hip hop, et John Curley aux lignes de basse obsédantes, qui restent les deux seuls membres originaux. Derrière sa pochette effrayante représentant un Lucifer géant surplombant les pyramides, ce huitième album enregistré aux quatre coins de l'Amérique, de la Nouvelle-Orléans à Los Angeles, de Memphis à Joshua Tree, démarre de manière jazz et onirique, entre mélancolie absolue et pavane rock'n'roll. La magie, celle de leurs disques des années 90, reste intacte. Futurs classiques adultes et honnêtes, "Arabian Heights" et "Demon Profile" viennent hanter cette musique pour cœurs noirs, mais aussi "Into The Floor" qui clôture magistralement

"In Spades". Sur des jams pleines de soul psychédélique inspirées par les productions de Norman Whitfield et Jimmy Page, Greg Dulli évoque la rapidité avec laquelle la vie et la mémoire peuvent se confondre. "In Spades" file selon lui *"la chair de poule"*, mais The Afghan Whigs atteint surtout de nouveaux sommets mystérieux, offrant ainsi à 2017 l'un de ses premiers chocs discographiques.

✪✪✪✪

VINCENT HANON

Blondie

"Pollinator"

BMG

"Pollinator" déborde de cette power pop ornée de petites touches disco ou new wave dont Blondie fut un des instigateurs. Dès "Doom Or Destiny", introduit par un roulement de batterie de Clement Burke, reconnaissable entre mille, la direction choisie est annoncée. Signée par les deux autres membres du trio de base, Debbie Harry (chant) et Chris Stein (guitare), la chanson possède toutes les caractéristiques du style Blondie 1979. Depuis quelques années, la formation s'est stabilisée grâce à Tommy Kessler (guitare), Matt Katz-Bohen (claviers) et Leigh Foxx (basse) qui garantissent à l'ensemble une vraie cohésion. Pour cet album réalisé à New York par John Congleton (producteur de Franz Ferdinand, Sigur Rós, etc.), outre la participation de Joan Jett ou Laurie

Anderson, Blondie bénéficie d'un salutaire apport de sang neuf grâce à des morceaux écrits par ou avec des fans. Dev Hynes de Blood Orange signe "Long Time" qui, comme "Fun" fourni par Dave Sitek de TV On The Radio, ne cache pas une fascination pour "Heart Of Glass". Nick Valensi des Strokes collabore à "Best Day Ever". Johnny Marr des Smiths œuvre sur "My Monster", Adam Johnston sur "Fragments", l'Anglaise Charli XCX sur "Gravity" et "Tonight". Des badges distribués à l'époque du premier album affirmaient *Blondie is a group,* pour recadrer ceux tentés de croire que c'était le surnom de la chanteuse. N'en déplaise aux autorités, Blondie c'est bien Debbie Harry, son allure, ses paroles, son intelligence pétillante. La voix a un peu changé — le mixage ne se prive pas de la faire passer par tous les effets imaginables — mais l'attitude est bien là, insolente de féminité et à jamais séduisante.

✪✪✪

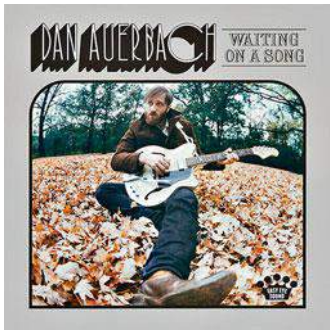
JEAN-WILLIAM THOURY

Dan Auerbach

"Waiting On A Song"

NONESUCH

Avec son look de hipster, Dan Auerbach, depuis le tournant du siècle, fait de la musique pour hipsters. C'est-à-dire que le moindre de ses pets sur la toile cirée de l'indie-rock continue à susciter l'admiration de gens qu'il fait un peu sortir de leur torpeur, enfin pas trop, parce qu'être cool en 2017, c'est s'emporter modérément, en laissant apparaître juste ce qu'il faut de caleçon. Ni trop, ni trop peu. En solo, cette fois encore (après "Keep It Hid", sa première incartade solitaire en 2009), c'est exactement ce que cet Américain d'Akron, aujourd'hui installé à Nashville (devenu un refuge de hipsters), fait en musique. Ni trop, ni trop peu. Et, ce n'est pas son banquier qui démentira, il a trouvé le bon dosage puisqu'en tant que membre des Black Keys, Auerbach cartonne à dessein. Multi-instrumentiste et producteur (de Lana Del Rey, une autre coqueluche de hipsters), il est avant tout un singer-songwriter pas facilement influençable, qui fait dans la demi-mesure et ne lâche pas tous ses chevaux d'un coup. "King Of A One Horse Town", justement, le montre dans sa zone de confort, semi-ballotté par le groove, encordé à point. La chanson-titre, qui ouvre l'album, est du même tonneau et donne l'impression qu'on l'a entendue cent fois. Si on n'a rien de mieux à faire, on peut chanter "Cecilia"



de Paul Simon sur "Malibu Man" et se demander pourquoi "Cherrybomp", en un seul mot il est vrai, n'est pas un hommage à Cherie Currie. Parce que Dan est un malin, "Wildest Dreams" est la chanson la plus sage de ce lot, et "Stand By My Girl", la plus proche de l'idée qu'on se faisait, à l'époque où le son qui le fait fantasmer était la norme, d'un tube franc du collier.

✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Pond

"The Weather"

MARATHON ARTISTS

Huitième album, déjà, pour les Australiens de Pond et peu de chance que la planète Terre s'en émeuve plus que ça. Pourtant, ces onze chansons psychédéliques, pop, expérimentales, foutraques et habitées, dévoilent des choses très fortes. Ici, ce qui compte, c'est de dépasser l'homme et ses petits tracas juste bons à noircir les réseaux sociaux. Ici, la caméra s'envole et regarde le spectacle de la vie dans toute sa richesse. Tous ses paradoxes. "3000 Megatons" glace le sang avant de dépasser les nuages et de croiser Pluton. Mélange des ambiances, téléscopage des émotions, c'est une introduction formidable, à la fois solennelle et mystique. "Sweep Me Off My Feet" prouve que Prince n'est évidemment pas mort mais exilé à

Perth, là où habite le groupe. "Paint Me Silver" poursuit dans la même voie, sorte de pop lumineuse, valse d'un printemps prometteur. "Colder Than Ice", avec ses nappes de synthés gyrophares et glacées, réveille ces après-midis des années 80, quand danser signifiait d'abord exister. "A/ B" rappelle que Pond vient aussi du punk, c'est un tourbillon bruitiste faussement chaotique, véritablement jubilatoire, qui enchaîne avec un piano d'appartement squatté, après la fête, quand le silence est sur le point de l'emporter. Comme si Jon Spencer s'était acheté une âme en somme... "Zen Automaton" est presque épique, complainte qui monte, qui monte, voyage sans passeport, au saxophone libre. Jusqu'à "The Weather", ultime chanson et titre de ce disque d'indomptés, qui a la réverb fédératrice. Pond livre un album impeccable, prolongement involontaire et enthousiasmant du film "Miracle Mile" (1988), qui prophétisait la fin du monde, avec une grâce et un détachement irrésistibles.

✪✪✪✪

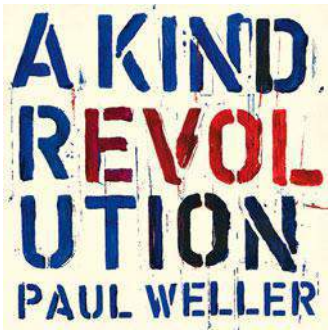
JEROME REIJASSSE

Paul Weller

"A Kind Revolution"

PARLOPHONE/ WARNER

Quatre décennies après le premier disque, période Rickenbacker et chaussures bicolores, Paul Weller n'a rien perdu de son appétit. En quelques mois, il compose la musique du film "Jawbone", produit "Street Rituals" de Stone Foundation ainsi que le prochain album de Steve Ellis tout en trouvant l'énergie et l'inspiration pour "A Kind Of Revolution". Au studio qu'il a installé à domicile dans la campagne du Surrey, il travaille sans contrainte. Ce goût de la liberté se reflète sur le plan musical, Paul Weller naviguant entre pop, soul, psyché, folk, jazz, etc. N'oubliant pas ses premières amours, il invite deux célèbres voix des sixties, PP Arnold (complice des Small Faces) et Madeline Bell, choristes de "Woo Sé Mama", rock légitimement placé en premier titre. D'autres héros ou amis participent au disque. Josh McLorey, guitariste des Strypes, est réquisitionné pour "Nova", clin d'œil à "Their Satanic Majesties Request". Robert Wyatt participe à "She Moves With The Fayre", funk progressif dont le bref solo est joué à la trompette. La voix de Boy George se mêle à celle de Paul Weller pour le cinématographique "One Tear". Est-il possible que "The Impossible Dream" ne soit pas emprunté à David Bowie ? Créer une ballade de type southern soul représente une gageure pour un



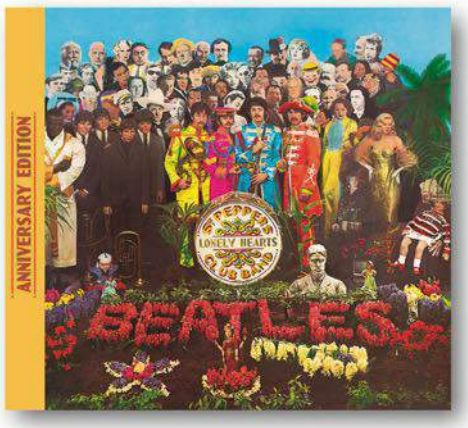
musicien aussi anglais que l'ancien Jam. Pour autant, "Long Time" convainc. "Hopper" rend hommage au peintre new-yorkais. "The Cranes Are Back" se réjouit du retour des grues, une espèce menacée... Ambitieux et parfois même gonflé, "A Kind Revolution" restera comme une des grandes réussites de Paul Weller.

✪✪✪

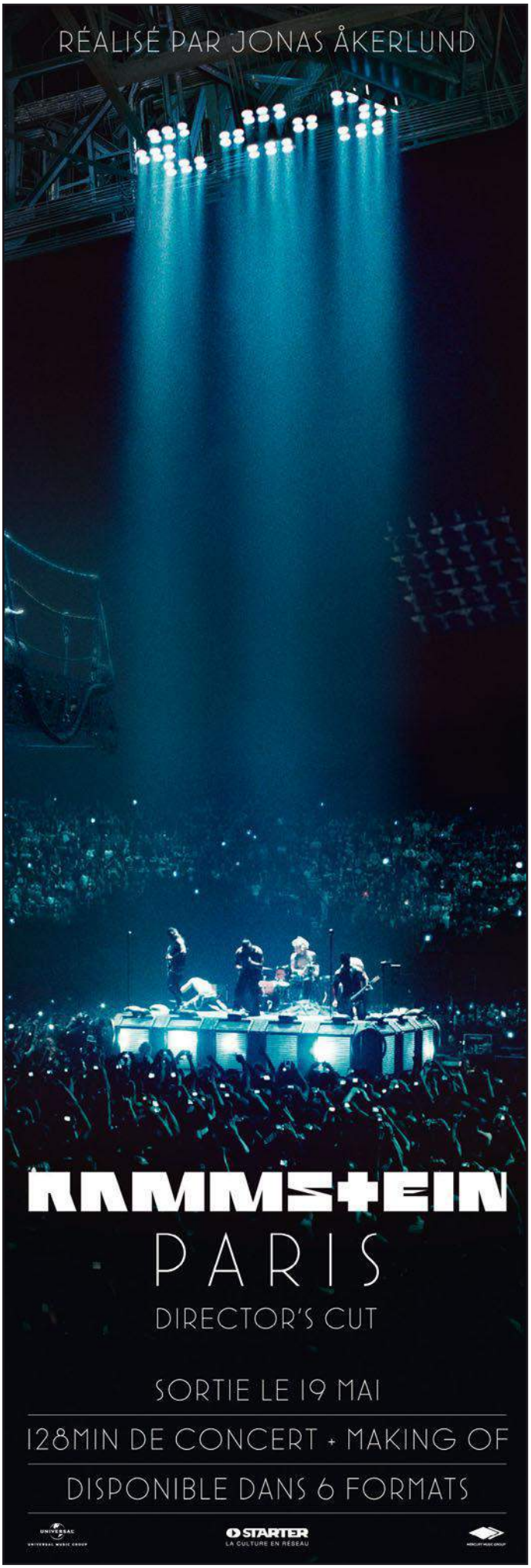
JEAN-WILLIAM THOURY

THE BEATLES
Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band
Album entièrement remixé
Inclus : Outtakes, versions alternatives
et un DVD avec un documentaire
et le mix 5.1 de l'album.
Disponible en version
SUPER DELUXE 4CD + DVD + BLU-RAY
/2CD / 1CD / 2LP
Sortie le 26 mai

LA FNAC AIME



fnac
AUSSI SUR FNAC.COM
UNIVERSAL



Disques pop rock

At The Drive-In

"Interalia"

BMG

De la formation en 1993 à la désintégration de 2001, les Texans d'ATDI auront toujours figuré dans le top 10 des groupes les plus barrés de la galaxie punk. Avec des vocaux bien souvent durs à comprendre, un chanteur aussi frappé qu'un glaçon dans un shaker, et une propension au bruit assourdissant sans utiliser le moindre power chord, cette bande d'allumés de première commençait sérieusement à manquer dans le paysage. Véritables forçats de la route dès qu'il s'agissait de mourir en tournée, le groupe a toujours été plus réticent pour ce qui était de prendre le chemin du studio. Avec seulement trois albums à se mettre sous la dent, nombreux étaient les fans à espérer une suite après la reformation de 2012. Malheureusement, il n'en fut

rien. Pourtant, quand le groupe décide de remettre le couvert en 2016, un évènement surprenant intervient dans le line-up plutôt stable jusqu'à présent. Le guitariste Jim Ward s'en va, aussitôt remplacé par le multi-instrumentiste Keely Davis. Que l'on soit ici rassuré, l'attente valait le coup. Rien n'a changé et les onze titres sont même plus sauvages qu'autrefois. Niveau textes, les amateurs d'écritures spatiales apprécieront un Cedric Bixler-Zavala en très grande forme surtout sur des titres comme "Tilting At The Univendor" ou "Pendulum In A Peasant Dress". Pour le reste, cet album est l'antithèse du vide tant il est truffé de choses aussi impressionnantes que peu courantes sur les platines.

★★★★

GEANT VERT

Woods

"Love Is Love"

WOODSIST/ DIFFER-ANT

Cent jours après l'élection de Donald Trump, voici qu'arrive l'un des premiers manifestes réalisé par un groupe américain en réaction à ce tremblement de terre politique. Woods n'a jamais été un *protest-band*, n'a pas non plus fait campagne pour Hillary Clinton, mais le groupe de Jeremy Earl a vécu l'instant avec effroi. En réponse à la prise de pouvoir de Trump, le groupe a choisi de sortir un plaidoyer pour l'amour et la fraternité, tout en métissant plus que jamais sa musique en intégrant des instrumentations inspirées du jazz éthiopien. Sur le papier, tout cela sonne comme un projet humaniste neuneu à la Francis Lalanne, mais Earl n'est heureusement pas un professionnel de l'indignation bon marché. Woods occupe une place à part dans la scène folk-rock américaine notamment parce qu'Earl est le patron du label Woodsist qui a lancé de nombreux jeunes artistes qui ont depuis grandi loin d'eux (Kevin Morby, Moon Duo, White Fence, The Fresh & Onlys, Kurt Vile, Wavves, Vivian Girls, Crystal Stilts...). Il est un des plus formidables activistes de la scène underground américaine, une voix respectée qui met ici en musique les interrogations qui le taraudent — *"Comment pouvons-nous vivre avec ce genre de haine ?"* chante-t-il sur "Love Is Love (Sun On Time)". Côté son,

"Love Is Love" se place dans la continuité de "City Sun Eater In The River Of Light", dans lequel le groupe avait définitivement remisé son esthétique folk lo-fi pour quelque chose de plus luxuriant. Les cuivres font désormais partie intégrante d'un groupe qui se montre ici plus mélancolique que jamais (comme sur la magnifique "Lost In A Crowd", cousine proche de "Fourth Time Around" de Bob Dylan) et s'autorise de beaux interludes planants ("Spring Is In The Air").

★★★★

ERIC DELSART

Mothership

"High Strangeness"

RIPPLE/ HEAVY PSYCH SOUNDS

Depuis bien des années, les labels Ripple et Heavy Psych Sounds figurent parmi les plus sûrs défricheurs d'une scène stoner florissante. Le second commence même à prendre un bel envol puisqu'il s'est occupé des dernières livraisons de légendes comme Fatso Jetson, Farflung ou Nick Oliveri tout en poursuivant ses fructueuses prospections (GlitterWizard, Duel, Doctor Cyclops). Le premier, également doté d'un sacré flair (Geezer, Red Wizard, Wo Fat), avait publié dès 2013 le premier opus d'un power trio de Dallas mené par deux frères à la dégaine patibulaire — ils ont commencé par faire des reprises dans des clubs de bikers — traçant une voie inédite entre Motörhead, Black Sabbath et Hawkwind. Pour ce troisième album, les deux labels

ont collaboré. Sur "High Strangeness", nos barbus musclent encore davantage leur rock *"supersonique et intergalactique"*, alternant instrumentaux cosmiques et laminages costauds, souvent construits en deux parties, telles "Midnight Express" ou "Crown Of Lies" qui font par moments penser aux Queens Of The Stone Age avant une brusque et virtuose cavalcade guitaristique. De ces trente-trois minutes sans fautes, on apprécie particulièrement le pilonnage massif de "Helter Skelter" (plus vraiment une reprise des Beatles) et "Speed Dealer", conclusion hors norme longues de plus de six minutes, braillée d'une voix rocailleuse à souhait. Avec cette puissante démonstration, Mothership se place à l'évidence très haut dans la galaxie surpeuplée d'un genre, le psychédélisme lourd et abrasif, où la concurrence devient plus que féroce.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Circa Waves

"Different Creatures"

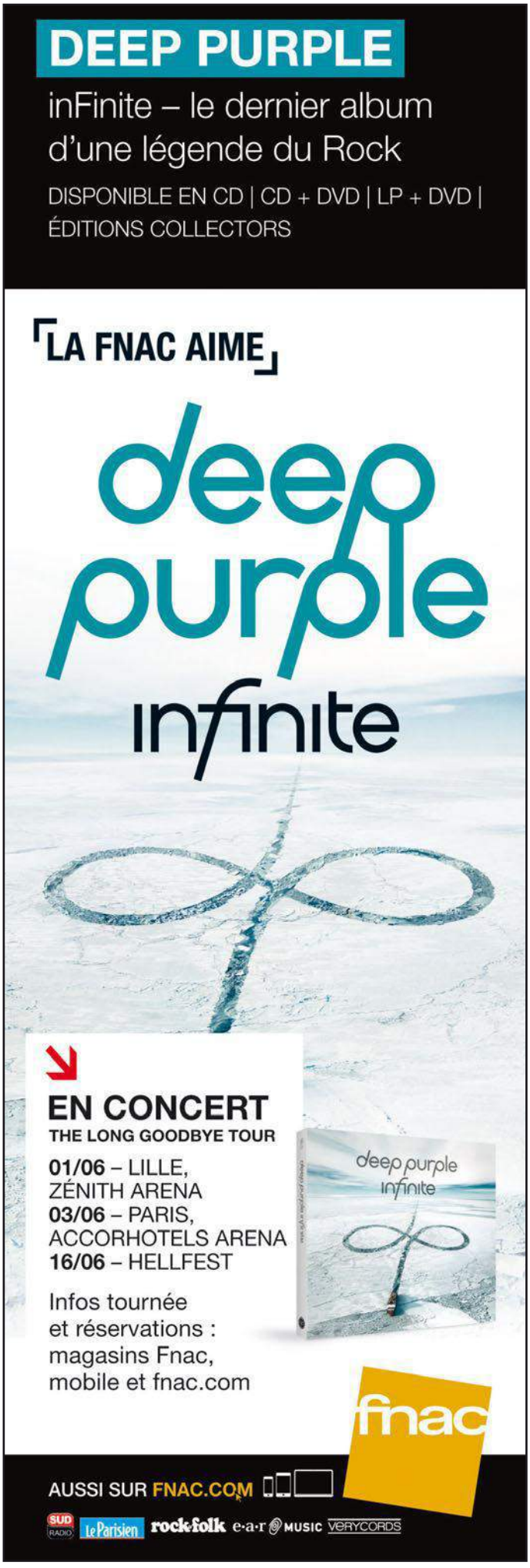
VIRGIN/ EMI

Chaque situation a ses phrases bien à elle. Pour un mariage on a souvent *"oui"*, *"un discours un discours"* et le trop fréquent *"désolé j'avais trop bu"* du lendemain. Pour un disque, c'est pareil, tous les groupes ont prononcé une fois dans leur vie : *"On n'a jamais rien écrit d'aussi bon"*, *"Ça va être totalement différent"* ou encore *"On va revenir aux racines"* qui marche aussi en BEP coiffure. En général, ce n'est pas totalement vrai, mais il faut bien créer une sorte d'excitation parce que dire *"Bah, on a fait pareil"* n'est pas idéal pour attiser un feu. Sauf que parfois, ces belles petites promesses se concrétisent ! Circa Waves avait promis un album plus lourd, plus rock que le précédent qui était accrocheur certes mais assez enfantin. Le titre est donc bien trouvé puisque effectivement cette galette montre que le quartette de Liverpool est une créature en évolution, un peu comme un enfant qui passe à l'adolescence : plus agressif, plus rebelle, plus sûr de lui. Les 3 premiers morceaux de l'album, urgents et abrasifs, donnent l'impression d'avoir été enregistrés à la suite, sans pause Snapchat. Ensuite, la créature mue encore un petit peu et se diversifie. On navigue entre Strokes (la très probante chanson-titre), Killers et Miles Kane surtout à cause de la voix de Kieran,

jumelle de l'amoureux d'Alex Turner. N'était une ballade superflue ("Love's Run Out"), la patte Circa Waves se retrouve sur la plupart des chansons : guitares sautillantes, refrains juvéniles (le single se nomme *"Feu Qui Brûle"*), production accrocheuse et énergie admirable.

✪✪✪ 1/2

SACHA ROSENBERG



CHUCK BERRY
L'Ultime album
Inclus «Big Boys»
Le premier enregistrement inédit de Chuck Berry à voir le jour en près de quarante ans.
10 nouveaux morceaux enregistrés à St Louis.
Feat : Gary Clark Jr., Tom Morello et Nathaniel Rateliff

CHUCK

LA FNAC AIME

Gagnez des albums de Chuck Berry en vinyle et CD sur rocknfolk.com

fnac

AUSSI SUR FNAC.COM

DECCA RECORDS ROCK&FOLK

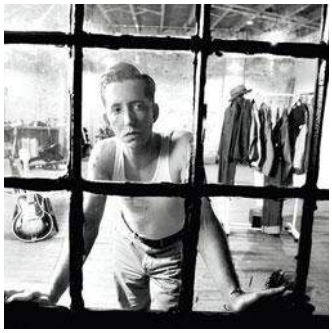
Disques classic rock

Pokey LaFarge

"Manic Revelations"

ROUNDER/ UNIVERSAL

Embardée sur la jante. Rangés les washboards, fini de jouer les péquenauds du samedi soir et les jazzeux de la grange, old-time/ manouche, en se défendant envers et contre tout d'être rétro, assez dupliqué le même 78 tours de western-swing au long de six ou sept albums. Ce costume, il le portait très bien mais, à force, il commençait à ressembler à un bleu de travail. Pour donner une suite à ses aventures, Pokey a choisi de faire plus intemporel en mélangeant les genres. Le swing vintage qui faisait sa marque traîne toujours un peu là, mais il se dilue dans une sorte de country à l'ancienne reprofilée. Pokey a viré la botte de foin, démonté l'accélérateur, ralenti le tempo, électrifié la guitare et la basse, acheté une batterie, ajouté des cuivres à la



tournure très rocksteady et une capillarité de rhythm'n'blues. L'actualité aura sorti Pokey du bocal dans lequel il rêvait aux années 30 : un Noir désarmé, froidement exécuté par un policier à Ferguson, Missouri, pas loin de chez lui, la découverte en tournée que son pays faisait flipper le reste du monde, et la révélation qu'un chanteur pouvait s'émouvoir de ces choses-là sans avoir besoin de tonner, dans un album aux angles doux, avec ses copains de Saint-Louis, ceux du South City Three : Joey Glynn, Ryan Koenig et Adam Hoskins, toujours aussi pointus. Sa voix, naguère affligée d'un gros vibrato nasal qui collait bien à ses chansons de moonshiner, s'est éclaircie et colle maintenant vraiment bien à cet old-time new-look tropicalisé, paisible et grave, dont les belles mélodies ("Going To The Country") ne sont jamais téléphonées. Pokey joue ici un coup magistral.

★★★★

CHRISTIAN CASONI

Resistance Radio

"The Man In The High Castle"

COLUMBIA/ 30TH CENTURY RECORDS

Si elle venait à disparaître dans un mur de feu dessinant un nuage phallique au firmament, l'Amérique laisserait derrière elle son bien le plus précieux : son répertoire de chansons. C'est le constat que Sam Cohen et Danger Mouse nous forcent à faire avec ce concept album composé pour l'adaptation TV du roman de Philip K. Dick, "Le Maitre Du Haut-Château". Cette uchronie, terme à la mode, voit l'Amérique occupée par les nazis et les Japonais après la défaite des Alliés en 1945. Amazon, producteur de la série, a demandé aux deux New-Yorkais d'imaginer la programmation d'une radio pirate dans l'Amérique occupée de 1962. En quelques semaines, les producteurs ont sélectionné 18 titres sortis entre 48 et 62, les ont réenregistrés et proposé à des chanteurs contemporains de les interpréter. A les écouter, le rock'n'roll et le rhythm'n'blues n'auraient pas existé. D'Elvis et des Everly Brothers, il ne serait resté que "Can't Help Falling In Love" et "Love Hurts". L'histoire se serait arrêtée au blues ("Spoonful", composé par Willie Dixon), à la country ("Lonely Mound Of Clay", ici dans l'arrangement de Charlie Feathers), aux negro spirituals, tels "Sometimes I Fell Like A Motherless Child", et toutes les tueries composées pour Broadway et

Hollywood. Même si à l'écoute de Beck, Grandaddy ou Kevin Morby, on ne peut que constater qu'en 50 ans, le niveau des chanteurs a baissé, "Resistance Radio", par sa production et le choix des chansons, est composé de miracles. Un miracle, c'est Sharon Van Etten ouvrant l'album sur un "End Of The World" faisant oublier l'original. Prodigieux.

★★★★

THOMAS E. FLORIN

Rodney Crowell

"Close Ties"

NEW WEST

Les enfants peuvent aller jouer dans la cour. La country music, comme le blues, est une musique d'adultes. Et c'est très bien comme ça. Surtout quand on a affaire aux plus grands. Rodney Crowell est de ceux-là. Après avoir été un jeune premier country, obtenu des succès en pagaille, interprétés par lui ou par d'autres (notamment Emmylou Harris, qu'il a longtemps accompagnée), il n'a aujourd'hui plus rien à faire de tout ce cirque, comme il le chante magnifiquement, sur "I Don't Care Anymore". Sur cet album, son savoir-faire inouï est mis au service d'une inspiration autobiographique, tournée sans honte vers le passé et qui, comme son titre l'indique, parle des liens. Ceux qui le relient, par exemple, à ses grands amis disparus, Townes Van Zandt et Guy

Clark, génies de la musique. Il faut écouter "Life Without Susanna", déchirant hommage à Susanna Clark, la femme de Guy, elle aussi partie trop tôt. Crowell pense qu'il s'agit de sa plus belle chanson d'amour — et il en a fait beaucoup. C'est la complainte d'un homme lucide, brisé mais toujours debout, fidèle, qui continue sa route. Tout comme "It Ain't Over Yet", sublime chanson interprétée avec son ex-femme, Rosanne Cash. Quand celle-ci ouvre la bouche, on défaillit. Et puis, il y a la dernière chanson, véritable chef-d'œuvre, "Nashville 1972", sur laquelle Rodney Crowell raconte, avec humour, poésie et une franchise absolue teintée de nostalgie, son arrivée dans la capitale de la country, au même moment que Steve Earle et leurs rencontres avec Townes Van Zandt, Willie Nelson et quelques autres vieux pirates qui les prirent sous leurs ailes. Fabuleux.

★★★★

STAN CUESTA

Left Lane Cruiser

"Claw Machine Wizard"

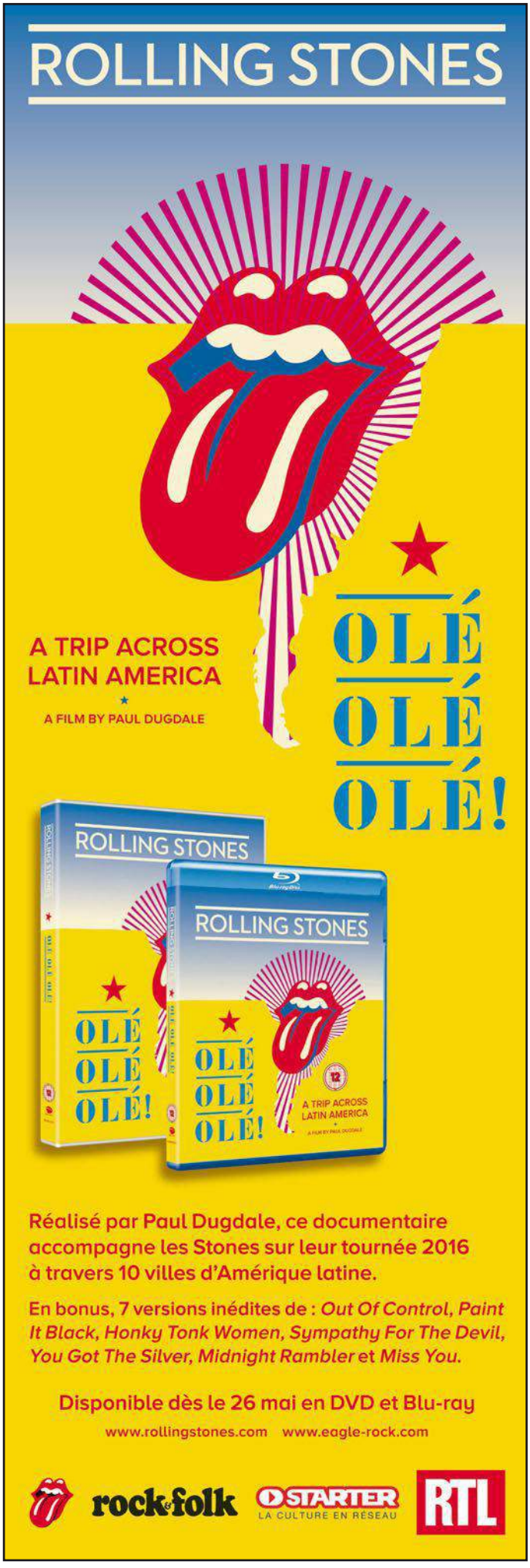
ALIVE/ BERTUS

Quand on fraye dans une niche aussi exiguë que le cagibi du blues-punk, qu'on y règne depuis dix ans avec une densité qui serre les entournures, qu'on se soucie des mélodies autant que des radotages d'un aïeul, et que les héros de cette histoire monochrome, à peine plus nombreux qu'un one-man-band, ont moins que le minimum à défendre : une lime de gorge, une lime de manche, un marteau de fût, se renouveler c'est à peu près se trahir. Passent ainsi les premières plages du disque : pieuse constance, épisodes de combustion épaisse, le bottleneck de Freddy J IV refoulant les frettes en bas du manche, Pete Dio faisant gémir, post-mortem, la vache qui a fourni les peaux de ses toms. On tique, et l'éternelle casquette de Freddy commence à peser une tonne. Vient alors "Lay Down", le quatrième titre. Polie dans l'étau du blunk, toute nuance doit être relativisée en conséquence, bien sûr. Mais on sent quelque chose s'ouvrir. Une sorte de reggae, un filet de mélodie, une basse et même un orgue. Suit une tentative pop avec le cachet prolo de Left Lane Cruiser, comme chanté par un Rod Stewart mazouté. Puis un élancement de blues-rock stoogien. Et encore quelques partis pris de ce genre qui font briller la personnalité de Pete, et des refrains qui ressemblent à des refrains.

Après un instrumental à la symétrie funkoïde, voici la crête de l'album : "Indigenous", slow d'outre-tombe, longue déflagration qui se développe au ralenti. Les deux de l'Indiana ne rompent pas leur charte monochrome, mais ils y modèlent des reliefs. Ainsi se renouvela Freddy J IV, sans qu'il eût besoin de manger sa casquette poisseuse.

★★★

CHRISTIAN CASONI



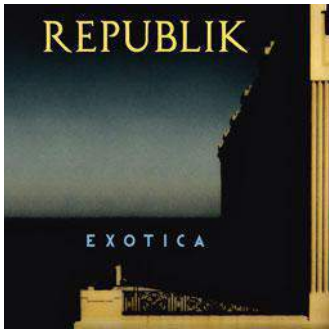
Disques français

Republik

"Exotica"

LADTK

Faudrait vraiment être idiot pour se demander quelle mouche pique Republik. Quand on le connaît ou en regardant simplement une photo de lui au repos, on sait, on devine que pas mal de choses doivent contrarier Frank Darcel. La bêtise humaine bien sûr, la malveillance rampante et l'ignorance placardées aux murs. Incontournable et immuable force de la scène bretonne (et donc un peu française quand même), Darcel, en tant que guitariste-chanteur de Republik, a publié un premier album, en 2015. A défaut d'avoir retourné les médias comme des crêpes, le disque a séduit la presse spécialisée et cette lisière de public pour qui certaines valeurs font encore sens. Avec Stéphane Kerihuel (autre guitare) et Robin Poligné (claviers), Darcel remet le couvert et



continue, à sa façon, de frapper du poing sur la table. Alors que le précédent était ouvert, sur NYC notamment, le nouveau Republik est plus ramassé sur le local (Aubé, Sonic, Le Lann, Géronimi). Ses douze titres défouraillent tous azimuts, mais pas à la pétoire : au fusil à lunettes. Le rock en évidence ("Magic Girls Are Back In Town", "I Wanna Be Your Car", "The Ride"), post-new wave d'ici, mais surtout pas rose bonbon ("Celui Qui Se Souvient", "Tu Seras Mon Ombre"), *loureedien* parce qu'il est partout ("Far Out Of Sight"), "Exotica", sans fureur, n'oublie jamais que l'heure est grave ("Le Sel", "Elle"). Tout en caressant les mélodies et en chiadant les arrangements, Darcel y chante tout haut ce que beaucoup peinent à penser tout bas. A sa manière, il prolonge l'aventure. "En Ce Jour On Ressent", peut-être la plus belle invitation à la dérive hexagonale depuis Bashung, plane au-dessus des autres, sans leur faire d'ombre. Comme dans un tableau de Conrad Kickert.

★★★★

JEROME SOLIGNY

Orval Carlos Sibelius

"Ordre Et Progrès"

BORN BAD/ L'AUTRE DISTRIBUTION

Tous les fans de pop music ouvragée ne peuvent que se réjouir du retour du psychédélisme à coups d'albums de Temples et autres Pond. Du côté de nos contrées, les tenants du bon goût en sont encore à nous refourguer une version anémiée des années 80. Fort heureusement, l'antidote au musicalement correct nous est offert par le toujours surprenant label Born Bad. Avec "Ordre Et Progrès", album au titre aussi provocateur qu'intrigant Orval Carlos Sibelius offre le disque francophone de pop psychédélique moderne que l'on attendait depuis longtemps. Fort de ses disques sortis depuis 2006, Orval Carlos Sibelius se propulse un cran au dessus de la concurrence. Marcel Duchamp affirmait que *"le grand ennemi de l'art c'est le bon goût"*. Même si on est circonspect devant l'œuvre de l'inventeur du ready made on ne peut que le rejoindre à l'écoute d "Ordre Et Progrès". Un opus qui ose les envolées lyriques et héroïques entrecoupées de ballades romantico-élégiaques. L'ensemble entièrement chanté en français ce qui change de l'anglais cache-misère de certains groupes hexagonaux. Orval Carlos Sibelius ose le premier degré, les trompettes enjouées, un synthé que n'aurait pas renié le Todd Rundgren

d' "A Wizard, A True Star", les cordes romantiques, la batterie et les guitares heavy. Un album vivifiant qui nous rappelle que la bataille du courage est à portée de main. Exit le nihilisme et les délectations moroses, sonnez hautbois, résonnez musettes, le nouvel Orval Carlos Sibelius est un hymne à la joie.

★★★★

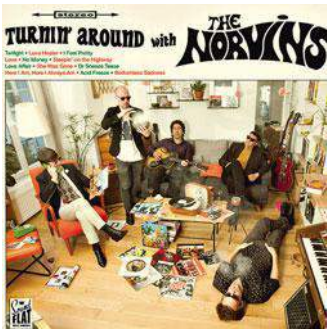
JEAN-EMMANUEL DELUXE

The Norvins

"Turnin' Around with…"

SOUNDFLAT RECORDS

En passe de s'imposer comme le meilleur groupe garage rock hexagonal, The Norvins officie depuis le début des années 2000 et affiche désormais quatre albums au compteur. Quelque part entre Fuzztones et Miracle Workers, toujours sous l'ombre tutélaire de The Pretty Things, le gang parisien trace sa voie et a pris le temps de devenir une redoutable machine taillée pour les scènes de bars qui restent ouverts après l'apéro. Que reprocher à The Norvins ? De ne pas être né au bon moment, de ne pas en tenter une en Français, ou peut-être de manquer un peu de diversité dans leur offre, mais le groupe rhythm and blues underground balaie les assomptions d'un coup de boot sur la pédale fuzz. Produit de main de maître par Jim Diamond (The



Dirtbombs, White Stripes, Fleshtones), "Turnin' Around With..." croustille dès les premières mesures de "Twilight", grâce à un chanteur qui emmène le tout avec l'urgence requise en s'époumonant à l'harmonica, de guitares Vox Phantom débordantes de reverb et d'un batteur qui cogne en soutenant une basse qui fait battre le cœur de la France mieux que n'importe quel programme. Hommes de goût, nos Norvins se sont adjoints les services de l'ex-organiste acidulé des Volfonis, et ont déterré cette fois deux obscures pépites garage punk des années 60, "Love" de The Bad Boys et l'obscur classique "Here I Am, I Always Am" de Captain Beefheart & His Magic Band. Si The Norvins se réapproprie aussi "She Was Gone", chanson du combo franco-écossais contemporain The No-Things, ses compositions vintage où il est souvent question d'amour se lovent toutes bien dans le décor revival.

✪✪✪

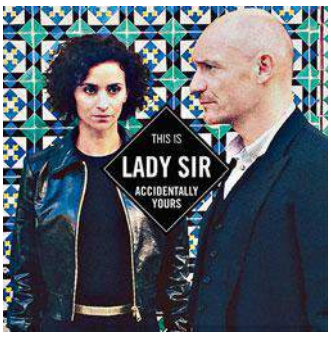
VINCENT HANON

Lady Sir

"Accidentally Yours"

BARCLAY

Lady Sir est né de la rencontre entre l'actrice Rachida Brakni, qui préparait son second album en tant que chanteuse, et Gaëtan Roussel dans le rôle du compositeur attitré. Et puis, après un enregistrement en commun pour les besoins du générique du dernier film de la comédienne, ce projet a évolué jusqu'à devenir un groupe : le duo vocal fait corps avec le guitariste Philippe Almosnino (Wampas, Johnny Hallyday) et le batteur qui accompagnait Louise Attaque lors de sa dernière tournée. Le résultat témoigne d'une osmose musicale réussie. Préférant les tempos plutôt lents, les dix chansons qui se promènent entre français, anglais et arabe, unissent un intimisme délicat à un lyrisme qui ne demande qu'à prendre le pouvoir, par exemple en surfant sur les arrangements de cordes signées par le leader de Eiffel, Romain Humeau. Placé en ouverture, "Accidentally Yours" donne le ton : après une longue introduction dominée par l'harmonica, les voix interviennent sur le mode ténébreux — impossibles à démêler l'une de l'autre — avant de monter en puissance et de s'éclaircir progressivement. Et la suite le confirme : tout repose sur les harmonies attachantes de ces deux voix qui se répondent et souvent se confondent, en particulier sur la ballade aérienne



"Le Temps Passe", toute en douceur et nostalgie (*"Le temps passe/ On l'évite/ Ne passons pas trop vite"*). Et si quelques éclats parsèment l'ensemble avec des accès d'exaltation ("Je Ne Me Souviens Pas"), les ballades dominent la partie, imposant leur délicatesse suave et les mélodies attrayantes dont Gaëtan Roussel a le secret ("La Nuit Se Lève").

✪✪✪

H.M.

ROCK & FOLK ET LA FNAC

PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION

CLUB VINYL fnac rock&folk ®

® un label Fnac

DR. JOHN

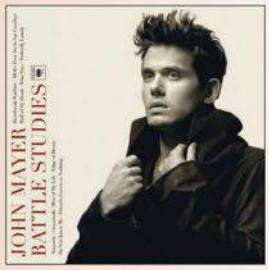
The Sun, Moon & Herbs

1971 voit apparaître un Dr. John plus sombre sur ce troisième album. Tout en textures, *The Sun, Moon & Herbs* mélange le R&B (*Familiar Reality*), le blues (*Where Ya At Mule*) et les rythmes cajuns (*Pots on Fiyo*) dans une ambiance « bayou » au groove suintant. À noter : les participations notables d'Eric Clapton et de Mick Jagger.

FLEETWOOD MAC

Tango In The Night

Tango In The Night est le dernier du groupe avec Lindsey Buckingham. C'est d'ailleurs lui qui porte l'album, forçant constamment ses collègues à se surpasser et offrant un incroyable travail de production et de composition. Du romantisme d'*Everywhere* à la poésie de *Seven Wonders*, tout y est !



JOHN MAYER

Battle Studies

Quatrième album du disciple d'Eric Clapton *Battle Studies* se la joue « Lover ». Du groove bluesy de *Half Of My Heart* à la ballade aux accents folk *Who Says* en passant par une reprise surprenante du *Crossroads* de son mentor, Cool John séduit et assoit sa position de bluesman du XXIe siècle.

ROXY MUSIC

Avalon

Plus mature et plus élégant que *Flesh+Blood*, *Avalon*, dernier album de Roxy Music, est la cerise sur le gâteau dans la carrière du groupe. Ses singles *More Than This*, *Avalon* et *Take A Chance With Me*, perles Synth-Pop, le propulsent en tête des charts britanniques. Chef-d'œuvre !

TEXTES : CHARLIE CHOFFLET

rock&folk fnac

Réédition du mois

PAR NICOLAS UNGEMUTH

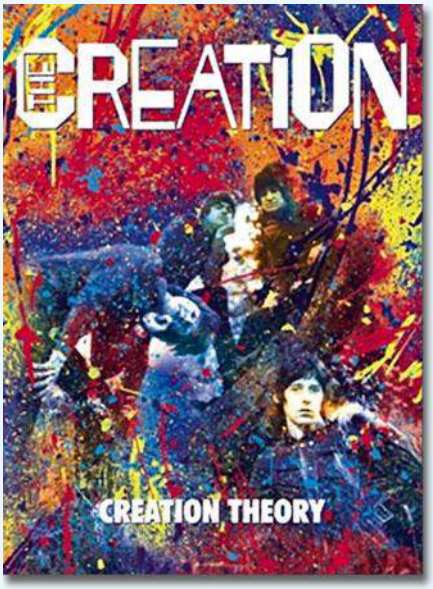
Camisole

The Creation

"ACTION PAINTING "
Numero Group (Import Gibert Joseph)

"CREATION THEORY "
Edsel (Import Gibert Joseph)

Leur histoire n'aura duré qu'une vingtaine de mois, le temps de laisser à peu près autant d'enregistrements, mais la légende des Creation n'en finit plus de fasciner. Après plusieurs compilations depuis celle d'Edsel sortie au début des années 80 et capitalisant sur la nouvelle gloire du groupe lancée par le revival mod et la présence d'une photo du groupe sur la pochette intérieure d' "All Mod Cons" des Jam, c'est aujourd'hui le grand traitement : deux coffrets sortent en même temps pour célébrer la grandeur de ce groupe à part. Il y a d'abord, le fait est devenu notoire, la guitare à l'archet du grand guitariste Eddie Phillips (bien avant Jimmy Page), à qui Pete Townshend aurait demandé de rejoindre les Who (c'est faux). Phillips, d'une inventivité proprement exceptionnelle (voir son solo sur "Tom Tom") jouait avec le feedback aussi bien que Townshend, mais se montrait encore plus sauvage. Il y a ensuite un line-up changeant incessamment, avec deux chanteurs : Kenny Pickett, puis Kim Gardner des Birds. Ainsi que son complice Ron Wood, le Zelig du rock, juste avant qu'il ne rejoigne le Jeff Beck Group. Il y a même John Dalton, qui allait intégrer les Kinks.

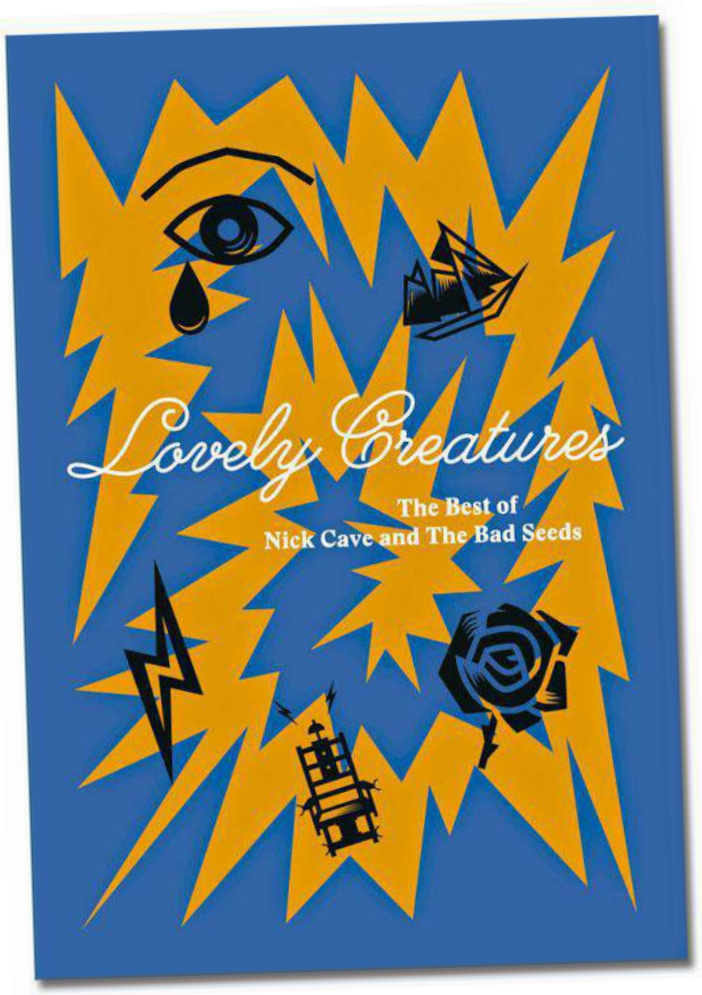


Enfin, il y a la production de Shel Talmy (Who, Kinks), qui a débouché sur au moins deux des morceaux les plus grandioses et les plus sauvages des sixties : "Making Time" et "How Does It Feel To Feel" (à écouter dans sa version US). Des chansons brutales et mélodiques à la fois, s'inscrivant dans la nouvelle tendance pop art lancée par les Who — le groupe qui a manifestement le plus influencé les Creation (voir les ressemblances évidentes de "Try And Stop Me", "Painter Man", "Can I Join Your Band", "Ostrich Man" avec plusieurs classiques du groupe de Shepherd's Bush) — comme "Through My Eyes", qui sera reprise plus tard durant les répétitions des Pistols embryonnaires, vers 74/ 75, ou "Biff, Bang, Pow", qui commence à la manière de "My Generation" puis part courir ailleurs. Partout, les guitares délirantes de Phillips, la batterie et les voix font des étincelles : Talmy s'est littéralement déchaîné avec ce groupe pour lequel il fondait beaucoup d'espoirs. Et il faut bien admettre que, par rapport à tous les groupes secondaires de l'époque mod tardive (66-68, dans un genre aujourd'hui rebaptisé freakbeat en raison de l'incorporation d'un psyché brutal au R&B initial) — Birds, John's Children, Fleurs de Lys, etc. — les Creation jouaient incontestablement trois étages au-dessus. Ils avaient le son, les bons musiciens, mais aussi et surtout les chansons...

Les Creation avaient commencé sous l'appellation Mark Four, l'un de ces nombreux minuscules groupes mod au look parfait mais aux disques médiocres (on leur avait même imposé d'enregistrer une reprise de "Rock Around The Clock", en 1964, année mod par excellence, mais ils s'étaient tout de même débrouillés pour graver une belle version du "Slow Down" de Larry Williams, une leçon que Paul Weller, fanatique du groupe, retiendra pour le premier album des Jam, ainsi qu'une autre du "Try It" de Marvin Gaye). Puis les Mark Four, inexistants au Royaume-Uni, sont partis gagner leur vie en Allemagne et en sont revenus transformés. Rebaptisés les Creation, un nom à consonance pop art (sans parler de l'action painting sur scène) et ont rencontré Talmy qui les a signés sur son label Planet alors qu'il venait de se brouiller avec les Who. Pour eux, la vie commençait. Mais les Creation ne perceraient jamais dans leur propre pays, cartonnant bizarrement en Allemagne, avant de s'effondrer à la fin de la décennie, puis de se reformer, une première fois dans les années 80, le temps d'un rock poussif n'ayant rien à voir avec leurs origines, et une autre dans les années 90, sur le label d'Alan McGee, Creation, pour une sorte de power pop pas désagréable mais un peu trop produite. Aujourd'hui, le label Numero Group propose un coffret de deux CD contenant tous les titres du groupe en mono avec mastering supervisé par Talmy en personne : le son est tout simplement délirant. Arrivent ensuite quelques titres des Mark Four et des mix stéréo des enregistrements période Creation. Pour les maniaques absolus, Edsel sort, quant à lui, un coffret de 83 titres (quatre CD), incluant les reformations du groupe, les démos et un DVD de trois heures réunissant des documents plus ou moins intéressants. Le coffret Numero est à choisir : l'objet est superbe et le contenu impeccable. Celui d'Edsel ne s'adresse qu'aux fans les plus obsessionnels, qui en auront néanmoins pour leur argent. Un conseil avant d'écouter, très fort, l'introduction de "Making Time" : prévoir les murs capitonnés et la camisole de force. ■

Cheveux gras, raie au milieu

PAR NICOLAS UNGEMUTH

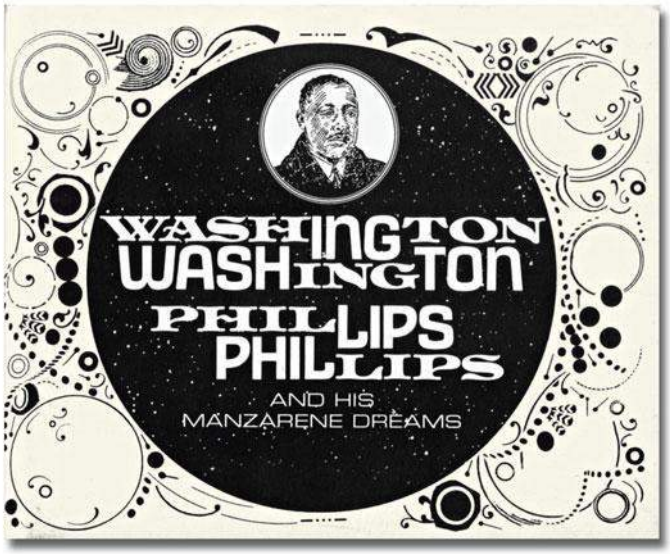


Nick Cave

AND THE BAD SEEDS "LOVELY CREATURES – THE BEST OF NICK CAVE AND THE BAD SEEDS "

BMG/Sony

Un peu plus de 30 ans de mauvaise graine méritait bien un nouveau best of (le dernier date tout de même de 1998, et la compilation "B-Sides & Rarities" remonte à 2005). Et voici, après trois décennies de loyaux services, en trois CD et un DVD, en version plus ou moins luxueuse, le vrai, bon et beau résumé d'un parcours assez exemplaire… Sans doute las d'être surnommé *roi des goths* à l'époque de Birthday Party (il faut dire que passer ses soirées à la Batcave en compagnie d'Alien Sex Fiend, sortir des morceaux intitulés "Release The Bat" ou des vidéos avec bûchers nocturnes et têtes de cochons n'était pas forcément une bonne idée pour se démarquer de ce bref et ridicule mouvement), le Nick a changé de groupe, de musiciens et de ville (Berlin). Ses deux premiers albums en solo sont, pour résumer, l'œuvre d'un obsédé du genre *southern gothic* régurgitant les influences de Flannery O'Connor, William Faulkner, Carson McCullers, Erskine Caldwell puis Cormac McCarthy se prenant systématiquement pour un pasteur pentecôtiste dément revisitant les mythologies sudistes (Elvis, son jumeau mort-né, Blind Lemon Jefferson et diverses plaies bibliques...) dans des versions de blues primitifs (ou plutôt, de *field hollers*, comme disent les exégètes) incorporant quelques influences industrielles grâce à l'inventivité de Blixa Bargeld remplaçant ingénieusement le regretté Roland S. Howard... Puis, sans doute en reprenant joliment "In The Ghetto", le chanteur s'est dit que finalement, les vraies compositions pouvaient avoir du charme. Il s'est mis à en écrire, d'un coup, ça lui sortait par tous les pores, sur deux albums merveilleux, "Kicking Against The Pricks" et "Tender Prey", enregistrés dans des circonstances délicates (opiacés divers, anisettes, bourre-pifs sur les journalistes, etc.). Le clou fut enfoncé avec l'extraordinaire album de reprises "Kicking Against The Pricks", montrant que l'homme des cavernes pouvait aimer des choses aussi délicates que "The Carnival Is Over" (Seekers) ou "By The Time I Get To Phoenix" (Jim Webb). Au début des années 90, il occupa son temps à sortir des albums où se partageaient ballades exagérément romantiques et chansons énervées où il se mettait invariablement à hurler des choses sur les *"mauvais fils"*, les diables rôdant dans les campagnes et les serial killers sur la route (probablement trop de visionnages et de lectures répétés de "La Nuit Du Chasseur" et de "The Killer Inside Me") et toutes sortes de dégénérés malveillants. Se rendant compte qu'il allait, après l'album "Murder Ballads", sombrer dans une auto-parodie prévisible, il se mit à faire des disques de ballades au piano, chantées dans des aigus plaintifs assez osés pour ne pas dire franchement pénibles... Le syndrome habituel du songwriter ayant atteint *l'âge adulte*. Après quoi, Blixa et Mick Harvey quittèrent le navire, et le Nick se remit à faire du rock and roll très traditionnel (*"Je ne suis pas entré dans le rock and roll pour jouer du rock and roll"*, avait déclaré Blixa après avoir foutu le camp) avec sa nouvelle mouture des Bad Seeds ou son second groupe Grinderman, en compagnie du nouveau capitaine multi-instrumentiste Warren Ellis. "Lovely Creatures" synthétise tout cela à merveille (le dernier album, chef-d'œuvre sorti après la mort accidentelle de son fils est évidemment absent de cette anthologie). Oui, il y a bien "The Carny", "From Her To Eternity", "The Mercy Seat", "Sad Waters", le fabuleux "Stranger Than Kindness", "Do You Love Me", "Red Right Hand", etc., tout cela jusqu'à "The Letter", ou, plus récemment encore, "Higgs Boson Blues". En pinaillant, on pourrait regretter l'absence de "Running Scared", "Watching Alice", "Slowly Goes The Night", "New Morning" ou du sublime "Palaces Of Montezuma" (Grinderman). Mais globalement, c'est parfait (un DVD alignant clips et choses moins connues complète le bonheur des fans ou nouveaux venus) mais aussi et surtout, parfaitement remasterisé. Le tout sans aucun inédit ni rareté avec Die Haut, Anita Lane, etc. : il s'agit bien d'une grosse compilation au sens consensuel du terme (dont le "Bad Seeds" du titre précise bien le périmètre).



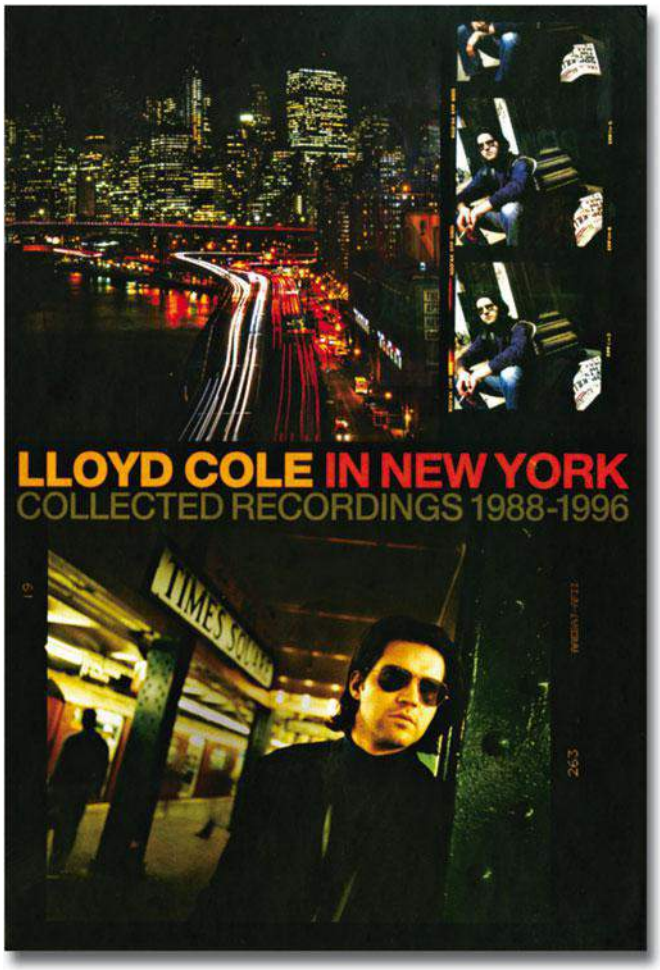
Washington Phillips

"WASHINGTON PHILLIPS AND HIS MANZARENE DREAMS "

Dust To Digital (Import Gibert Joseph)

Le 2 décembre 1927, à Dallas, Washington Phillips enregistrait sa première séance comme musicien professionnel. Au même endroit, deux jours plus tard, Blind Willie Johnson allait graver le classique "Dark Was The Night (Cold Was The Ground)". Phillips, comme Johnson, ne donnait pas dans la musique profane : *"I am born to preach the gospel"*, chantait-il. Il enregistrait donc du blues gospel, et de manière étonnante. Avec deux cithares qu'il avait savamment customisées, supprimant certaines cordes et les réaccordant à sa guise, il jouait, avec des onglets, les accords sur celle de gauche, et la mélodie sur celle de droite. Le résultat est inouï. Un mélange imaginaire de harpe et de piano jouet franchement angélique éclabousse ses paroles divines le temps de 16 titres (dont certains sont les deux parties d'un même morceau) enregistrés en 1927, 1928 et 1929, tous devenus mythiques, dont le fameux "Denomination Blues", déterré par Ry Cooder dès 1971 mais que Sister Rosetta Tharpe avait déjà repris en 1938 (la présence de "Mother's Last Word To Her Son" dans le très grand film de Lynne Ramsay "We Need To Talk About Kevin" a également contribué à faire perdurer la légende, Mogwai reprenant aussi un titre de Phillips dans

LES IMPORTS du mois
GIBERT JOSEPH
RAMMSTEIN
SÉANCE DE DÉDICACES EXCEPTIONNELLE
A L'OCCASION DE LA SORTIE DU LIVE
RAMMSTEIN : PARIS
RAMMSTEIN
LE MARDI 23 MAI
A PARTIR DE 17H
AU MAGASIN
GIBERT JOSEPH MUSIQUE
34 BD ST MICHEL
PARIS 6ÈME
MÉTRO : CLUNY LA SORBONNE, ST MICHEL, ODÉON
MERCURY MUSIC GROUP
STARTER LA CULTURE EN RÉSEAU
UNIVERSAL UNIVERSAL MUSIC GROUP
GIBERT JOSEPH
Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin
LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO



la bande son des "Revenants", Will Oldham ayant quant à lui chanté l'une de ses chansons sur un album des Palace Brothers). Ce très bel objet au son hallucinant — on peine à croire que les séances de Blind Willie Johnson ont été enregistrées dans les mêmes conditions — vaut également pour le long essai du journaliste Michael Corcoran, qui démontre avec une belle plume comment les informations présentes dans les précédentes anthologies (notamment chez Yazoo) concernaient en réalité un autre Washington Phillips. Il démontre aussi, en s'appuyant sur une rare photo de Phillips que, contrairement à ce que les spécialistes ont cru des années durant, Phillips ne jouait pas d'un Dolceola, mais bien de deux cithares, un Phonoharp pour la main gauche et un Celestaphone pour la droite, baptisant lui-même ce curieux assemblage un *Manzarene*. Toutefois, même les plus pointus spécialistes de ces instruments ne sont jamais parvenus à reproduire ce que l'on entend sur les disques du grand homme...

Lloyd Cole

"LLOYD COLE IN NEW YORK"

Universal

Une fois l'affaire Commotions terminée, Lloyd Cole, féru de culture américaine *("Listening to Arthur Lee records, reading Norman Mailer")*, décida d'aller s'installer dans la ville de ses rêves, New York. Arrivé sur zone, il se sentit comme Hannibal face aux Alpes : prêt à tout conquérir. Il se fit un look merdique (cheveux gras, raie au milieu, barbe à poux et chemise ouverte sur un T-Shirt) et recruta fissa deux anciens lieutenants de son héros Lou Reed : Robert Quine, guitariste distingué, et Fred Maher, batteur sec qui venait de participer à "New York", l'album ayant relancé la carrière du Lou. A la basse, Matthew Sweet complétait l'attelage. Après quoi, Cole sortit plusieurs albums nettement meilleurs que les deux derniers Commotions. En 90, "Lloyd Cole", puis en 91, "Don't Get Weird On Me Babe" contenaient plusieurs chansons superbes ("Undressed", "She's A Girl, I'm A Man"). Puis en 93, "Bad Vibes", réunissant Neil Clark des Commotions et John Carruthers passé par Clock DVA et les Banshees, fut durement vilipendé pour être un peu trop groovy, ou pas assez, après la vague Madchester que Cole abhorrait et qui lui coupa à moitié la tête. Le disque montrait pourtant un Cole au

sommet de son talent de parolier, comme le prouvait son superbe morceau "So You'd Like To Save The World" *("Did you really cry when you saw the hole in the sky ? You might call it ultra violet radiation, but it's only sunrise").* Un album plus tard, en pleine tourmente grunge et britpop, il se paya un tube avec le joli "Like Lovers Do"... Ce coffret réunit tout cela, ainsi qu'un album inédit assez intéressant et rappelle clairement à quel point Cole est un grand songwriter, et que, contrairement à ce que les paresseux pourraient penser, son talent a duré davantage que le temps de "Rattlesnakes".

Pink Floyd

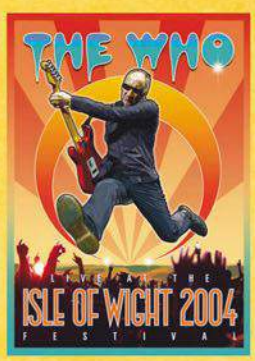
"1965-1967 CAMBRIDGE ST/ATION"
"1968 GERMIN/ATION",
"1969 DRAMATIS/ATION"
"1970 DEVI/ATION"
"1971 REVERBER/ATION"
"1972 OBFUSC/ATION "

Warner

Voici donc, au détail, le contenu du coffret délirant évoqué dans ces pages il y a quelques mois, consacré aux débuts du Floyd et vendu à près de 500 euros. Le terme "détail" est assez insuffisant : même débité en plusieurs tranches, le coffret initial représente en fait six coffrets contenant chacun plusieurs CD, DVD et Blu-Ray, le tout gorgé de "memorabilia" qui devrait permettre de recouvrir les murs des chambres de quinquagénaires restés bloqués en adolescence. Pour être clair, c'est un rêve de fan, le Floyd ne s'étant pas contenté de ressortir d'énièmes versions de leurs albums, mais décidant au contraire de favoriser les raretés, démos, films, interviews etc. Ce qui permettra aux clients de ne pas trop doublonner avec ce qu'ils ont déjà. Pour les Barrettiens, voici, par exemple, le contenu du coffret "1965-1967" : des titres ultra rares de 65, l'intégralité des raretés mythiques, faces A et B, ("Vegetable Man", "Scream Thy Last Scream", "Candy And A Currant Bun" etc.), un live à Stockholm en 67, les fameux enregistrements titrés "John Latham", des vidéos promo ou privées, une outtake de "Scarecrow", un autre live de "Interstellar Overdrive", etc. C'est à peu de choses près le même principe sur chaque coffret, jusqu'à 1972. Pour beaucoup, il s'agit là de la meilleure période du Floyd, qui n'était pas encore devenu le groupe lisse et pompeux de "The Dark Side Of The Moon", "Wish You Were Here" ou l'abominable "The Wall", mais qui pratiquait tout au contraire une expérimentation courageuse — qu'on l'aime ou pas — et presque anti commerciale : il y a beaucoup de choses très respectables sur les albums de cette époque post Syd, "A Saucerful Of Secrets", "Meddle", "Ummagumma" ou même le décrié "Obscured By Clouds". Ces coffrets, néanmoins, qui ne proposent pas les albums dans leur intégralité, ne concernent donc que les spécialistes, on l'aura compris. Mais dans le genre, on a rarement vu plus satisfaisant depuis les "Anthology" des Beatles (et encore, c'est plus fouillé ici)... ❑

eagle vision

LES LÉGENDES DU ROCK EN LIVE



THE WHO
Live At The Isle Of Wight Festival 2004

Le retour de **The Who** au **Festival de l'Ile de Wight**, 34 ans après leur concert légendaire de 1970 ! Devant les 35.000 fans rassemblés, ils interprètent **tous leurs tubes** dont *Substitute, Baba O'Riley, Won't Get Fooled Again, Pinball Wizard, Who Are You, My Generation,* etc.

Disponible dès le 2 juin en DVD, Blu-ray et Digipack 2 CD+DVD.

rock&folk STARTER LA CULTURE EN RÉSEAU OÜI FM

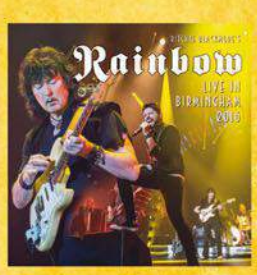
EN CONCERT LE 7 JUILLET À LA MAROQUINERIE (PARIS)

THE MAGPIE SALUTE

Nouveau groupe créé par **Rich ROBINSON**, **Marc FORD** et **Sven PIPIEN**, anciens membres des **BLACK CROWES** ! Ce premier album a été enregistré lors d'un **concert intimiste** à Applehead Recordings à Woodstock. Un disque généreux qui reflète les racines multiples du groupe.

Disponible dès le 9 juin en CD.

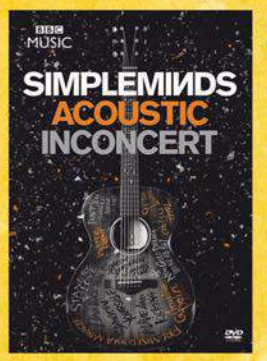
STARTER LA CULTURE EN RÉSEAU OÜI FM



RITCHIE BLACKMORE'S RAINBOW
Live At Birmingham 2016

Ritchie BLACKMORE de retour sur scène en 2016 ! Après la vidéo des concert allemands en novembre dernier, voici l'intégralité du concert de **Birmingham en double CD**. Près de 2 heures de titres historiques de **Deep Purple** et **Rainbow** : *Black Night, Spotlight Kid, Smoke On The Water, Stargazer, Perfect Strangers,* etc.

Disponible dès le 9 juin en double CD.



SIMPLE MINDS
Acoustic In Concert

En novembre 2016, la **BBC** filmait les **Simple Minds** dans le superbe **Hackney Empire de Londres**. Au programme, les versions acoustiques ré-imaginées de leur plus grands succès dont : *Alive And Kicking, Don't You (Forget About Me), Waterfront, Promised You A Miracle, Sanctify Yourself,* etc.

Disponible dès le 16 juin en DVD, Blu-ray et boitier CD+DVD.

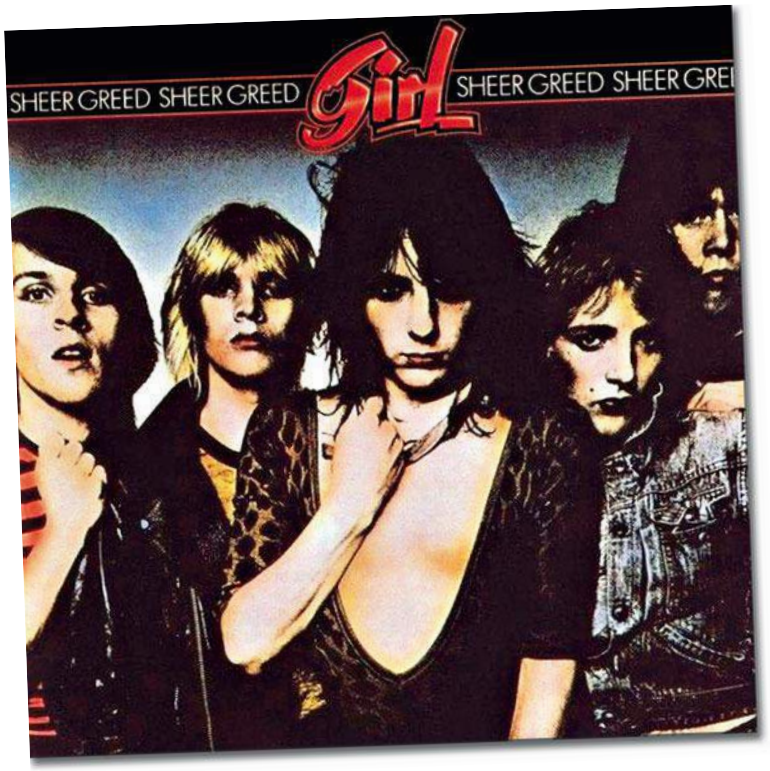
rock&folk RTL2 LE SON POP-ROCK

DVD VIDEO Blu-ray Disc COMPACT disc DIGITAL AUDIO eagle rock entertainment UNIVERSAL UNIVERSAL MUSIC GROUP

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes



"Nous cherchons un guitariste péroxydé"

GIRL

Ancêtre immédiat du glam metal, Girl n'est pas né à l'époque idoine ni au bon endroit. Ces Britons avaient pourtant eu l'idée, sur le modèle d'un Silverhead ou d'un Van Halen, de mêler une image androgyne à un hard rock efficace et moderne, aux atours flashy, toutes guitares pyrotechniques dehors. Son influence, évidente, sur la future scène du Sunset Strip a été maintes fois revendiquée.

Notre affaire se noue à Londres en pleine année punk, 1977. Philip Lewis est alors comédien dans une petite troupe de théâtre avec laquelle il interprète une rock star. Visiblement motivé par le rôle, Lewis se met en tête d'assembler un véritable groupe. Il faut dire que c'est un oiseau de nuit au carnet d'adresses bien rempli (Freddie Mercury, le manager d'Elton John). John Benson, ancien pianiste pour Marvin Gaye, le met en contact avec Gerry Laffy, un ambitieux six-cordiste, expert du riff : l'étincelle naît, et nos deux jeunes gens s'enferment pour composer, les Cars, Tom Petty ou Japan en rotation lourde sur la platine. Après avoir failli collaborer avec Simon Napier-Bell, Gerry et Philip déposent une annonce dans le Melody Maker. Le texte : *"Nous cherchons un guitariste péroxydé"*. Le minet qui s'amène, Phil Lewis, impressionne et est embauché sur le champ. Simon Laffy, le talentueux frère de Gerry, est rameuté pour tenir la basse tandis que le solide batteur Dave Gaynor, un bon gars venu d'Irlande, complète le quintette, qui se renomme Girl. La raison ? Un look androgyne savamment étudié, et une volonté de se faire remarquer. Pour attirer l'attention d'un label, Girl a une idée révolutionnaire : il tourne — dans un studio de tournage de pornos gays... — de véritables clips avant l'heure. Finalement, celui qui mord le premier à l'hameçon est le rugueux Don Arden, boss autoritaire du label Jet. Pour mettre en boite le premier opus, il contacte Chris Tsangarides (Japan, Gary Moore) sur les conseils du groupe. La captation se déroule dans une excellente ambiance, même si Arden pousse en sous-main pour durcir le son. L'album qui en résulte, "Sheer Greed", publié en janvier 1980, est excellent, novateur, fougueux. On y trouve un hard rock à la fois mélodieux et flamboyant, mais qui sait aussi montrer ses biceps ("Little Miss Ann", "Doctor Doctor", "Heartbreak America"). La production précise de Tsangarides, sans fard ni synthétiseur, met bien en valeur Phil Collen, soliste virevoltant au style spectaculaire, ainsi que la voix de Lewis, tantôt sexy, tantôt rocailleuse. La rythmique est impeccable, les compositions solides. On note une très bonne reprise de "Do You Love Me" (Kiss), une incursion quasi reggae ("Passing Clouds"), la fière cavalcade de "Hollywood Tease" (publiée en single avec en face B une éblouissante reprise hard rock de "You Really Got Me") et la mémorable "My Number". Via Jet, Girl se retrouve en première partie de UFO puis de Kiss. L'album atteint une honorable 33ème place dans les charts britanniques et gagne une immense popularité au Japon. La situation est plus compliquée au Royaume-Uni : Girl détonne dans une contrée où les nouveaux héros sont Iron Maiden, Diamond Head ou Saxon. En août 1980, Girl participe au festival de Reading et se voit accueilli par toutes sortes de projectiles, y compris des lézards (!). Effrayé par ce cirque ambient, Dave Gaynor prend la tangente. Il est remplacé par deux batteurs aux styles opposés : l'ex-Spooky Tooth Bryson Graham, plutôt jazz, et l'ex-Gillan Pete Barnacle, davantage enclumeur. Pour le proverbialement difficile deuxième album, Arden impose cette fois Nigel Thomas, un producteur à la prestigieuse carte de visite (Juicy Lucy, Boxer, Joe Cocker, Saxon). Peu emballé, Girl tente sans réussite de se dénouer de son contrat puis de s'autoproduire. Inflexible, Arden insiste. Les drogues n'aident pas et une certaine paranoïa s'installe en studio. Dans une atmosphère délétère, les séances sont plutôt houleuses mais donnent tout de même naissance à "Wasted Youth". C'est un disque brutal, nerveux, à l'image de sa genèse. Il préfigure assez bien le heavy metal eighties avec ses refrains repris en chœur et un son clinquant. Malgré quelques réussites comme la blues rock "Nice 'N Nasty", "19" ou l'enlevée "Standard Romance", les compositions baissent ne sont pas au niveau de "Sheer Greed". Le disque parait en 1982 et atteint une très modeste 92ème place. Cette fois, Jet saque le groupe pour de bon. C'est le moment où une offre alléchante tombe pour Phil Collen : Def Leppard veut l'engager, au plus vite. Encouragé par ses partenaires, il accepte. La suite sera rapide puisque Girl continue un temps avant que Gerry ne parte faire carrière dans l'industrie du cinéma. Le split est inévitable et Girl devient immédiatement une source d'inspiration, notamment pour le futur hair metal, les Guns N' Roses et même Pearl Jam. Symboliquement, dès 1987, Phil Lewis poursuivra sa carrière à la tête des mythiques L.A. Guns.

DOWNLOAD PARIS

VENDREDI 09 JUIN — **SAMEDI 10 JUIN** — **DIMANCHE 11 JUIN**

MAIN STAGE

LINKIN PARK
BLINK-182
PIERCE THE VEIL
KVELERTAK

SYSTEM OF A DOWN
FIVE FINGER DEATH PUNCH
EPICA
ALTER BRIDGE - FAR FROM ALASKA

GREEN DAY
RANCID
SUICIDAL TENDENCIES
SUICIDE SILENCE - LEOGUN

MAIN STAGE 2

GOJIRA
Dinosaur jr.
RAVENEYE
MALLORY KNOX

SLAYER
PARADISE LOST
BLUES PILLS - DEVILDRIVER
BLACK FOXXES

PROPHETS OF RAGE
(Feat. Members of RAGE AGAINST THE MACHINE, CYPRESS HILL, PUBLIC ENEMY)
MASTODON
ARCHITECTS - TESSERACT
RISE OF THE NORTHSTAR

WARBIRD STAGE

hatebreed
SKINNY PUPPY
DAGOBA
DEAD!

SOILWORK
TOUCHÉ AMORÉ
CODE ORANGE
LONELY THE BRAVE

CARPENTER BRUT
KONTRUST - STRAY FROM THE PATH
COHEED AND CAMBRIA
RED SUN RISING

SPITFIRE STAGE

NOSTROMO
THE CADILLAC THREE
MARS RED SKY - NOTHING MORE

Caliban
SOLSTAFIR - THE LIVING END
AQME - PROJECT BLACK PANTERA

CROWN THE EMPIRE
NORTHLANE - LOST SOCIETY
CREEPER - ASTROÏD BOYS

CAMPING GRATUIT (Tentes, Caravanes & Camping-cars) — PARKINGS & NAVETTES GRATUITS

downloadfestival.fr

B.A 217 / Le Plessis- Pâté / Brétigny-sur-Orge / Coeur d'Essonne

DOWNLOADFESTIVALFR — @DOWNLOADFESTFR — DOWNLOADFESTFR

LIVE NATION · MONSTER ENERGY · Fender · Greenroom · METAL HAMMER · HARD · MYROCK · ROCK FOLK · GUITAR PART · OÜI FM

Licence n°2-1058290 / 3-1058291 - RCS PARIS 513 451 468 - NAF 9001Z

Blues-rock neurasthénique

Rééditions, nouveautés et 45 tours :
le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

Christophe
"Aimer Ce Que Nous Sommes"
Capitol

Depuis sa sortie il y a presque dix ans, "Aimer Ce Que Nous Sommes" demeure un objet musical difficile à identifier. Un disque étrange, dans lequel l'inclassable Christophe parle plus qu'il ne chante, devant des arrangements délicats faits de piano et de nappes de synthétiseurs ("Panorama De Berlin"). L'album est aujourd'hui publié pour la première fois en double vinyle (transparent) à la pochette inédite.

The Stooges
"Gimme Danger"
Rhino

2017, année Stooges. Dans la foulée du documentaire "Gimme Danger" réalisé par Jim Jarmusch, tous les albums du groupe ont été réédités en vinyle. Il en va désormais de même pour la BO officielle du film qui regroupe sur deux faces l'essence des Stooges, à savoir les meilleurs morceaux de leurs deux premiers albums. Figurent également le morceau-titre présent sur "Raw Power" mais aussi quelques pépites appréciées des aficionados d'Iggy telle "I Got A Right" (issue des sessions de "Raw Power") ou "Again And Again" des Iguanas, ainsi que de vraies raretés ("Asthma Attack", "Lost In The Future").

The Fall
"Totale's Turn", "Grotesque"
"A Part Of America Therein, 1981"
"Perverted By Language"
"The Marshall Suite"
Westworld

C'est un fait notoire : la discographie de The Fall est une des plus denses à aborder pour le néophyte, Mark E. Smith ayant pour habitude depuis 1979 de publier un disque l'an. Après une première salve de rééditions en fin d'année dernière qui explorait les débuts de The Fall, Westworld enchaîne avec la période 1980-1983 du groupe, qui correspond au moment où le groupe a signé chez Rough Trade. "Grotesque" est ici réédité dans sa version d'origine (sans les fabuleux singles "Totally Wired" et "How I Wrote Elastic Man" qui étaient ajoutés aux CD du groupe), tout comme l'excellent "Perverted By Language", un des points culminants de l'œuvre du groupe (sur lequel joue et chante sa femme de l'époque Brix Smith).

Television Personalities
"...And Don't The Kids Just Love It", "Mummy Your Not Watching Me", "They Could Have Been Bigger Than The Beatles", "The Painted Word"
Fire

Il arrive parfois, entre deux disques *collector* futiles du Disquaire Day, qu'un label accouche d'une bonne initiative. C'est le cas de Fire cette année qui a décidé de rééditer les quatre premiers albums des Television Personalities. On s'en réjouit, car si le premier album du groupe à la pochette *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* est régulièrement repressé, ce n'est pas le cas de ses successeurs. Outre ce classique lo-fi, on conseille vivement "The Painted Word", disque sombre dans lequel le fantaisiste Dan Treacy montrait sa face la plus vulnérable.

Marc Seberg
"83", "Le Chant Des Terres", "Lumières Et Trahisons", "Le Bout Des Nerfs", "Philippe Pascale"
Warner

A la dissolution de Marquis de Sade — groupe punk/ new wave de la fin des années 70 — ses membres se sont séparés en deux factions. Le guitariste Anzia et le chanteur Philippe Pascale ont ainsi créé Marc Seberg, groupe new wave dont tous les albums sont aujourd'hui réédités en vinyle. Autant dire que tout n'a pas bien vieilli ici (les incantations du chanteur pouvant prêter à sourire) mais le premier album, produit par Steve Hillage, sonne encore frais.

The Proper Ornaments
"Waiting For The Summer"
Tough Love

Fort du succès critique de leur récent "Foxhole", Proper Ornaments ont enfin droit à une édition vinyle de leur premier album. Sorti uniquement en CD en 2013, "Waiting For The Summer" proposait déjà — bien que sous une forme moins maîtrisée — ces chansons pop à l'équilibre délicat qui ont fait la réputation du groupe ("Recalling", "Shining Bright").

Nouveautés

Hamburger Saignant 2
"14 More Bands From Belgium And France"
Frantic City

L'excellent label rochelais Frantic City, agitateur de la scène garage-punk francophone, a décidé de donner une suite à sa compilation "Hamburger Saignant" qui braquait le projecteur sur de nombreux jeunes groupes. Ici encore la sélection est impeccable : les valeurs sûres font le boulot (Thee Marvin Gays, Jaromil Sabor, Avenue Z) et quelques découvertes font forte impression (Asphalt, Warm Swords).

Cathédrale
"Total Rift"
Juvenile Delinquent

Leur premier EP sorti l'an dernier avait été une superbe bouffée d'oxygène, et en dehors de sa pochette brouillonne, leur premier album ne déçoit pas. Avec leur savant mélange de rock garage et de powerpop, les Toulousains de Cathédrale évoquent les Jacuzzi Boys des débuts ("I Don't Want To Stay At Home") et font partie des groupes français les plus enthousiasmants du moment.

Miraculous Mule
"Two Tonne Testimony"
Bronze Rat

Leur premier album "Deep Fried" avait été une des belles surprises de ces dernières années dans le registre du rock'n'roll lourd aux racines blues. Pour son deuxième album, le trio londonien creuse son sillon tout en s'ouvrant à des sonorités gospel et soul qui évoquent les Black Keys ("Sound Of The Summer"). Pourtant, pas sûr que le groupe gagne à emprunter ce chemin, d'autant qu'il excelle toujours dans des scies blues-punk ("Holy Fever", "Two Tonne Testimony") qui promettent des concerts fous.

The Cats Never Sleep
"Massage"
Le Pop Club

La scène suisse n'en finit pas de nous abreuver d'excellents groupes, avec par ailleurs un penchant pour les noms improbables (tels les Staches, Duck Duck Grey Duck ou Magic & Naked). The Cats Never Sleep ne dérogent pas à cette curieuse tradition et s'avèrent aussi doués que leurs compatriotes, sur ce disque déviant qui alterne blues-rock neurasthénique ("Parasol"), soul fainéante ("Kinshasa-Düsseldorf") et sunshine pop ("Wide Open").

Johnny Walker & Paul Brumm
"78 Pieces"
Grimtale

Johnny Walker, guitariste des cultes Soledad Brothers de Cincinnati, a récemment monté un studio. Quoi de mieux pour l'étalonner — surtout avant d'y accueillir l'animal James Leg — que d'y enregistrer quelques classiques du blues et du rock'n'roll ? Accompagné d'un contrebassiste, Walker pioche ici dans sa collection de 78 tours ("Rocket 88" de Jackie Brenston, "Burnin' Hell" de John Lee Hooker) avec brio.

45 tours

Kevin Morby
"Beautiful Strangers"
Dead Oceans

Alors que sort prochainement son troisième album, le label de Kevin Morby a eu la bonne idée de publier en single la chanson que le poète avait enregistré en fin d'année 2016 en hommage aux victimes des attentats de Paris. "Beautiful Strangers" est une protest-song magnifique qui figure déjà parmi les classiques de son auteur.

Halo Maud
"Du Pouvoir"
Autoproduit

Guitariste de Melody's Echo Chamber, Maud Nadal vole désormais de ses propres ailes sous le nom d'Halo Maud. Son premier EP sous cette identité est une belle carte de visite pop sous influence Jane Birkin où ses vocalises aériennes et une production léchée font merveille ("Du Pouvoir", "A La fin").

Volage
"Spleen"
Howling Banana

Entre deux albums, les psychédéliques Volage proposent un single enregistré en compagnie de Nathan Roche du Villejuif Underground. Deux excellentes chansons ensuquées qui sonnent comme la bande-son d'une redescente de fin de soirée. ❑

Photo Bruno Berbessou

RADIO JACK

8h-10h.
Arthur et son groupe
partent en live
tous les matins.

OUI FM

Forever Rock

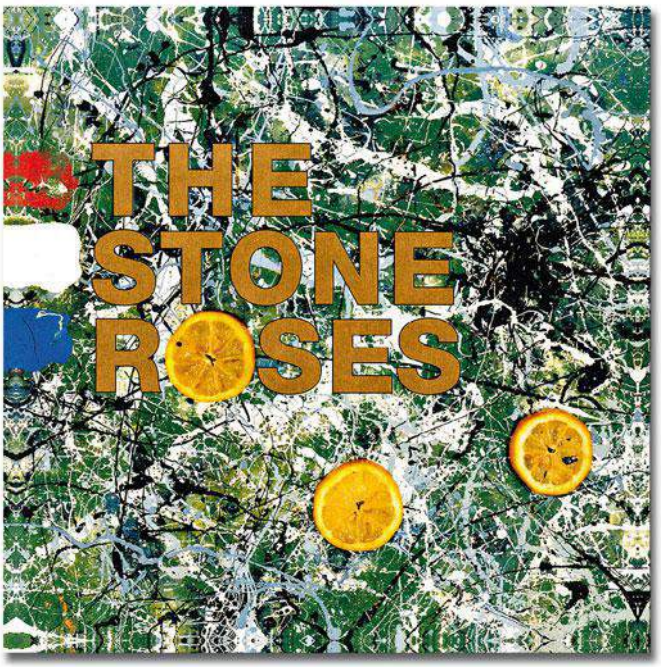
PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Une rythmique télépathique

THE STONE ROSES

"The Stone Roses" *Silvertone*

PREMIERE PARUTION AVRIL 1989



Les Stone Roses jouaient ensemble depuis 1984. Gamin, John Squire avait revendu sa guitare pour suivre Clash en tournée autour de l'Angleterre. A son retour, il avait formé des groupes avec Ian Brown, son copain de lycée. Les garçons ont pris des acides et survécu à l'écoute de "Fun House" des Stooges. Ils écoutent Hendrix et l'acid house qui commence à envahir Manchester (autour du fameux club Haçienda). Les Stone Roses vont solidifier leur groupe et viser haut. *"A quoi bon, sinon ?"* demandera plus tard le chanteur. Avec une infernale assurance, ils se font connaître dans la région de Manchester. Leur manager possède un club, où ils répètent et jouent à leur guise. Le rock vient de voir passer de nouvelles stars, Michael Jackson, Prince, Madonna. U2 est très populaire, mais les Stone Roses sentent confusément qu'une nouvelle génération a besoin de nouveaux représentants. Ian Brown : *"Nous sentions que les U2 n'avaient plus rien à dire. Avec une certaine arrogance, nous nous sommes dit :* 'Nous allons les réduire à néant, nous sommes meilleurs qu'eux'..."
Au bout de quatre années de concerts dans les clubs de toute l'Angleterre, les Stone Roses (qui prétendent avoir 40 chansons terminées, en fait cinq) signent avec le label indépendant Silvertone. L'époque change. Le NME n'est plus le journal branché, The Face a pris la relève, beau papier glacé, photos, fashion, style. Les Stone Roses sont une mouvance intéressante, ils sont cool et décontractés. Ils portent des pantalons pattes d'éléphant et des coupes au bol. De fait, tout leur look provient d'une fascination rétro pour Mai 68 à Paris. Habitués à jouer dans des clubs, ils ont développé une rythmique caoutchouteuse, renforcée par l'arrivée de Mani, bassiste exceptionnel qui veut *"synthétiser James Jamerson* (Motown), *Paul Simonon* (The Clash) *et Peter Hook* (New Order)". Avec le batteur Reni, une rythmique télépathique se met en place. Des morceaux qui ne décollaient pas sonnent soudain.

Une chose est sûre : les Stone Roses prennent leur rôle au sérieux. Persuadés que le travail paie, ils s'astreignent à des nuits de répétition, explorent leurs instruments, polissent leurs gammes. Mani : *"Nous étions tous au chômage et, plutôt que de passer des heures devant des jeux vidéo ou à regarder la télé, on préférait jouer ensemble."* Avec passion, le groupe met au point des codas d'une précision mathématique ("Sugar Spun Sister"). Les drogues de l'époque sont le haschich, et surtout l'ecstasy qui a alors envahi l'Angleterre et va favoriser l'irruption des Happy Mondays, groupe hédoniste de furieux bambocheurs habitués des squats. Chris Squire reste un descendant des étudiants anglais branchés guitare électrique, Syd Barrett ou Jimmy Page. Fin des années 80, *"tout le monde rêve d'une musique dansante avec des solos de guitare"* (Nick Kent) et, deux ans durant, les Stone Roses sembleront les successeurs des Clash et des Beatles, le grand espoir de la génération acide. Un journaliste de Uptown magazine rend visite au groupe et demande à John Squire si les Stone Roses n'ont pas la grosse tête. La réponse tombe : *"Nous sommes vrais."*
Au moment d'enregistrer son album à Londres en avril 1988, le groupe rêve de producteurs prestigieux : Sly And Robbie, ou DJ Pierre, le roi de l'acid house. Rencontre John Leckie. Un vétéran d'Abbey Road qui a travaillé avec George Martin, George Harrison, Syd Barrett et même Phil Spector (sur le Plastic Ono Band). Plus récemment, il a supervisé des productions de Public Image Ltd, XTC, The Fall. Il respecte la détermination des garçons. Le groupe souhaite enregistrer la nuit uniquement, de sept heures du soir à sept du matin. John Leckie : *"Soit c'était mystique, soit ils ne souhaitaient pas rencontrer les gens de la maison de disques."* En vrai, les Stone Roses sont fous de bonheur. Ils sont enfin en studio, ils vont pouvoir se mesurer à leurs maîtres. Trois morceaux sont enregistrés en quatre jours, puis le disque sera plié en trois mois d'action aux Battery studios de Willesden, nord de Londres. Début 1989, les garçons vont se replier sur Rockfield, Konk, expérimenter avec les bandes. On peut passer "Waterfall" à l'envers et découvrir... autre chose ! La réussite du projet est là : "I Wanna Be Adored" tout en arrogance primesautière, polémique et baroque. "She Bangs The Drums" power pop et démonstratif, comme du Dwight Twilley. "Waterfall" est étrangement fluide. Les heures de répétitions ont mis les quatre garçons au parfait diapason. Sur leurs cassettes de tournée, on trouvait beaucoup de Hendrix, de Funkadelic, de Burning Spear. Mani, le bassiste, ne jure que par les Beatles et sculpte des parties furieuses. Chaque membre du groupe apporte quelque chose et chaque élément est vital. Ian Brown veut un grand final, dans la tradition Byrds/ Love. Le groupe s'autorise un titre de huit minutes, "I Am The Resurrection", qui le voit plafonner à la hauteur de Television... *"A part les groupes prog, personne n'osait plus de solo de dix minutes. Je leur disais :* 'Les mecs, vous êtes les meilleurs, il faut essayer'..." (Brown). Deux jours durant, les trois instrumentistes mettent au point le solo infernal et la suite fantastique qui envole et clôt l'album. Au bout de sept minutes de "Resurrection", les Stone Roses trouvent un groove éthéré unique, entre les Who et Traffic, et il semble que l'Angleterre (portée par la vague Madchester) va vivre un nouvel été psychédélique. En mai, le légendaire concert de Spike Island, devant 35 000 fans en lévitation, cimente l'incroyable relation entre les quatre Stone Roses et leur public. L'album "Stone Roses" restera onze mois dans les charts et se vendra à plus de trois millions d'exemplaires. Avec le recul, on s'aperçoit que tout le premier Stone Roses est mystérieusement orienté vers une identité supérieure, "Elle", sorte de fée de la musique, nymphe idéale qui traverse le disque et à laquelle Ian Brown adresse ses plus intenses prières. ❑

Qualité France

PAR H.M.

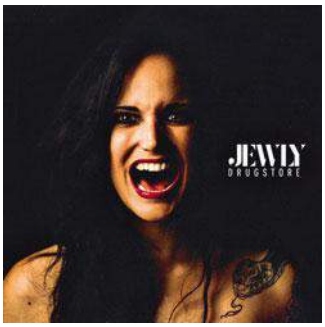
Ancienne pharmacienne

Contrairement à des stéréotypes encore trop répandus, autoproduction ne rime pas avec manque d'ambition. La preuve, beaucoup d'indépendants font appel à des producteurs ou des réalisateurs pour enregistrer leur album

Fondé en 2013 du côté de Besançon, **Gliz** affiche sa particularité en optant pour des instruments insolites et vintage (tuba, banjo électrifié) remis au goût du jour. Son second EP cinq titres évolue entre pop mutante et rock climatique, dans la foulée d'une ouverture entêtante ("Only Sunday") qui révèle les lignes de force du trio : un goût pour les mélodies suaves et une douceur esthétisante allié à un penchant beaucoup plus rugueux pour les soubresauts écorchés et les scansions énergiques, comme un pont improbable jeté entre Jack White et Radiohead *("Only Sunday", Youz Prod ✆ 03.85.38.01.38).*

En activité depuis 2011, le quatuor de Mayenne **Rotters Damn** avait été repéré ici-même quatre ans plus tard à l'occasion de la sortie de son second EP. Son premier album prouve qu'il a de la suite dans les idées et qu'il a su peaufiner un folk-rock en anglais influencé autant par Bob Dylan que par Nick Cave, à qui il a emprunté son romantisme sombre. Les huit morceaux anglophones sont portés par une voix puissante et un lyrisme qui n'hésite pas à faire le grand écart entre intimisme et élans expressionnistes *("But My Friend You Know That I Think I Love You", Rottersdamn ✆ 06.87.17.27.03).*

Après avoir débuté en 2009 en Bretagne avec une première maquette, **Manon Tanguy** a pris de l'ampleur grâce à un album sorti cinq ans plus tard. Pour son nouvel essai enregistré en trio, elle a fait appel à Nicolas Bonnière (guitariste d'Eiffel et Romain Humeau) : tout en respectant sa démarche multi-instrumentiste, ce dernier lui a élaboré un son plus moderne, pimenté d'électro qui est idéal pour apprécier dans ses chansons pop l'opposition entre une voix douce et mutine et des textes francophones à la poésie vénéneuse *("Parmi Les Crocodiles", Le Comptoir Musical ✆ 06.81.14.19.77, distribution Coop Breizh).*

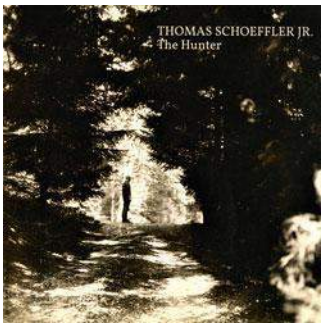


La chanteuse strasbourgeoise **Jewly** a déjà à son actif deux albums et une flopée de concerts en France et à l'étranger. Pour asseoir sa dimension internationale, cette ancienne pharmacienne a enregistré son nouvel essai anglophone en Grande-Bretagne dans le studio des Stranglers, en compagnie de musiciens du cru en sus de ses trois complices habituels. Le résultat est à la hauteur d'une voix puissante et habitée qui est particulièrement à l'aise dans les mid-tempo blues-rock comme "Kim" ou "Doc" *("Drugstore", Rock'n'Chair ✆ 07.81.86.17.70, distribution Rue Stendhal).*

en soumettant leurs compositions à un regard extérieur. Et certains n'hésitent pas à s'adresser à des partenaires et des studios de renom, comme c'est le cas chez la moitié des huit sélectionnés parmi les quarante-quatre arrivages du mois.

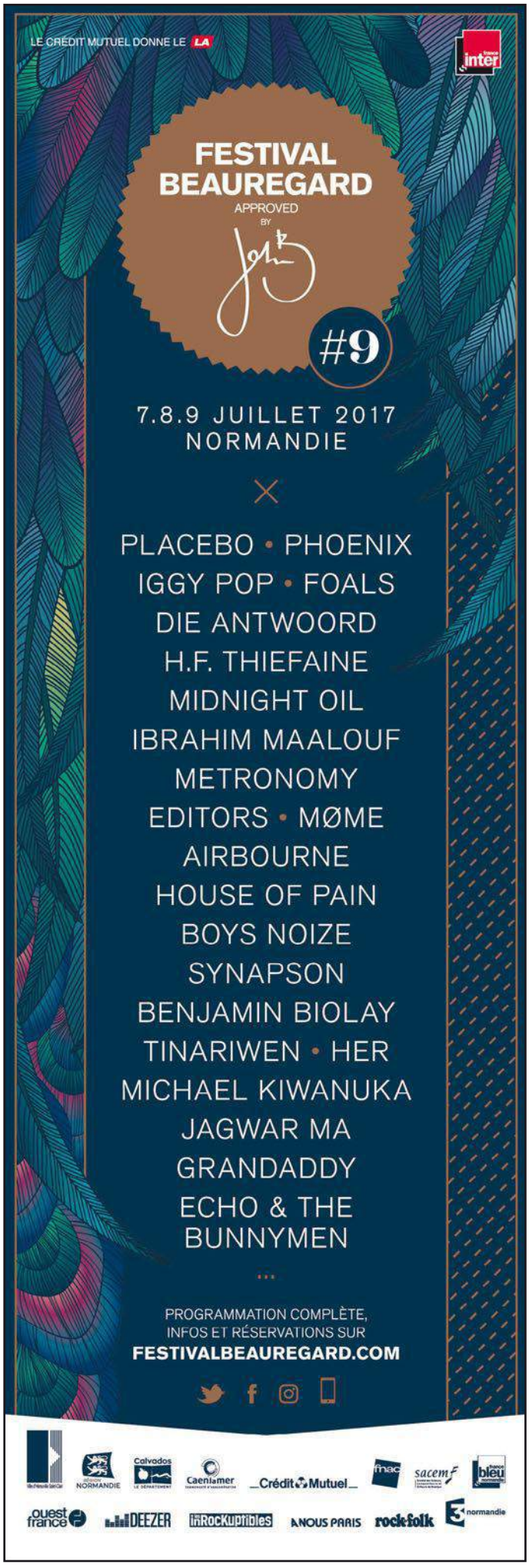
Le duo nantais **Ko Ko Mo** fait sensation sur scène avec sa performance haute énergie réunissant un chanteur-guitariste et un batteur-choriste, dans la lignée de Inspector Cluzo. Son premier album, réalisé à Liverpool sous la houlette affûtée de Al Groves (Oasis, Arctic Monkeys, The La's) entreprend de donner un équivalent studio à cette fougue et séduit d'entrée avec sa voix de tête haut perchée (dans la lignée de Robert Plant), son énergie un peu foutraque et son rock mélodique et offensif qui fait la part belle aux riffs de guitare et à d'insistants effluves seventies *("Technicolor Life", LMP Musique ✆ 02.40.17.01.47).*

Depuis début 2015, **Apache Collective Impact** réunit du côté de Toulouse quatre musiciens et un ingénieur du son qui n'en sont pas à leur coup d'essai. Ces vieux de la vieille bénéficient d'une fraîcheur qui tient à leur projet : se faire plaisir en évoluant librement au gré de leurs fantaisies entre Tom Waits et Neil Young. Bénéficiant d'une voix convaincante et d'une instrumentation haut-de-gamme, ils défendent des compositions originales et anglophones qui réservent d'excellentes surprises, telles le lancinant "Can U ?" ou le délicat "Rosie" *("Friendship Service", Chatterbox Factory ✆ 07.63.32.73.23).*



Issu du sud de l'Alsace, **Thomas Schoeffler Jr** s'est offert dès son premier album en 2011 un grand saut spatio-temporel pour célébrer les maîtres de la country et du blues, avec pour atout une voix hors du commun. Pour son troisième essai anglophone, il étend sa palette en renouant avec ses amours rock et grunge de jeunesse. C'est ainsi qu'après une ouverture blues-folk rocailleuse, il n'hésite pas à s'aventurer dans des eaux beaucoup plus électriques et torturées avant de succomber à nouveau à la douceur de la guitare acoustique et de l'harmonica *("The Hunter", Lepda ✆ 06.74.57.28.85, distribution L'Autre Distribution).*

Le quintette réunionnais **Lezarsonic** se rappelle à notre bon souvenir avec son second album depuis ses débuts en 2007. Bien loin des tendances world, il défend ce qu'il qualifie d'*inside spice rock*, en tablant sur la complémentarité guitares-claviers, et en privilégiant les atmosphères, dans une lignée Radiohead/ Bashung. Avec des morceaux en anglais, d'autres en un français assez poétique qui sonne aussi bien que le titre de l'album, il sait installer des climats prenants tout en variant les ambiances au gré de ses expérimentations convaincantes *("Inachève-moi", Boutik Sonic ✆ 06.92.87.08.67).* ❑



Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

T-MODEL FORD

JAMES LEWIS CARTER FORD

Entre 1918 et 1925 (Mississippi)-2013 (Mississippi)

"Le taulier me dit : Tu joues pour combien ? – Aucune idée, j'ai jamais joué pour du fric – 30 dollars feraient l'affaire ?" James démarre sa carrière à 58 ans dans les *joints* du Mississippi, et n'enregistre rien avant 1997 quand Fat Possum, à la recherche de méchancetés locales, le lance comme sa 3e antiquité punk après RL Burnside et Junior Kimbrough. Impossible d'éviter le misérabilisme quand on évoque le blues de T-Model Ford, bouillon organique *sui generis*, entre le bluesman qui fanfaronne sur le sinistre que fut son existence et Matthew Johnson, le mec de Fat Possum, qui fait sa réclame de toute cette dèche. James, chaque jour de sa vie a ajouté une curiosité à son musée personnel des horreurs.

Il garde au cou le passage d'une lame et aux chevilles, la marque des chain gangs. En 2009 il joue à Paris. Little Victor lui fait : *"Tu marches avec des cannes. C'est un souvenir de tes années de chaîne ? – Même pas. C'est mon vieux. Quand je faisais une connerie, il me pendait à un arbre par les pieds."* Son père lui a vraiment cassé les couilles. Une, en tout cas. Le jour où il l'a tabassé avec un morceau de bois. *"A six ans, il m'a collé derrière une mule. Je ne faisais que bosser. Jamais joué avec des gamins de mon âge, jamais mis les pieds dans une école."* A 18 ans, il bute un type dans une rixe du samedi et tire deux années de trou. En 2001, ce journaliste du New York Times veut savoir si le type en question est le seul homme qu'il ait tué. *"Celui qui est passé sous les roues de ma Pontiac, je le compte aussi ?"* Combien de fois est-il allé en taule ? *"Ma foi, tous les samedis soirs. J'étais ce qu'on appelle un homme dangereux."* James s'est fait canarder, taillader, empoisonner, et il a eu 26 enfants. Dix de moins que Kimbrough. En 1973 il arrive à Greenville et se sent tout de suite chez lui dans *"l'un des pires merdiers d'Amérique, le crack, la violence et toute cette putain de dégénérescence mentale"* (Matthew Johnson, office du trouillisme de Greenville). Seuls James et son batteur Spam osent encore jouer sur Nelson Street. D'ailleurs les drames ne se sont pas arrêtés avec la célébrité. Cette dame blanche de 88 ans habitait chez lui. Violée, assassinée. Les crackers sont ressortis avec 2 000 dollars. Toutes ses chansons racontent cet enfer, "Cut You Loose", "Junk", "Bad Man", avec crânerie mais sans désespoir. James avait décidé une fois pour toutes que plus rien ne l'atteindrait. "Nobody Gets Me Down"...

Les vrilles du punk ont agrippé le blues à la seconde précise où un paysan s'est avisé de brancher une guitare dans un ampli. Ce son crasseux n'était pas un choix esthétique, juste les scories d'un matériel bas de gamme aux mains de rustres et d'ingénieurs guère plus délicats. Fat Possum a isolé ce *blunk* du blues et du rock, et l'a imposé comme un nouveau purisme, une diagonale sur laquelle se rejoignent les moins fétichistes du blues, du rockabilly, du punk et du metal, Matthew Johnson semblant proclamer que lui seul détient le brevet du *no future*, le vrai.
Entre 1997 et 2011 James enregistre 8 albums, 5 chez Fat Possum, un live chez Mudpuppy, les 2 derniers chez Alive. Sur les trois premiers, "Pee-Wee Got My Gun", "You Better Keep Still", "She Ain't None Of Your'n", Spam tape encore les gamelles derrière lui, des partis-pris juvéniles et stupéfiants s'enchaînent, boogies à la truelle tout en fractures ouvertes, un gros nœud de viande puis l'os à nu, des phrases simples et des rythmes tordus. Ce vieux laissé-pour-compte sort des limbes, vierge, avec une Peavey Razer, le son des Stooges, et tous les disques de Howlin' Wolf qu'il a entendus dans les juke-boxes de Greenville. Il a une belle voix de baryton, mais ne l'exploite jamais. "T-Model Theme", "I'm Insane", "Let Me In", "To The Left To The Right", "Chicken Head Man"... La vérité qui monte dans le puits semble ne prendre source nulle part, postulat qui n'existe que chez les alchimistes, mais elle certifie tous les blunkers des années 2000, Jon Spencer, Black Keys ou Paulo Furtado. Ensuite James s'assagit, devient plus orthodoxe, prend une touche Howlin' Wolf, ambiance "I Asked For Water", comme s'il découvrait soudain son histoire et sa géographie. Seul Spam, avec qui il se brouille au moment du troisième album, est capable de le suivre. L'harmoniciste Frank Frost, qu'il a pourtant pas mal fréquenté à Greenville et qui intervient comme il peut sur quelques titres, ironise : *"Je n'étais pas consentant, il faut que le monde le sache !"*.
Il enregistre pourtant ses deux derniers albums chez Alive avec le groupe GravelRoad, des rockers de Seattle. Le deuxième LP, "Taledragger", est un chef-d'œuvre presque classique. Fred ne joue plus au *"happy-go lucky psychopath"* (copyright Matthew), mais il tire des fusées comme "Someone's Knocking On My Door", "Big Legged Woman" et "I'm Coming Home". Et puis son nouvel ami, le pacemaker, lui a rappelé soudain la raison de leur rencontre. ☙

Photo Richard Ecclestone/ Redferns/ Getty Images

PAR PHILIPPE THIEYRE

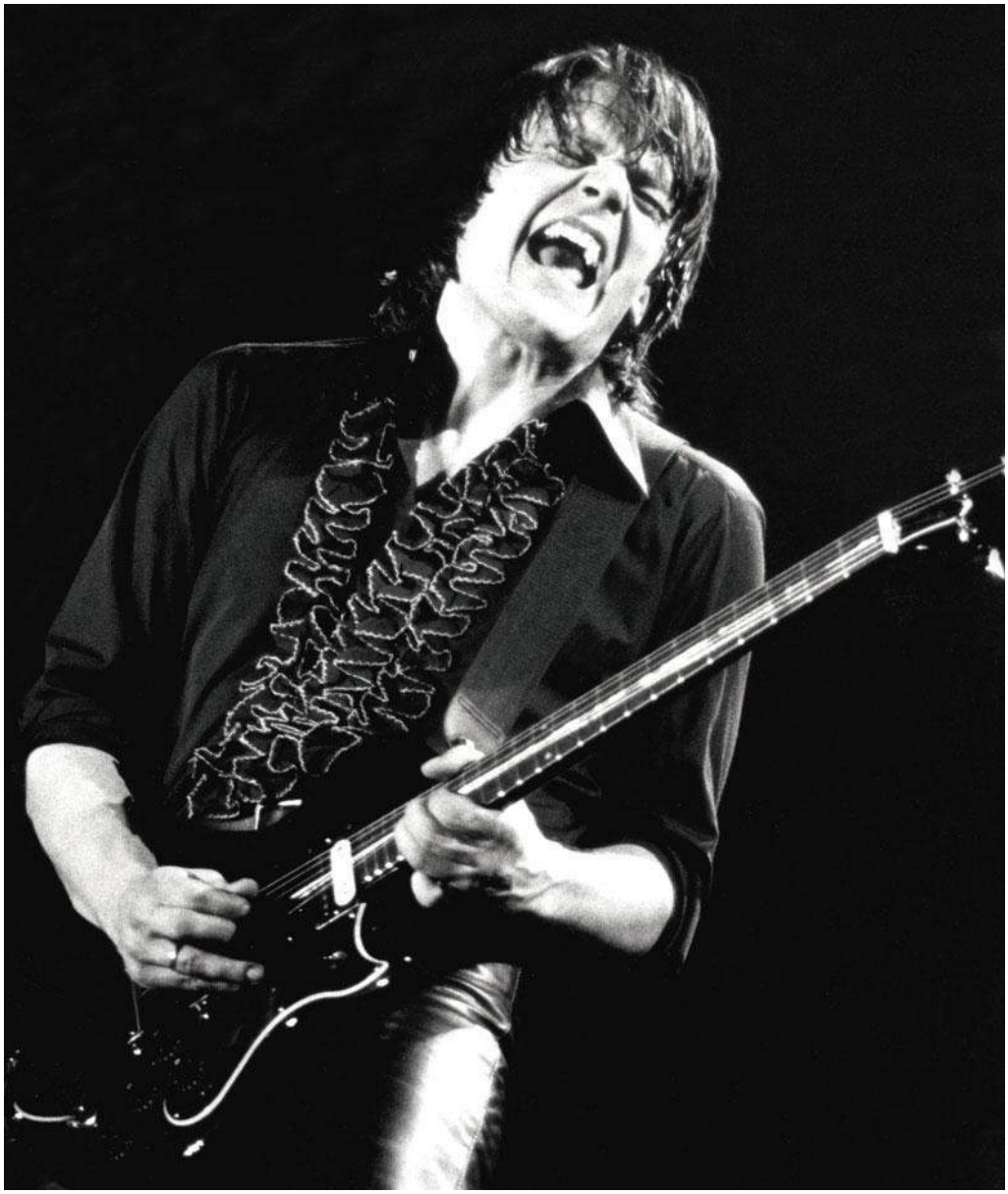


Photo Archives Rock&Folk-DR

John Warren J. Geils Jr
1946-2017

Décédé le 11 avril à Groton dans le Massachusetts, John Warren J. Geils Jr. avait été le guitariste du J. Geils Band, formidable formation de rock et de rhythm'n'blues. Même s'il avait donné son nom au groupe et en était la pierre angulaire, il avait surtout su mettre son instrument au service du collectif, laissant, en général, le chanteur Peter Wolf ou l'harmoniciste Magic Dick faire le spectacle, ce qui ne l'empêchait pas de délivrer de brillants et féroces solos.

Né le 20 février 1946 à New York City, J. Geils est immergé dans la musique par un père fan de jazz. Après avoir joué de la trompette, il décide de devenir guitariste en découvrant Howlin' Wolf et Muddy Waters. A l'automne 1966, étudiant en génie mécanique au Worcester Polytechnics, à une soixantaine de kilomètres de Boston, il forme un jug band acoustique, Snoopy And The Sopwith Camel, avec deux condisciples, l'harmoniciste et trompettiste Richard Salwitz alias Magic Dick, né le 13 mai 1945 à New London, Connecticut, et le bassiste Danny Klein, né le 23 mai 1946 à New York.

En 1967, avec l'adjonction d'un batteur, le groupe prend une option plus électrique sous le nom de J. Geils Blues Band, se produisant régulièrement à l'Unicorn, aux Catacombs, au Boston Tea Party ou au Psychedelic Supermarket. A l'été 1968, arrivent le chanteur Peter Walter Blankfield alias Peter Wolf, né le 7 mars 1946 dans le Bronx à New York, et le batteur Stephen Jo Bladd, né le 13 juillet 1942 à Boston, deux transfuges des Hallucinations. Auparavant, Peter Wolf, qui partageait un appartement avec le cinéaste David Lynch, avait été un DJ spécialiste de rhythm'n'blues, de soul et de doo-wop. Cette nouvelle formation accompagne plusieurs bluesmen avant de raccourcir son patronyme en **J. Geils Band** et de recruter, en 1969, le claviériste Seth Justman, né le 27 janvier 1951 à Washington DC. Justman et Wolf seront les principaux compositeurs du groupe. Remarqué pour ses shows enfiévrés et spectaculaires, le J. Geils Band signe avec Atlantic : "The J. Geils Band" (1970), alternant des reprises de blues et de rhythm'n'blues, notamment "Serves You Right To Suffer" de John Lee Hooker avec un énorme solo de J. Geils, et des morceaux originaux. A l'instar de Keith Richards, J. Geils lance, en général, la machine par un riff imparable. "The Morning After" (1971) ; "Full House Live", au Cinderella Ballroom de Detroit (1972). En 1972, le groupe participe au festival Mar Y Sol à Porto Rico et accompagne Buddy Guy et Junior Wells sur deux titres de l'album "Play The Blues" (1972). "Bloodshot", premier succès commercial avec "Give It To Me" et le solo acéré de "Back To Get Ya" (1973) ; "Ladies Invited" (1973) ; "Nightmares And Other Tales From The Vinyl Jungle" (1974) ; "Hotline" (1975) ; "Blow Your Face Out", double live enregistré à Boston et à Detroit (1976) ; "Monkey Island" (1977). Sur EMI et un virage plus pop : "Sanctuary" (1978) ; "Love Stinks" (1980) ; "Freeze Frame" (1981), numéro 1 dans les charts US tout comme le single "Centerfold" et tournée en première partie des Rolling Stones ; "Showtime", live à Detroit (1982). Suite à des divergences musicales, départ de Peter Wolf : "You're Gettin' Even While I'm Getting Odd" (1984). Le J. Geils Band se sépare en 1985.

Compilation : sur Rhino, "The J. Geils Band Anthology-Houseparty" (1993). Entre 1985 et 1992, J. Geils abandonne la guitare pour se consacrer à la mécanique automobile et aux courses de voitures de collection. En 1992, sous le nom de Jay Geils, il reprend du service avec Magic Dick dans Bluestime sur Rounder : "Bluestime" (1994) ; "Little Car Blues" (1996). Dans les années 2000, il retourne à ses premières amours, le jazz : "Jay Geils Plays Jazz" (2005) ; "Jay Geils-Gerry Beaudoin And The Kings Of Strings featuring Aaron Weinstein" (2006) ; "Toe Tappin' Jazz" (2009). New Guitar Summit avec Duke Robillard, Gerry Beaudoin et Randy Bachman : "Shivers" (2009). Avec Jeff Pitchell : "American Girl" (2012). Le J. Geils Band se reforme régulièrement depuis 1999, mais, en 2012, J. Geils intente un procès à ses anciens camarades pour utilisation abusive du nom.

Photo Archives Rock&Folk-DR

J'aimerais connaître le parcours et la discographie de FELT un groupe anglais des années 80.
■ RICHARD *(courriel)*

A ne pas confondre avec le Felt américain qui sortit en 1971 un bel et unique album psychédélique sur Nasco, ce Felt-ci est composé de musiciens de Birmingham en Angleterre. Le nom serait tiré des paroles de la chanson "Venus" figurant sur "Marquee Moon" de Television. A l'origine, **Felt** est le pseudo qu'adopte le guitariste, chanteur et compositeur Lawrence Hayward, né le 12 août 1961 à Birmingham, pour la sortie d'un single autoproduit sur Shangai Records en 1979 : "Index"/ "Break It" dont l'art brut ne laisse en rien présager de la suite. Toute sa carrière, Lawrence n'utilisera que ce prénom bien qu'il ait l'ambition de devenir la plus célèbre pop star de l'underground. En 1980, il recrute Nick Gilbert à la batterie, un instrument qu'il ne maitrise pas totalement, et un petit génie local à la guitare, Maurice Deebank. Après des premières parties de The Fall, Nick Gilbert passe à la basse, Gary Ainge prenant en charge la batterie. Une démo, avec "Cathedral", est d'abord refusée par Postcard, puis acceptée par Cherry Red. Après un premier EP en 1981, "Something Sends Me To Sleep", un album sort l'année suivante. Il est court, mais, par la suite, les disques de Felt ne dépasseront guère les 30 minutes et contiendront de nombreux instrumentaux : "Crumbling The Antiseptic Beauty" (1982) dans lequel Nick Gilbert n'est présent que sur deux titres. Magique. Formé au classique, Deebank instaure une atmosphère onirique unique par son jeu de guitare lumineux alors que la batterie et le phrasé de Lawrence évoquent un croisement entre Television et le Velvet Underground époque "Loaded". Avec Mick Lloyd à la basse, après le EP "Penelope Tree" en 1983 : "The Splendour Of Fear" (1984), quatre des six morceaux sont des instrumentaux ; "The Strange Idols Pattern And Other Short Stories" (1984). Marco Thomas à la basse et Martin Duffy aux claviers : "Ignite The Seven Cannons" (1985), produit par Robin Guthrie de Cocteau Twins avec Elizabeth Frazer sur "Primitive Painters", leur unique succès. Départ de Maurice Deebank et signature chez Creation : "Let The Snakes Crinkle Their Heads To Death", album instrumental (1986), le son du groupe laisse une part plus importante aux claviers. Avec l'apport de Tony Willé aux guitares : "Forever Breathes The Lonely Word" (1986), un renouveau pour la formation de Lawrence. Marco Thomas à la guitare, Mick Bund à la basse : "Poem Of The River" (1987), produit par Mayo Thompson de Red Krayola ; "The Pictorial Jackson Review" (1988), une face chantée, une autre instrumentale. Lawrence ne participe pas à l'album suivant, instrumental jazzy œuvre du duo Duffy et Ainge : "Train Above The City." (1988). Pour les disques El, retour de Lawrence, avec John Mohan et Richard Left aux guitares, Robert Young de Primal Scream, basse, Duffy et Ainge : "Me And A Monkey On The Moon" (1989), produit par Adrian Borland. Ce sera le dernier disque de Felt, car fidèle à sa promesse de réaliser dix singles et dix albums en dix ans, Lawrence dissout définitivement le groupe. Maurice Deebank réalisera "Inner Thought Zone" sur Cherry Red en 1984, en CD avec quatre titres supplémentaires en 1992. Gary Ainge formera Fly avec Marco Thomas puis rejoindra Vic Goddard And Subway Sect. Après Church Of Raism, Martin Duffy fera des piges pour les Charlatans et Primal Scream dont il devient un membre permanent après la fin de Felt. Quant à Lawrence, il créera Denim, deux albums entre 1992 et 1997, puis Go-Kart Mozart depuis 1998.
Compilations : "Felt", 25 cm français (1984) ; "Felt Box", 4 CD dont un mini consacré aux premiers singles sur Cherry Red (1993) ; "Absolute Classic Masterpieces. Volume II", 2 CD époque Creation (1993) ; "Stains On A Decade", singles entre 1981 et 1988 (2003).

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Un oublié des rings

Outsider

DE PHILIPPE FALARDEAU

Jouer une légende de la boxe avec muscles saillants, short en polyester et arcade sourcilière en charpie semble faire partie de *la charte de carrière* des plus grandes stars d'Hollywood. Parmi les plus emblématiques on se souviendra de Robert De Niro en Jake LaMotta dans "Raging Bull" de Martin Scorsese, Will Smith en Mohamed Ali dans "Ali" de Michael Mann, Errol Flynn en James J. Corbett dans "Gentleman Jim" d'Howard Hawks ou Denzel Washington en Rubin Carter dans "Hurricane Carter" de Norman Jewison… Et, champion du monde poids lourd, Sylvester Stallone en Rocky Balboa. Pour le coup, un boxeur fictif lui. Fictif ? Pas tant que ça en fait… En créant le personnage de Rocky dont il écrivit le scénario à l'époque où il faisait des panouilles dans des séries B produites par Roger Corman ("Capone", "La Course A La Mort De L'An 2000"), Stallone avait déjà en tête son inspiration principale. A savoir Chuck Wepner, un oublié des rings, qui, après avoir gagné quelques combats dès le milieu des sixties (35 victoires sur 51 confrontations) finit par faire parler de lui quand il se retrouva face au mastodonte absolu : Mohamed Ali. C'était le 24 mars 1975 au Richfield Coliseum de Cleveland. Alors que le monde entier pensait que l'outsider (payé 100 000 dollars) se ferait laminer le minois en moins de dix secondes, ce dernier tint quinze miraculeux rounds face au dieu des boxeurs (payé 1,2 million de dollars). Et trouva même un petit espace — au neuvième round — pour balancer deux directs du gauche dans la carotide d'Ali. Pour, au final, se retrouver dans les cordes, défiguré, avant que l'arbitre n'arrête le combat. *KO technique* comme on dit. Bien que battu, Wepner bâtit sa légende sur ce combat à l'arrière-gout de duel entre David et Goliath. Si le premier "Rocky" n'est pas un biopic de Chuck Wepner, ce dernier est quand même son inspiration principale. Rocky Balboa perdant à la fin du premier opus, non pas par KO comme Wepner, mais par décision des juges. Après un ultime combat (qu'il perdit) en septembre 1978, Wepner, représentant en alcool du coté du New Jersey, abandonne la compétition après une carrière riche en fractures nasales (huit) et en points de suture divers (313 pour être exact). Excellent et méconnu cinéaste québécois, Philippe Falardeau, réputé pour "The Good Lie" (sur le parcours de trois orphelins soudanais envoyés aux Etats-Unis par un organisme humanitaire), est très à l'aise pour démantibuler la psychologie de personnages forts en gueule. Ce qu'il réussit avec "Outsider", semi biographie de Wepner, puissamment interprétée par le fascinant Liev Schreiber et qui, pour le coup, arrive à faire oublier son personnage d'avocat véreux et psychopathe de l'excellente série "Ray Donovan". Schreiber s'identifie parfaitement — voire se clone — à Chuck Wepner, personnage massif, un peu gauche, assez naïf et largué par la vie. Un homme qui sait qu'il n'aura jamais ni l'aura, ni le parcours d'une grande star du ring. A tel point que, dans le film, Wepner s'identifie au boxeur déchu et sans avenir interprété par Anthony Quinn dans l'excellent "Requiem Pour Un Champion" de Ralph Nelson et dont il connaît les dialogues par cœur. "Outsider" suit donc la deuxième partie de vie, la plus *lose*, de *The Real Rocky* (comme on l'a surnommé après le succès du film de Stallone). Avec au programme déchéance (il trompe sa femme, abuse de substances illicites, se retrouve en taule), rédemption (il finit par se calmer), grande rencontre (avec Stallone qui le reçoit avec respect et dévotion et tente même d'en faire un acteur) et, enfin, le bonheur apaisant. Synthétisé ici par ce magnifique plan-séquence final où la caméra, partant du faux Wepner interprété par Liev Schreiber se dirige vers le vrai qui, à 77 ans, marche, tranquille et heureux, avec sa femme le long d'une plage (*actuellement en salles*). ❑

Scarface à Bamako

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Le Roi Arthur : La Légende D'Excalibur

Le Roi Arthur : La Légende D'Excalibur

Suite à l'immense *Game Of Thrones-mania* de ces dernières années, Hollywood s'est pris soudainement d'une frénésie de fresque médiévale. Avec coups de glaive, cris gutturaux et rêves de pouvoir. Personnifié 146 fois au cinéma et à la télévision — parfois logiquement ("Excalibur" de John Boorman, un classique), parfois absurdement ("Un Cosmonaute Chez Le Roi Arthur", une daube) — le seigneur breton revient faire des siennes dans ce blockbuster pas mal épuisant et vaguement spectaculaire. Comme dans la légende, Arthur s'empare de l'épée magique Excalibur pour aider son peuple à vaincre le tyran Vortigern, roi fielleux de l'île de Bretagne. Avec ses 103 millions de dollars de budget, la réalisation un brin tape à l'œil et impersonnelle de Guy Ritchie (qui avait modernisé Sherlock Holmes dans deux adaptations cinémas réussies) et ses combats lambda à l'arme blanche, ce Roi Arthur new wave mixe un peu tout pour s'attirer le maximum de spectateurs : décors de grisaille post "Hobbit"/ "Seigneur Des Anneaux", apparition d'un éléphant gigantesque de taille *jurassicparkienne* et jeu ultra shakespearien des acteurs, plus proche des huit saisons de "Game Of Thrones" (donc) que des trois saisons de "Camping" de Fabien Onteniente (tant mieux, cela dit). Et dire que les pontes d'Hollywood veulent en faire une franchise de six films. Bonne chance mes seigneurs (*en salles le 17 mai)* !

The Jane Doe Identity

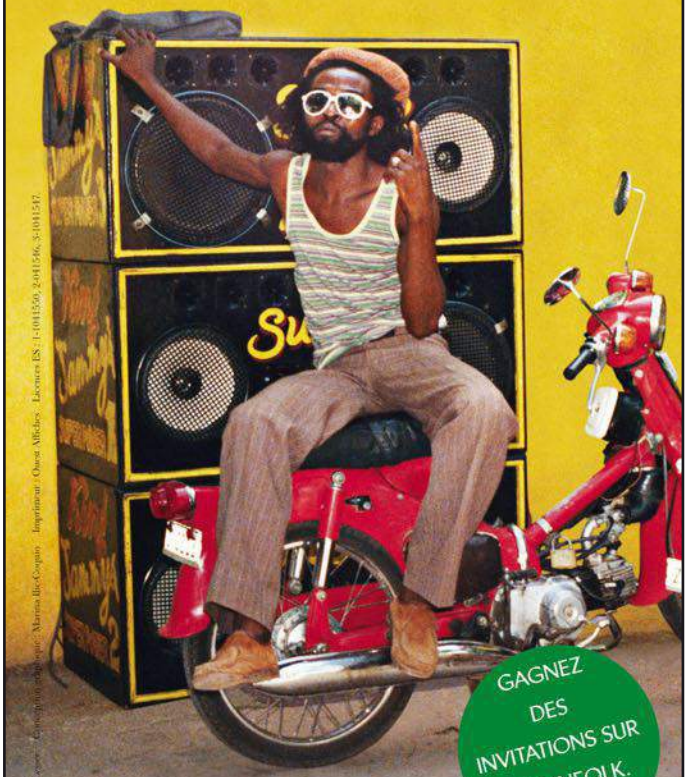
Le cinéaste norvegien André Ovredal change complètement de registre. Sept ans après "Troll Hunter", rempli de trolls géants pétomanes (hé oui !), voilà qu'il verse dans le film d'horreur post mortem. Soit un médecin légiste et son fils confrontés à un cadavre dans le crématorium où ils officient. Un décor minimal pour un suspense horrifique maximal. Car le corps de la défunte — bardé de mutilations glauques — contient aussi des *choses* qui vont provoquer l'arrivée d'une puissance surnaturelle. Une longue autopsie stressante que le spectateur subit accroché au fauteuil, sans jamais savoir ce qui va arriver la minute suivante. Comme si cet espace clos se transformait progressivement en antichambre de l'enfer... Avec ses effets sonores qui envahissent subtilement les neurones, son ambiance païenne et sa morbidité quasi jouissive (sauf si on ne jure que par Louis de Funès), "The Jane Doe Identity" est — avec "Get Out" (chroniqué le mois dernier) — le meilleur film d'horreur à voir en ce moment *(en salles le 31 mai)*.

The Jane Doe Identity

PHILHARMONIE DE PARIS

JAMAICA JAMAICA !

de Marley aux deejays



GAGNEZ DES INVITATIONS SUR ROCKNFOLK.COM

EXPOSITION
DU 4 AVRIL AU 13 AOÛT 2017

RADIO JAMAICA
La web radio de l'exposition

MAIRIE DE PARIS

CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE DE PARIS

PHILHARMONIEDEPARIS.FR 01 44 84 44 84 Ⓜ Ⓣ PORTE DE PANTIN

Sandals JAMAICA VINCI GRANDS PROJETS AIRFRANCE
fnac SNCF UGC arte ANOUS PARIS
REGGAE Konbini Le Parisien inRockuptibles inter

Born To Boogie

Le plus zazou des Beatles

14e Festival Du Cinéma De Brive

Chaque mois d'avril depuis 14 ans, Brive devient capitale mondiale du moyen métrage. Là où de jeunes réalisateurs testent leur capacité à bien faire leur métier avec des films d'une durée de 30 à 59 minutes. Qui sait si ceux primés cette année (une dizaine dont le presque grolandais "Rien Sauf L'Eté" de Claude Schmitz et le très sensoriel "Blind Sex" de Sarah Santamaria-Mertens ou une jeune aveugle erre dans un camp du nudistes) amèneront un jour ces metteurs en scène à Cannes... Côté rétrospectives, belle découverte avec le formidable "I'm Here" que Spike Jonze signa en 2010.
Le clippeur fétiche des Beastie Boys et de Kanye West raconte en une demi-heure la love story mélancolique entre deux robots dans une société qui les exploite jusqu'au plus petit boulon. Egalement projeté, le très rare "Born To Boogie" documentaire hommage à Marc Bolan et à son T-Rex produit et réalisé en 1972 par Ringo Starr, le plus zazou des Beatles. Et aussi, le rigolo "Lake Nowhere" de Christopher Phelbs et Maxim Van Scoy, délire gore de 51 minutes au grain de vieille VHS usée qui rend un hommage mi-nostalgique, mi-potache aux slashers post-"Vendredi 13" des eighties les plus dégénérées. Avec gogol masqué, coup de hache non aiguisée dans la tronche, seins laiteux à l'air et sacrifice rituel cadré en biais.

Wulu

Wulu

"Wulu" de Daouda Coulibaly est à la frontière exacte entre film d'auteur et film de genre. Comme une version réaliste de "Scarface" à Bamako. Lieu où Ladji, la vingtaine, officie comme apprenti chauffeur. Galérant financièrement, il finit par accepter l'offre douteuse d'un trafiquant de drogue. Et ça lui réussit ! De transport de coke en transport de coke, Ladji devient passeur professionnel et peut enfin offrir à sa sœur une vie digne de ses fantasmes de richesse. Ladji (excellent Ibrahim Koma), montré comme un petit Tony Montana local, est pourtant loin d'être une figure du mal. Simplement un citoyen malien qui n'a d'autre choix que d'accepter cette voie pour survivre. Au delà de la poudre blanche et des guns, "Wulu" est aussi et surtout la chronique sociétale d'un pays totalement gangréné par la guerre et la corruption. "Wulu" ne dénonce rien (on aurait pu penser à du Ken Loach avec des flingues) en se contentant juste d'être un film *état de fait*. Et démontre au passage que la différence entre le bien et le mal est indiscernable quand on ne peut échapper à sa destinée *(en salles 13 juin)*. ❑

Série du mois

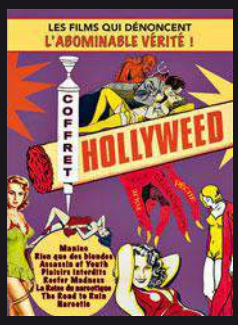
PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Une possession carabinée

L'Exorciste

Après "Evil Dead", c'est au tour de "L'Exorciste", autre classique sanguinolent, d'être adapté en série télé. Si "Evil Dead" version feuilleton finissait par s'enfoncer dans le potache gore décérébré, "L'Exorciste" nouvelle mouture suit (presque) fidèlement la charte stylistique du chef-d'œuvre de William Friedkin, avec son ambiance automnale mortifère et ses effets de lumières à contre-jour. Mais rappelons les faits... En 1974, "L'Exorciste" sort dans les salles du monde entier en battant des records de recettes et en atomisant critiques et spectateurs, qui, pour la première fois de leur vie, ont cette étrange sensation d'être confronté à Satan en direct. Devenu phénomène de société, "L'Exorciste" fait beaucoup de petits. Avec des suites plus ou moins atypiques (dont le trop méconnu et terrifiant "The Exorcist III" signé William Peter Blatty, auteur du roman original) et une quantité folle de séries B et Z allant du meilleur ("L'Antéchrist" où l'élégante Carla Gravina lèche un anus de chèvre lors d'un sabbat) au pire ("L'Exorciste En Folie", parodie gênante où Linda Blair reprenait son rôle de petite possédée en cabotinant un max). Puis, après s'être fait discret sur les écrans, l'exorcisme redevient à la mode. Genre "L'Exorcisme D'Emily Rose", "Les Dossiers Secrets Du Vatican", "Devil Inside" et le plutôt bon diptyque : "Dernier Exorcisme 1" et "2". Avec croix fumantes, insultes à Jésus et eau bénite souillée dans chaque coin de cadre. D'où, probablement, l'idée de la chaîne Fox de mettre en branle une série qui retournerait aux sources même du roman de Blatty et du film de Friedkin. Comme si on voulait refaire la Joconde ou la Vénus de Milo. Franchement, qui oserait ? Le réalisateur anglais Rupert Wyatt, repéré il y a six ans avec sa nouvelle version fun et spectaculaire de "La Planète Des Singes", refuse le job dans un premier temps. Puis finit par accepter à la lecture du projet. Comme il le confie dans l'excellent hors-série de la revue Mad Movies consacré à la saga "Exorciste" : *"Je me suis rendu compte que ce n'était en aucun cas un remake, ni un reboot, mais beaucoup plus que ça. Il n'était pas question d'évacuer la mythologie créée par le premier film, mais de lier certains de ses éléments à l'histoire actuelle et au monde moderne dans lequel elle évolue. Tout était neuf, du récit aux personnages en passant par le lieu de l'action qui se déroule à Chicago."*
La série raconte donc une nouvelle histoire d'adolescente possédée, mais en suivant le plus fidèlement possible l'esprit du film et du bouquin. Une jeune fille de Chicago présentant tous les symptômes d'une possession carabinée (elle vomit des cancrelats et a la voix du père Fouras) est prise en charge par deux hommes d'église : un prêtre de trente ans qui a du mal à croire au démon et un père quinquagénaire excommunié par l'église pour avoir déjà pratiqué un exorcisme qui s'est mal terminé. Un point de départ proche du film de Friedkin mais dont le nombre d'épisodes — dix fois 45 minutes — permet au mal de s'installer plus insidieusement : la famille de l'ado devient dysfonctionnelle tandis qu'une étrange secte maléfique évolue dans les artères de la ville. Rendant des hommages réguliers et bien placés au classique de Friedkin (voir le mythique thème de Mike Olfield qui clôt l'épisode 1) la série finit par rejoindre le film via un rebondissement jouissif (à l'épisode 6) qu'on ne dévoilera pas pour le bien-être du spectateur. Ou plutôt pour son mal-être. ❑

("L'Exorciste", chaque mercredi sur Série Club)

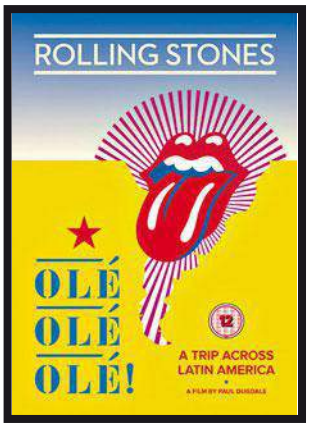


Coffret Hollyweed *Bach Films*

En 1934, un code de censure (dit *Code Hays* qui restera en vigueur jusqu'en 1966) oblige Hollywood à ne plus mettre d'alcool, de sexe et surtout de drogue dans ses films. Qu'à cela ne tienne : des petits malins produisent alors de simili films soi disant didactiques destinés à dénoncer ces méfaits. Et qui dit dénoncer, dit montrer. Exemple avec ces huit pelloches de *drugsploitation* aux titres parfois éloquents ("La Reine du Narcotic", "Maniac", "Plaisirs Interdits" et le cultissime "Reefer Madness") où le simple fait de fumer un pétard amène forcément dans l'enfer de la prostitution et de la toxicomanie. Inutile de dire que tout ceci a pris son sacré coup de kitch et qu'on s'amuse beaucoup. Même sans drogue.

PAR JEROME SOLIGNY

Des gens de goût

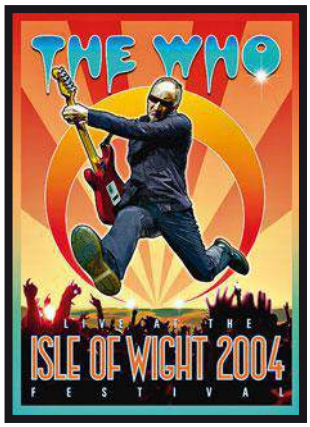


The Rolling Stones

"OLE OLE OLE! A TRIP ACROSS LATIN AMERICA"

Eagle

C'est ce qui s'appelle rentabiliser un voyage. Et ça, les Rolling Stones savent faire. Depuis qu'ils se sont associés à Eagle (on n'a pas connaissance des termes du contrat, mais on n'imagine pas une seule seconde qu'il leur soit autre chose que mortellement favorable), les *Pierres Roulantes* publient régulièrement DVD et Blu-ray. Il y a à peine cinq numéros, on chroniquait leur précédent. Comme son titre l'indiquait "Havana Moon" était le témoignage visuel et sonore du concert que le groupe a donné le 25 mars 2016 chez Castro. Gratuit, devant un demi-million de personnes, il méritait bien un tiré à part. "Olé Olé Olé! A Trip Across Latin America" est un nouveau documentaire de Paul Dugdale sur la tournée qui a précédé le raout cubain. On y suit les Stones au Chili, en Argentine, au Brésil, au Pérou ou au Mexique. Devenu maître en sa matière, Dugdale filme admirablement les musiciens sur scène, mais surtout en coulisse, en privé, dans les hôtels des villes qu'ils traversent, partout où, de manière souvent émouvante, ils se confient en voix off. A une demi-heure du début, Mick Jagger et Keith Richards se fendent d'une version acoustique de "Honky Tonk Woman", backstage, devant leur garde-robe itinérante. C'est un passage simple et admirable qui en dit plus long sur la destinée des deux gamins de Dartford, que tout ce qu'on a pu écrire. Ils ont au moins l'âge de leurs artères, mais semblent incapables d'exister l'un sans l'autre. Un peu comme leur public qui, outes générations confondues et plus nombreux à chaque fois, ne veut pas se passer d'eux.

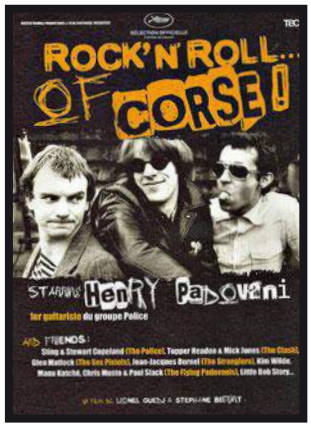


The Who

"LIVE AT THE ISLE OF WIGHT 2004"

Eagle

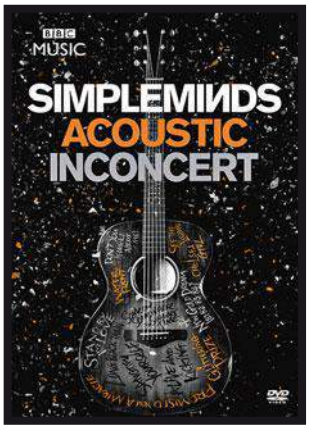
En 2004, trente-quatre ans après leur première apparition au festival de l'île de Wight (lors de la dernière édition des années 60 et 70 — le festival a ensuite repris en 2002), les Who y sont retournés. Forcément, il ne s'agissait plus vraiment du même groupe. Du quartette d'origine (dont deux des membres ne sont plus là), ne subsiste que le binôme Roger Daltrey/ Pete Townshend, rejoint pour l'occasion par Simon Townshend (frère cadet de Pete) à la guitare, Pino Palladino à la basse, John *Rabbit* Bundrick aux claviers et Zak Starkey (fils de son père) à la batterie. Suite au décès du bassiste John Entwistle (et poussés par son fils à ne pas raccrocher), les Who n'ont plus arrêté de se produire en live depuis, même si leur dernier album studio, "Endless Wire", leur seul en trente-cinq ans, remonte à 2006. Aucun amateur de leur musique n'ignore que si les Who continuent aujourd'hui à tourner, Daltrey considère qu'ils appartiennent au passé, tout comme le rock d'ailleurs, remplacé, selon lui par le grand méchant rap. A le voir gesticuler, on imagine que Townshend ne pense pas exactement la même chose, même si on sait que la scène lui a servi d'échappatoire lorsqu'il a été mis en cause dans le cadre d'une enquête sur la pornographie juvénile. Rondement mené et faisant la part belle à des interventions guitaristiques particulièrement sauvages et inspirées, ce concert donnait également aux Who l'occasion de jouer "Real Good Looking Boy" et "Old Red Wine", les deux *nouveautés* de la compilation de singles "The Who : Then And Now", parue également en 2004. Comme de bien entendu chez Eagle, ce film de concert, proposé en 16:9 et son DTS, existe en DVD, Blu-Ray et édition double CD+DVD.



"Rock'n'roll... Of Corse !"

TBC

On a souvent raconté son histoire à sa place et il n'y a pas toujours eu le beau rôle. Quitter un groupe majeur du rock juste avant qu'il explose, Pete Best en sait quelque chose, suscite généralement l'incompréhension, des sarcasmes et, parfois, du mépris. De la part de ceux qui, justement, ne sont pas vraiment rock. S'il y a un truc qu'on ne peut pas enlever à Henri Padovani, c'est son amour pour cette musique qui l'a poussé à quitter sa Corse, au milieu des années 70, pour vivre à Londres, à fond et de l'intérieur, les premières heures du punk. Car Padovani est *the real deal*. Dans cet élégant documentaire signé Lionel Guedj et Stéphane Bébert, le premier guitariste de The Police évoque son parcours avec pudeur et humanité, sans forcer le trait de la nostalgie. A travers les témoignages, parfois brefs mais toujours suffisants, de ses amis de l'époque et des musiciens qu'il a croisés ou avec qui il a joués (Stewart Copeland, Mick Jones, Jayne County, Glen Matlock, Jean-Jacques Burnel, Kim Wilde, Little Bob...), on découvre un artiste attachant parce qu'attaché aux gens, autant qu'à ses guitares et ses disques. Des vies, dans la musique, Henri en a déjà eu mille, et la lueur dans son regard laisse entendre qu'il n'est pas près de plaquer son dernier accord. Parmi les temps forts, les passages avec Sting et ceux où Topper Headon, l'ex-batteur du Clash, démontre qu'on peut revenir de l'enfer. Le tout est entrecoupé d'images live et brutes de cette scène sans concession et l'intouchable "Another Girl, Another Planet" est la chanson du générique. La preuve qu'on est là chez des gens de goût.



Simple Minds

"ACOUSTIC INCONCERT"

Eagle

La question qu'on peut légitimement se poser est la suivante : près de trente ans après la première émission *MTV Unplugged*, a-t-on vraiment besoin d'un concert acoustique de Simple Minds ? Des salopiauds iront même jusqu'à demander qui Simple Minds intéresse aujourd'hui. Enorme dans les années 80, déclinant au cours de la décennie suivante, puis bénéficiant d'un curieux revival depuis le début du nouveau siècle, le groupe écossais n'est plus qu'un duo enrichi, mais Jim Kerr, un peu Bono sur les bords, et le guitariste Charlie Burchill, s'ils ne remplissent plus d'arènes, continuent de ravir un public resté scotché au charme de leurs premiers albums. Dont ils tirent, c'est bien compréhensible, l'essentiel de leur répertoire live. Sincèrement, on ne peut pas réellement juger si la formule acoustique sied à Simple Minds aujourd'hui, car elle ne l'est pas vraiment. D'accord, les guitares (et même la basse) sont sèches, mais elle a beau être créditée en tant que percussionniste au générique de fin, la jolie Cherisse Osei joue, en fait et debout, de la batterie. Le son de son kit n'est pas envahissant, mais ça pousse derrière, comme dans un groupe de rock. A la version de "Andy Warhol", prétexte, pour Kerr, à rendre hommage à son créateur (David Bowie), mais malmenée par la choriste Catherine Davies, on préfère, de très loin, la relecture un peu forcée de "Don't You (Forget About Me)" — on rappelle que cette chanson, que Simple Minds n'a pas signée et a enregistrée sans trop y croire, a fait un tabac aux USA, comme le film "Breakfast Club", de John Hugues, dont elle était le thème principal — et la bon enfant "Make Me Smile (Come Up And See Me)" que son créateur Steve Harley vient partager en toute fin de spectacle. ❑

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

DWEEZIL ZAPPA INTERPRÈTE LA MUSIQUE DE SON PÈRE

Dweezil Plays Zappa

whatever the F@%k he wants!

Une soirée pour revivre
50 ans de musique
de Frank Zappa

LICENCE III 1042985 - LICENCE II 6-13623 – RCS PARIS N 388 281 586 - CONCEPTION : JOHANN DARCEL

The Cease & Desist Tour 2017

EN CONCERT

SAMEDI 14 OCTOBRE
PARIS - LE TRIANON

WWW.DWEEZILZAPPAWORLD.COM

INFOS & RÉSERVATIONS SUR **GDP.FR**
0 892 392 192 (0,34€/MIN), ET POINTS DE VENTE HABITUELS

gérard drouot productions s.a. /GDP /GDP

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

KANSAS

EN CONCERT

10 JUILLET 2017
PARIS
LE TRIANON

KANSASBAND.COM

@kansasband /kansasband

INFOS & RÉSERVATIONS SUR **GDP.FR**
0 892 392 192 (0,34€/MIN), ET POINTS DE VENTE HABITUELS

gérard drouot productions s.a. /GDP /GDP

LICENCE III 1042985 - LICENCE II 6-13623 – RCS PARIS N 388 281 586 - CONCEPTION : JOHANN DARCEL

PAR HUGUES CORNIERE

Le manuel d'emploi est fortement conseillé aux néophytes pour les premières utilisations de ce boitier...

Sur le tube de Marvin Gaye

Roland TR-808

CHAQUE MOIS, NOTRE SPECIALISTE EVOQUE L'HISTOIRE D'UN APPAREIL, VETEMENT, INSTRUMENT OU BIBELOT DE LEGENDE...

Ces drôles d'années 1980 où l'on croyait tout recréer avec des machines auront tout de même laissé à la postérité quelques réussites, comme cette boîte à rythmes mythique créée par un visionnaire surdoué disparu le 1er avril dernier : Ikutaro Kakehashi.

En 1954, il ouvre Kakehashi Musen, une boutique d'appareils électriques et de réparations, à Osaka. Les affaires vont bien et, en 1960, il change le nom de sa société en Ace Electronic Industries, qui compte alors une vingtaine d'employés. Passionné d'électronique et de musique, il va bientôt fabriquer ses propres prototypes de claviers. En 1963, Kakehashi commence à s'intéresser aux instruments électromécaniques de percussions, comme le *Sideman* de Wurlitzer. L'année suivante il met au point le R1 *Rhythm Ace*, qui n'obtient pas beaucoup de succès. Après avoir mis au point une diode matrix qui détermine la place de chaque instrument dans un pattern (modèle ou gabarit), une version mise à jour, baptisée le FR1 *Rhythm Ace*, est lancée en 1967 et obtient un excellent accueil. Le fabricant américain Hammond Organ le choisit pour l'installer dans sa dernière ligne d'instruments. Kakehashi se rapproche d'Hammond International — le distributeur pour le monde entier des orgues Hammond — et Ace Electronic devient leur importateur et distributeur exclusif au Japon. En 1968, Ace et Hammond s'associent pour créer Hammond International Japan et, l'année suivante, Kakehashi rachète une société de fabrication de pianos et d'orgues basé à Hamamatsu (à environ 200 km à l'ouest d'Osaka) qui devient un sous-traitant de Hammond et le fournisseur des petits orgues électroniques bon marché, inspirés des *combo organs* Vox *Continental* et autres Farfisa FAST, commercialisés sous la marque Ace Tone. Le haut de gamme d'Ace Tone est occupé par l'orgue GT-7, dont le futur Hammond X5 va fortement s'inspirer. Mais la plupart des investissements de Kakehashi ont été effectués en ponctionnant dans ses parts de Ace Electronic et il est depuis quelques années actionnaire minoritaire de sa propre société. Tout va pour le mieux tant que son actionnaire principal est Sakata Shokai, dont le patron Kazuo Sakata est aussi un passionné de musique, mais en 1971 un groupe industriel rachète cette société et donc Ace Electronic. Les cadres de ce nouvel actionnaire n'ont aucune affinité avec l'industrie musicale, et Ikutaro Kakehashi, trouvant la situation intolérable, quitte Ace et Hammond International en mars 1972.

À peine un mois plus tard, le 18 avril 1972, Kakehashi fonde la société Roland. Sans produits ni clients, il va utiliser son excellente réputation pour persuader les fournisseurs de composants de le facturer à 90 jours et se lancer dans une course incroyable consistant à concevoir, fabriquer et exporter une nouvelle boîte à rythmes avant le terme de l'échéance... Pendant que son équipe commence à travailler, Kakehashi part au Canada, aux États-Unis et en Europe, faire le tour des anciens distributeurs d'Ace Electronic pour les convaincre d'investir dans un produit qui n'existe que sur le papier. Il revient avec assez de précommandes pour lancer la fabrication d'une boîte à rythmes baptisée TR-77, dont le boîtier en placage de bois ainsi que le lutrin amovible pour les partitions ne laisse guère de doute sur son utilisation... Hammond adopte l'appareil et le renomme même *Hammond Rhythm Unit*, mettant Roland sur les rails du succès. Au cours des années 1970, la société produit des pédales d'effets pour guitares, des synthétiseurs, des chambres d'écho, des amplis, etc.

En 1980, Roland présente la TR-808 *Rhythm Composer*, une des premières boîtes à rythmes programmables, conçue au départ comme un outil aidant à la création de démos et de maquettes. À la différence de la Linn-M1 (cf. R&F n° 545) apparue quelques mois plus tôt — qui utilise des sons de batteries acoustiques samplés — les sonorités électroniques de la TR-808 n'emballent pas vraiment la plupart des musiciens. Toutefois, la capacité de cet appareil à produire des sons à une fréquence extrêmement basse, avec une grosse caisse monstrueuse va aider à créer la légende. Les premiers à l'utiliser sont Yellow Magic Orchestra.

Très polyvalent, cet instrument va être adopté par des styles de musique qui naissent en même temps que lui : le hip-hop et, plus tard la techno. Mais, la TR-808 — fabriquée jusqu'en 1984 — se retrouve aussi en 1982 sur le tube de Marvin Gaye, "*Sexual Healing*", sur les albums de The Cure, Cocteau Twins et, bien sûr, Run DMC et Beastie Boys produits par Rick Rubin ou, plus récemment, Daft Punk. Comme pas mal d'anciens appareils analogiques, on a tenté de numériser le TR-808 mais sans vraiment réussir à retrouver le punch de l'original, qui est aujourd'hui un objet très convoité. ❑

Pour en savoir plus : http://fr.rolandce.com/blog/flashback-tr-808/

Combien ça coûtait ?

Roland TR-808
(neuf) :
4 950 FF (755 €)
SMIC mensuel brut en 1981 = 430 €

Combien ça coûte ?

Roland TR-808
(en parfait état) :
à partir de 3 500 €
SMIC mensuel brut en 2017 = 1666 € (pour 169 heures), 1480 € (pour 151 heures)

Photo Hugues Cornière

Video games

PAR JEROME REIJASSE

Moustache, salopette bleue et casquette rouge

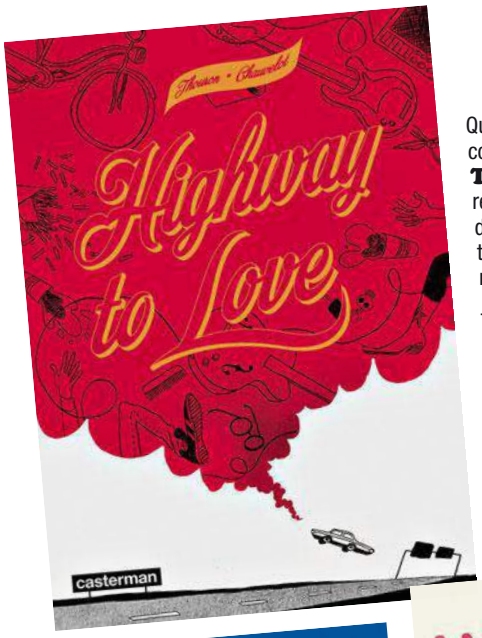
Quand une nouvelle console débarque, c'est souvent, toujours même, l'assurance de découvrir des titres flamboyants. Avec la Nintendo Switch, un seul héros virtuel pouvait évidemment exciter la planète ludique. Fédérer et inaugurer cette nouvelle aventure de salon. Voire beaucoup plus vu que la Nintendo Switch, et c'est en cela qu'elle est véritablement révolutionnaire, offre pour la première fois la possibilité de jouer quasiment n'importe où.
Il a une moustache, une salopette bleue et une casquette rouge, donne dans la plomberie et ne craint personne. Il est là depuis longtemps, il a déjà traversé un millénaire, conquis plusieurs générations et des millions de gamers, multiplié ses activités. Oui, Mario, le grand Mario est de retour !
En ces temps de situation internationale plutôt flippante, Mario a de quoi offrir quelques heures d'apaisement, loin du chaos. **"MARIO KART 8 DELUXE"**, chez Nintendo et uniquement disponible sur la récente console nippone donc, ne pouvait pas mieux tomber. Les solitaires comme les adeptes des pratiques en groupe vont être aux anges. Ici, on doit remporter des courses en roulant à toute blinde, balancer sur ces adversaires carapaces, bombes et fruits exotiques et on peut le faire en mode solo comme en réunion. Pas moins de 42 personnages participent à cette fête de bitume et 48 courses sont accessibles sans attendre. Sur route, dans les nuages ou au cœur même de l'océan, Mario et ses amis hystériques et colorés s'en donnent à cœur-joie et c'est comme si le temps n'avait plus la moindre emprise sur le joueur. Les passionnés, les fans hardcore retrouveront avec bonheur les modes *bataille de ballons* (défis fermés dans une arène où il s'agit de démonter celui d'en face à coups de projections sournoises), tout comme les modes *Bob-ombs à gogo, capture de soleil* et *bataille de pièces*. Sans oublier le mode inédit *traque sur la piste*, affaire très attractive de poursuite endiablée. Les plus motivés pourront enregistrer des vidéos de leurs moments de gloire ou leurs pires prestations pour les plus masochistes, pour ensuite les visionner en boucles sur la Mario Kart TV. Eventuellement, aussi, se procurer la paire de volants Joy-Con Nintendo Switch, offrant une expérience de conduite encore plus immersive. Les novices et les plus jeunes pourront eux s'appuyer sur l'option *conduite assistée*, leur permettant de terminer les courses sans passer par la case accident et la grosse crise de nerf. Mario est de retour, longue vie à Mario !

"FLATOUT 4 : TOTAL INSANITY", chez Bigben, pour PS4 et XboxOne, marque le come-back de la franchise dédiée aux bolides destructeurs et aux courses apocalyptiques. Ici, Bison Futé pleure toutes les larmes de son corps et les radars implosent. Avec un titre explicite et des teasers franchement alléchants, "FlatOut" récidive et, sans rien chambouler dans l'absolu, tient sa promesse principale : honorer la vitesse et la démolition totale. Avec une collection de véhicules démentielle, tous customisables, 27 au total, Muscle Car, 4X4, tas de boue ou bolide rutilant et un choix de parcours tout à fait satisfaisant avec 20 pistes proposées, avec toujours ces décors qui n'attendent qu'une seule chose : être systématiquement explosés. Le jeu reste toujours aussi enragé et les poètes adeptes de déambulations en Vélib auront tout intérêt à fermer les yeux et à passer leur chemin. Avec des nouveaux modes complètement nihilistes, *Assaut* (annihilation assumée) et *Keep the Flag* (la victoire ou la mort), on retrouve avec jubilation le mode *Cascade*, ici boosté et revisité, avec de nouvelles figures au programme. Fast & Furious !

Dans un tout autre registre, **"SYBERIA 3"**, chez Koalabs/Microids, pour PS4, XBoxOne, Mac et PC, est un titre étrange, décalé, loin des gimmicks actuels et beau comme un songe aux brumes de mystère, qui a mis de longues années avant d'enfin débarquer sur consoles. Ce nouveau volet du jeu d'aventure culte créé par Benoit Sokal voilà quinze ans permet de suivre Kate Walker, avocate américaine et héroïne pas fixée, mourante, perdue au fin fond de la Sibérie. Elle est sauvée par des nomades. Aucun résumé ne suffirait à exprimer les émotions dégagées par ce jeu inclassable et à la réalisation somptueuse. Ici, tout se mêle, ce qui est n'est peut-être qu'une illusion ou une étape vers quelque chose d'encore plus incroyable. Mystique, parfois même angoissante, la neige cache des secrets d'importance. Il y a un médaillon, une ville abandonnée après le grand souffle nucléaire, des steppes sacrées, des humains qui se croisent, échangent, avancent, cherchent leur place. C'est surprenant, captivant. Et cette saga peut se prolonger avec un roman, une bande dessinée et un livre d'art, également disponible. ❑

PAR GEANT VERT

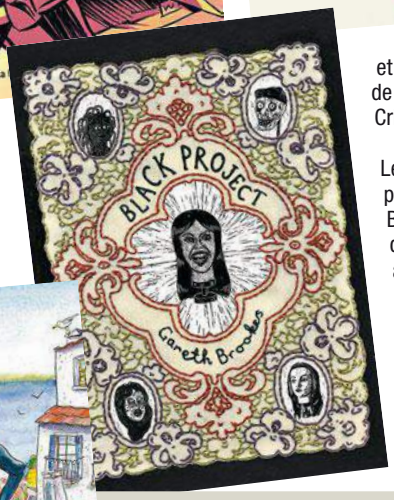
A emporter au prochain Hellfest



Quand la dessinatrice Zoé Thouron s'associe avec le scénariste Jean Chauvelot pour raconter comment se déroule un concert normal dans l'Est de la France, cela donne **"Highway To Love"** (Casterman), une histoire invraisemblablement poilante. Ici, la sémillante Zède réussie à convaincre son casanier et néanmoins ami Ji de la conduire jusqu'en Belgique afin d'assister au concert du groupe Freakytiger dont la demoiselle est plus que fan. Evidemment, tout ne se passe pas comme prévu après quelques bières et la visite obligatoire au stand de merchandising. A partir de là, c'est une succession de situations aussi invraisemblables que jouissives. Véritable "Thelma et Louise" version Claudia Colonna Et Ses Guépards live au bar des sports, cette BD au dessin marrant est tellement riche en couleurs que le noir et blanc d'un film de Lautner lui suffit pour devenir un beau classique du rire.

Il est parfois des BD passionnantes qui se passent très bien des services d'un scénariste. C'est vrai pour **"Le Pays Des Purs"** (La Boîte à Bulles) où la photographe Sarah Caron a confié ses clichés et ses souvenirs aux crayons d'Hubert Maury qui a mis en scène l'ensemble à la manière d'un Luc Cornillon réinterprétant une nouvelle aventure de Ric Hochet. Le résultat est aussi dynamique que bluffant. Résumé : baroudeuse seulement armée d'un appareil photo, Sarah Caron est envoyée au Pakistan par le magazine Life afin de tirer le portrait de Benazir Bhutto. Un mois plus tard, alors que la photographe est en immersion dans ce pays entre modernisme et Moyen Age, la femme politique progressiste est tuée par les talibans. C'est le début d'une partie de cache-cache où la jeune femme, témoin des émeutes qui surviennent après l'assassinat risque sa vie si elle se fait attraper. Glaçant et palpitant.

L'opéra rock est un sport national en France et c'est bien dommage. Heureusement, Leslie Plée vient de définitivement régler le problème grâce à une BD certes petite par sa taille, mais extrêmement amusante. Destinée aussi bien à ceux qui détestent le genre qu'à tous ceux qui souhaitent se faire rééduquer la culture pour moins de dix-sept euros, **"Mon Opéra Rock"** (Tapas:-*) passe en revue plus d'une vingtaine de thèmes ou de personnages célèbres qui ont, pour l'instant, échappé à cet hommage aussi indigeste que populaire. Avec un coup de pinceau d'une redoutable et sadique précision, l'auteur prend un malin plaisir à représenter le petit monde de ces comédies musicales qui est autant un crime pour le rock que pour l'opéra. Criant de vérité, le résultat fait très mal...



Les fans d'univers gothiques et dérangés peuvent remercier La Boîte à Bulles pour avoir osé éditer ce très étrange **"Black Project"**, signé par Gareth Brookes, un fan de Napalm Death et de Mayhem comme il se plaît à le rappeler dans l'interview qui conclut la bestiole. Richard serait un ado comme tous les autres s'il n'avait pas l'étrange manie de fabriquer ses petites amies à l'aide de ficelle et de papier mâché. Lesdites copines, de plus en plus réalistes, finissent hélas par causer quelques soucis au héros. Si le pitch reste classique, la représentation graphique de l'histoire sort un peu du gaufrier habituel, puisqu'il est ici davantage question de montage et de collage que de dessin. Une fois acceptée l'idée que l'ouvrage est hors norme, sa lecture ne diffère en rien d'un album plus classique, une sacrée impression de malaise en plus. La BD à emporter au prochain Hellfest. ❑

Le gros plan du Géant

Quand le cinéma rencontre la musique, le résultat ne peut être rapporté que par un dessinateur. Pour le cas de la collaboration entre Gaëtan Roussel et Rachida Brakni, c'est chose faite avec la BD "Lady Sir — Journal D'Une Aventure Musicale" (Glénat) du désormais reporter à pinceaux Fred Bernard. Entre anecdotes de studio et textes mis en dessins à la manière d'un jeu de l'oie, le lecteur pourra aborder l'objet à n'importe quelle page. Même s'il prend énormément de plaisir à dessiner le monde de la création musicale en studio, Bernard est tout simplement meilleur dès qu'il s'agit de faire voyager l'imaginaire du lecteur au hasard des chansons et des lieux visités.

On connait la musique

Je Me Tuerais Pour Vous
FRANCIS SCOTT FITZGERALD
Fayard/ Grasset

Si l'on devait trouver un équivalent musical de la carrière de l'écrivain Francis Scott Fitzgerald, ce serait celle d'un précoce one-hit wonder qui n'aurait jamais su retrouver le succès de ses débuts et aurait été obligé de toujours susurrer les scies pour midinettes de sa jeunesse quand ses opéras les plus aboutis ou ses performances les plus sophistiquées resteraient mésestimés et seulement célébrés par quelques fans éperdus. On connait la musique. L'iconique auteur s'est donc retrouvé contraint et forcé d'écrire tout sauf les romans dont il rêvait et a assuré ainsi, avec plus ou moins de réussite, une pitance de plus en plus maigre. Les nouvelles qui avaient fait sa célébrité et rapportaient plus d'argent que ses romans pour bien moins de travail, devinrent une amère corvée qu'il subissait par nécessité et dont l'inspiration Jazz Age lui était de plus en plus étrangère. Fitzgerald avait l'habitude de corriger à plusieurs reprises ses textes et préférait s'en charger quand un éditeur lui demandait des changements mais il lui arrivait de prétexter qu'il les ferait et de les oublier volontairement quand il refusait d'écouter les conseils et d'effectuer les rectifications demandées. C'est ainsi que les nouvelles inédites publiées aujourd'hui dans ce recueil

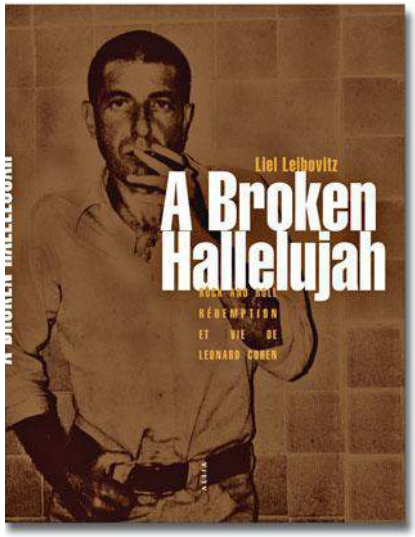
"Je Me Tuerais Pour Vous" ont été finalement égarées dans ses archives et retrouvées seulement très récemment. Cet événement littéraire n'en est pas tout à fait un, soyons honnêtes. D'inégale qualité, certaines nouvelles ne sont que des esquisses de scénarios tandis que d'autres tournent un peu en rond sur des thèmes rabâchés, voire vieillis. Heureusement, plusieurs nouvelles déploient tout de même tout l'humour et l'élégance du maître et toutes racontent toujours, derrière un sentimentalisme souvent imposé, la même littéraire interrogation sur l'identité et les apparences qui traversent toute son œuvre. La postface de l'éditrice américaine passionnera les amateurs et ses explications éclaireront non seulement les textes mais aussi le processus créatif de Fitzgerald.

Chronique D'Une Fin De Règne
PATRICK RAMBAUD
Grasset

François Rambaud est bon garçon, ses chroniques de la vie politique française — "Chronique D'Une Fin De Règne" est le huitième tome de ce cycle commencé en 2008 — faciliteront grandement les études des futurs historiens et politologues qui, au lieu de se farcir d'innombrables et austères livres d'histoire, n'auront qu'à le lire pour tout connaitre de notre chouette monde politique mais glousseront aussi de rire à chaque page en y découvrant les vacheries qu'il décoche aux grands de ce monde. Car Patrick Rambaud est aussi un affreux jojo qui met son talent et son style impeccablement classique au service d'une implacable, quoique malicieuse, critique des mœurs dévoyées de notre personnel politique et nous régale, ce faisant, des ironiques et mortelles flèches qu'il leur lance. Notre Saint-Simon tient un compte exact des mille bourdes et fautes morales dont ils sont coupables et les attaque avec la précision et le sang-froid d'un chasseur déterminé aux jouissives formules assassines. Nul doute que ses petits jeux permanents autour des prénoms de nos chers dirigeants doivent aussi toucher leur cible, Nicolas-la-faillite dit Nicolas-le-Menteur ou Nicolas-le-Vantard ou François-le-Réprouvé dit François-le-Bavard ou François-le-Ravi ne doivent justement pas l'être. Le bougre réussit le triple exploit de rendre passionnante une histoire qu'on connait souvent déjà, de dégager de ces piteux derniers mois du mandat de François-l'Onctueux une savoureuse leçon de politique politicienne et de nous distraire avec les saynètes pourtant affreusement révélatrices de cette farce tragique. Le mot *impatience* peine à traduire l'excitation qui nous saisit à la pensée que le prochain volume rendra forcément compte des récentes et extraordinaires aventures du Duc de Sablé, Seigneur de Beaucé et d'Arnys, François-le-Bien-Coiffé et de sa femme Pénélope-la-Flemmasse et nous offrira donc d'exceptionnelles heures de franche rigolade, qui sont, en ces temps de désastres, peut-être le seul espoir que nous offre encore la politique.

A Broken Hallelujah
LIEL LEIBOVITZ
Allia

Que les choses soient claires, nous prévient dès la première page Liel Leibovitz, l'auteur de la biographie de Leonard Cohen "A Broken Hallelujah", pour lui, chercher des indices en dehors de sa musique et sa poésie *"parmi des énumérations de faits et gestes ou dans des détails d'histoires d'amour ou encore les imbroglios familiaux, c'est présumer que l'œuvre d'un artiste n'est qu'une scène sur laquelle se jouerait un drame plus important"* et ça fait du bien à lire pour quelqu'un qui s'est déjà farci tant de ces bios qui cherchent en effet cet instant *Rosebud* qui éclairerait tout et qui se perdent dans des détails très loin des créations même de l'artiste qui, dans ce cas précis, a justement produit des œuvres particulièrement complexes et ambitieuses qui méritent mieux. Leibovitz choisit donc de surtout raconter Cohen par le biais intellectuel de ses inspirations et de ses



créations sans jamais tomber dans le récit biographique trop classique ni, ouf, dans une analyse trop cérébrale de son travail. Le poète devenu musicien à l'âge où la plupart rangent leurs guitares, a connu une carrière atypique, entre les tournées, ses retraites grecques ou sa vie de juif bouddhiste et Leibovitz unit parfaitement ces disparates facettes dans un récit inspiré. Rock star mystérieuse, moine zen, séducteur subtil et poète hors pair, comme un oiseau sur la branche ou un ivrogne dans une chorale, Cohen a toujours essayé, à sa façon, d'être libre et ce portrait de l'artiste en vieux poète démontre parfaitement, qu'il y a mieux réussi que la plupart d'entre nous, *hallelujah.* ❑

Top Ten livres musique *(source Fnac)*

01 "Dès Que Le Vent Soufflera" RENAUD SECHAN (Favre)
02 "Chroniques" BOB DYLAN (Fayard)
03 "Just Kids" PATTI SMITH (Gallimard)
04 "Prince Le Cygne Noir" ALEXIS TAIN (La Découverte)
05 "Renaud Paradis Perdu" ERWAN L'ELEOUET (Fayard)
06 "Born To Run" BRUCE SPRINGSTEEN (Albin Michel)
07 "Cured Two Imaginary Boys" LOL TOLHURST (Le Mot Et Le Reste)
08 "Gainsbourg Confidentiel Les 1001 Vies..." PIERRE MIKAILOFF (Points)
09 "Purple Fame..." RAPHAEL MELKI (Renaissance Du Livre)
10 "Bowie L'Autre Histoire" PATRICK EUDELINE (La Martinière)

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Minauder sans jamais exaspérer

Drinks
6 AVRIL, POINT EPHEMERE (PARIS)

Une main dans la poche de son imperméable, l'autre sur le front, Cate Le Bon libère de douces vocalises aux accents étranges. Qu'attendre d'autre du groupe bizarroïde qu'elle forme avec Tim Presley de White Fence. Le concert part en free-jazz, puis oscille entre punk et twee-pop. L'espace de quelques instants, Le Bon s'effondre, tête sur la console. Rien ne semble prémédité, ni avoir réellement de sens. Sur un son de violon qu'on accorde, Presley crie, et réussit à faire sourire sa partenaire.

AGNES BAYOU

Black Lips
Grandaddy
6 AVRIL, GAITE LYRIQUE (PARIS)

Nouveau groupe pour les Black Lips qui évoluent dorénavant à cinq. L'ajout de la saxophoniste habitée s'avère une réussite pour les morceaux lancinants, mais force est de constater que le voyage et la journée promo ont fatigué les organismes. Malgré une envie toujours intacte, leur garage fiévreux ne prend pas vraiment dans une salle cosy et sous les caméras d'Arte, qui a prohibé les traditionnels jets de rouleaux papier toilette et envahissement de la scène. Une ambiance qui sied à merveille en revanche à la pop tout en mélodies bancales de Grandaddy. Les barbus de Modesto sont de retour avec l'excellent "Last Place" qui perpétue le savoir faire de Jason Lytle pour les mini-symphonies bidouillées telles que "Evermore" ou "I Don't Wanna Live Here Anymore". Mais c'est surtout lorsque retentissent les perles "The Crystal Lake" et "Now It's On" qu'on se rend compte combien Grandaddy a manqué ces dernières années et que cette (re)formation est primordiale. Assurément le groupe à ne pas manquer cet été en festival.

MATTHIEU VATIN

Black Lips

Photo Michella Cuccagna

Ghost
11 AVRIL, OLYMPIA (PARIS)

Ghost est un groupe en pleine mutation, composé de musiciens venus prêter main forte à Papa Emeritus, seul membre d'origine encore présent. Et tous s'en tirent avec les honneurs. Papa, lui, c'est autre chose. Si la voix est bien là, l'usure de trois années intenses se fait sentir. Cette date à l'Olympia est donc portée par un public fervent, venu de partout en France pour assister au rituel. La setlist, inamovible, ne viendra s'enrichir d'aucune surprise mais qu'importe : la magie opère. Ghost, en terrain conquis, n'a qu'à tendre la main pour cueillir le fruit de ses huit années de prêche. Un petit miracle.

JONATHAN HUME

Le Printemps De Bourges
18 AU 23 AVRIL, BOURGES

Belle moisson de concerts percutants et éclectiques pour l'édition 2017 du Printemps... Très bonne entrée en matière dès le mardi avec **"COMME UNE PIERRE QUI..."**, une pièce de théâtre de la Comédie Française retraçant avec précision, musicalité et humour l'enregistrement en 1965 de la chanson "Like A Rolling Stone" de Bob Dylan. Au rayon concerts, les hystériques **POGO CAR CRASH CONTROL**, façon punk flirtant avec le hardcore, et les trippants **CARPENTER BRUT**, dans un style électro french touch pour métalleux, marquent les esprits... Mercredi, la grand messe célébrant les 20 ans de **PLACEBO** séduit grâce à un final proposant un infernal enchaînement de tubes. Dans la catégorie jeunes pousses, belles performances de **JOHNNY MAFIA**, avec sa pop punk à la Ty Segall, et **LYSISTRATA**, par l'entremise d'un math rock hautement inflammable. Enorme journée le jeudi avec la pop lumineuse du très doué **BARBAGALLO**, un mémorable show de pop gothique et sexy de **TIMBER TIMBRE**, avant l'incontournable fête pour saluer les 10 ans du label Born Bad avec les très en forme **ORVAL CARLOS SIBELIUS**, **CANNIBALE**, **CHEVEU** et **FRUSTRATION** ! On se souviendra longtemps de la soirée du vendredi... Avec des concerts revigorants de **PWR BTTM**, qui offre quelques bons titres de pop punk ouvertement gay, et **THE SONICS**, puissants, même s'il ne reste que le saxo du cultissime groupe original. Mais ce que l'on retiendra vraiment, ce sont les shows ultra violents de **IDLES**, géniaux anglais dans la lignée de The Fall et Art Brut, et **THE MOONLANDINGZ**, qui clôture les hostilités avec un set magistral, cradingue et... dangereux, le chanteur Lias Saoudi prenant soin de nous jeter son pied de micro sur le coin de la gueule ! Malgré un bon mal au crâne le lendemain, pas question de manquer la glaçante lecture concert de **VIRGINIE DESPENTES & ZERO**. Une dernière découverte, le duo français **ROPOPOROSE** et ses chansons barbelées évoquant joliment Sonic Youth et Blonde Redhead.

PIERRE ANDRIEU

Bob Dylan
20 AVRIL, ZENITH (PARIS)
21 AVRIL, SEINE MUSICALE (BOULOGNE-BILLANCOURT)

Bob Dylan n'a pas manqué ses retrouvailles avec le Zénith où il n'avait plus joué depuis 2005. Dès l'intro à la guitare de Stu Kimball, on comprend que ce segment 2017 du "Never Ending Tour" se distingue. Le concert s'envole : un jeu de piano libéré, un solo enlevé de Charlie Sexton sur "Tangled Up In Blue", un rageur "Pay In Blood", des grandioses "Love Sick", "Desolation Row" et "Long And Wasted Years", sans oublier un symphonique "Ballad Of A Thin Man" en rappel. Les reprises du Great American Songbook adoucissent le déluge électrique. Le lendemain pour l'inauguration de la Seine Musicale, un Dylan davantage sur la réserve, plus mutique que jamais entre les chansons, a récidivé avec une setlist identique, avant de reprendre les chemins de sa perpétuelle errance...

CHARLES FICAT

Temples
24 AVRIL, ELYSEE MONTMARTRE (PARIS)

C'est lundi, mais le jeune public est déjà un peu en week-end dans sa tête, prêt à lever sa pinte ou à allumer un gros joint (au grand dam des vigiles) pour célébrer l'arrivée du quartette psyché anglais. Las, James Bagshaw et ses amis livrent une prestation qui bascule vite dans une certaine monotonie. Est-ce la voix fluette de Bagshaw ? Le batteur calé sur son métronome ? Ou le son décidément problématique de l'Elysée rénové ? Les morceaux aux douze-cordes gracieuses du premier album et ceux plus putassiers du deuxième pataugent tous un peu dans la même torpeur de bon élève shoegaze.

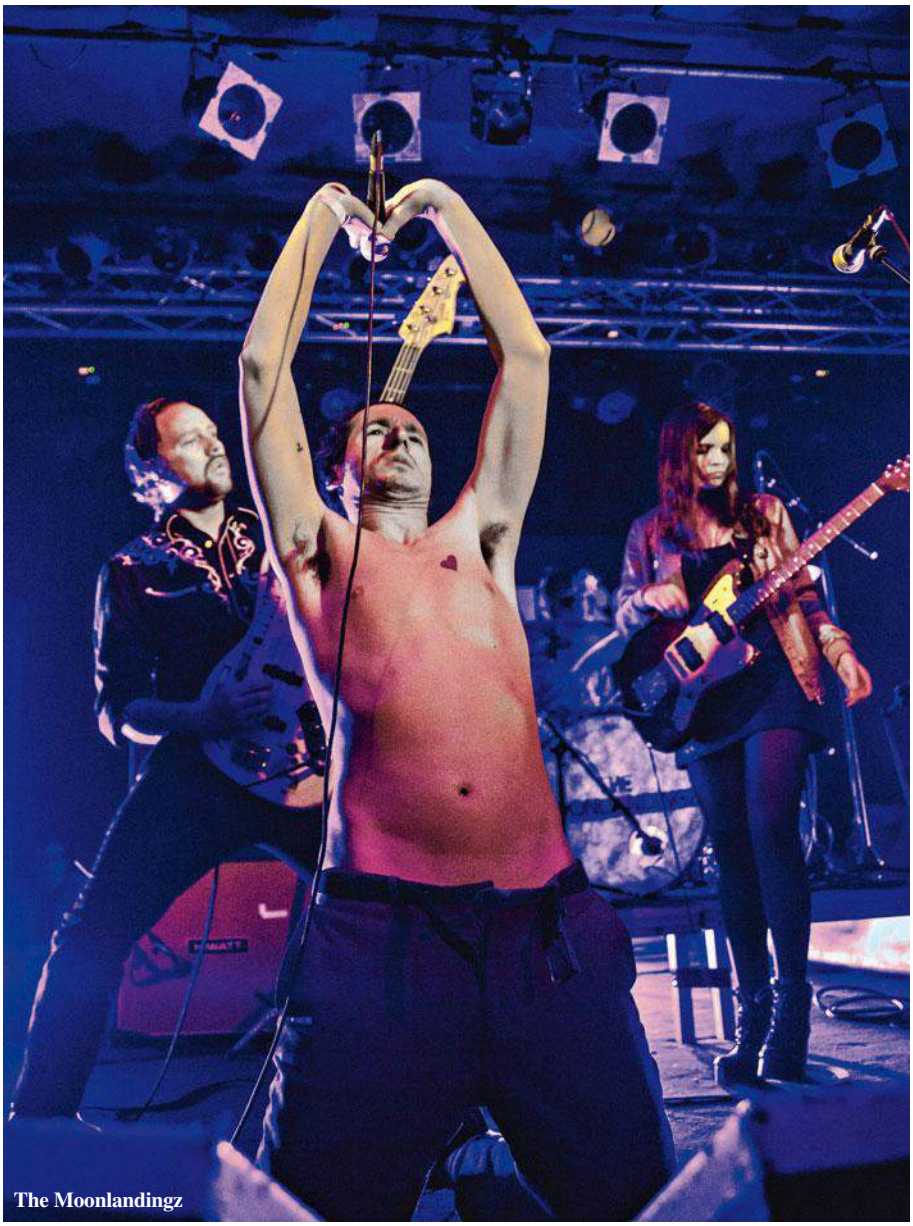
BASILE FARKAS

Alexandra Savior
27 AVRIL, NOUVEAU CASINO (PARIS)

La foule s'est déplacée en masse pour assister au concert d'Alexandra Savior, venue présenter les titres ténébreux et délicats qui composent son premier album "Belladona Of Sadness" produit par James Ford. Même si l'irréprochable groupe l'accompagnant ne rend pas toujours grâce aux arrangements soyeux du producteur, la beauté des compositions et plus particulièrement de "Mirage" est systématiquement portée par l'envoutante voix rauque de la chanteuse. Seulement 21 printemps mais pourtant déjà une sacrée assurance qui permet à la petite protégée d'Alex Turner de réussir l'insolent miracle de minauder sans jamais exaspérer.
L'avenir lui appartient.

MATTHIEU VATIN

The Jesus And Mary Chain


The Moonlandingz

Photos Michella Cuccagna

The Jesus And Mary Chain

27 AVRIL, ELYSEE MONTMARTRE (PARIS)

C'est dans un Elysée Montmartre archi-complet et chauffé à blanc par les sympathiques Bryan's Magic Tears, que les Jesus And Mary Chain auront fait leur retour en grâce. Ombres lentes dans l'ouate laiteuse des fumigènes, les frères Reid n'ont absolument rien perdu de leur charisme hypnotique. Après "Amputation" pied au plancher, "April Skies", "Head On", "Blues From A Gun" s'enchaînent et précipitent rapidement le public à un niveau de combustion inquiétant. Bernadette Denning prend le micro aux côtés de Jim Reid, pour un "Always Sad" tout en candeur vénéneuse, sur laquelle vient s'abattre le déluge de fuzz sous réverb de "Reverence" qui propulse des corps raidis vers la scène. William Reid assène avec une froideur chirurgicale des kilotonnes d'électricité blanche et crépitante sur "Nine Million Rainy Days". Tout ça suinte la grande mythologie du rock'n'roll. C'est sublime, parce que c'est monstrueux. Premier rappel, et c'est le diamant noir de "Just Like Honey". Second rappel inespéré, salve ultime : "I Hate Rock'n'Roll". Apothéose de deux heures de célébration mystique. Du sucre, pour psychismes malades.

ALEXANDRE BRETON

The Moonlandingz

27 AVRIL, POINT EPHEMERE (PARIS)

La fameuse salle du quai de Valmy est ce soir bien remplie pour la venue des Moonlandingz, lesquels se laissent ardemment désirer puisqu'ils investissent la scène vers 22 heures. Voici donc un attelage des plus disparates : à droite, un homme entre deux âges vêtu d'un complet noir s'occupe des orgues ; au centre, une jeune fille brune au teint diaphane gratte sa six-cordes d'un air absent ; à gauche, un bassiste aux traits viking prend des poses héroïques. A la tête de ce beau monde, Lias Saoudi des Fat White Family, alias Johnny Rocket, débarque clope au bec, torse-nu, les yeux mi-clos, le front peinturluré en rouge. C'est un *frontman* totalement stoogien (voix morveuse, poses provocantes, descentes dans le public) dont le charisme éclabousse le funk robotique usiné par ses camarades : les exemples les plus frappants en sont certainement "Sweet Saturn Mine" et son *"I don't feel alright"* martelé, "Glory Hole" (qui rappelle les Doors) ou encore le gigantesque pogo terminal de "Man In Me Lyfe".

JONATHAN WITT

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

MAI

19 MAI

Naim Amor, Howe Gelb & More, Gene Tripp et Golden Boots (Petit Bain) ● **Keren Ann** (Les Etoiles) ● **Bicep et Hammer** (Yoyo) ● **Natalie Imbruglia** (Trianon) ● **Merzhin** (Boule Noire) ● **Mew** (Point Ephémère) ● **Kele Okereke** (Café de la Danse) ● **Samsara Blues Experiment** (Backstage) ● **San Firmin et Gordi** (Badaboum) ● **Soom T** (Les Etoiles) ● **Loki Starfish, Flawd et Bessa** (Java) ● **Stormzy, Lethal Bizzle et Cherrie** (Trabendo)

20 MAI

Comity, Warsawwasraw, Remote et The Birds End (Gibus) ● **JP Cooper** (Les Etoiles) ● **French Tobacco** (Point Ephémère) ● **Labirinto, Lost In Kiev et Pray For Sound** (Batofar) ● **The Love Coffin et Holy Gray** (Espace B) ● **Ben Mazué** (Trianon) ● **Yaniss Odua et Artikal Band** (Elysée Montmartre) ● **Rezinsky, Dirty Zoo et Gravite Zero** (Petit Bain) ● **Ricky Amigos** (Santa Maria) ● **Rejjie Snow** (Trabendo) ● **White Hills et Parlor Snakes** (Glazart)

21 MAI

Alma (Les Etoiles) ● **Milow** (Cigale) ● **Periphery, The Contortionist et Destrage** (Trabendo)

22 MAI

Aura Noir et Occvlta (Petit Bain) ● **Adian Coker, Wealstarr et Manast LL'** (Pop Up du Label) ● **Day Wave et Vagabon** (Espace B) ● **The Districts, Fazerdaze et Gold Class** (Maroquinerie) ● **Little Big et Schlaasss** (Trabendo) ● **Vagabon** (Espace B)

23 MAI

Las Aves (Cigale) ● **The Comet Is Coming** (New Morning) ● **The Cosmic Dead, Henryspenncer et Jabberwocky Band** (Gibus) ● **Dune Rats et The Gooch Palms** (Point Ephémère) ● **Fil Bo Riva, Sigrid, Judah and the Lion, Ider et Saint Phnx** (Maroquinerie) ● **Low Roar** (Badaboum) ● **Damian "Jr Gong" Marley** (Elysée Montmartre) ● **Pat Metheny** (Olympia) ● **Sleaford Mods et Mark Wynn** (Gaîté Lyrique) ● **Soft Kill, Icesun et Mhud** (Supersonic) ● **Kane Strang** (Mécanique Ondulatoire) ● **Vieux Farka Touré** (Café de la Danse) ● **Welshy Arms** (Boule Noire)

24 MAI

Diane Birch et Moonia (3 Baudets) ● **Death In Vegas** (Gaîté Lyrique) ● **First Hate** (Petit Bain) ● **God Is An Astronaut** (Flow) ● **HMLTD** (Point Ephémère) ● **Shawn Mendes** (Bercy) ● **Triptides et Thomas Subiranin** (Espace B) ● **Yung, Plastic Man et Death Canyons** (Supersonic) ● **White** (Boule Noire)

25 MAI

Bigott (Pop Up du Label) ● **Keiji Haino, Afrirampo, Balazs Pandi et Merzbow** (Trabendo) ● **Ra et Drab Majesty** (Espace B) ● **Republik et A Boy Called Vidal** (Petit Bain)

26 MAI

Antigone Project, Freak Injection et Pink Noise Party (Batofar) ● **Cheveu & Group Doueh, Royal Trux, Uranium Club et Bernardino Femminielli** (Grande Halle de La Villette) ● **Lapalux** (Point Ephémère) ● **Tazief, Ed Wood Jr et The Dead Sexy Inc** (Petit Bain) ● **Soviet Soviet, Empereur, Dead et Scaffolder** (Supersonic)

27 MAI

British Sea Power (Nouveau Casino) ● **Cockney Rejects** (Maroquinerie) ● **Cody Chesnutt** (Point Ephémère) ● **Collectif Sin** (Wip Vilette) ● **Laura Cox Band** (Boule Noire) ● **Roger Hodgson** (Grand Rex) ● **Annette Peacock et OOIOO** (Cité de la Musique) ● **Princess Nokia, Mdou Moctar, Deena Abdelwahed, Randomer, Pizza Noise Mafia et Doomsday Student** (Parc de La Villette) ● **Smash Hit Combo, Novelists et Rägaräja** (Gibus) ● **Vaadat Chagrim, Blue Crime et Servo** (Espace B) ● **Weathly Hobos et Vox Pompidou** (Supersonic)

28 MAI

Acid Mothers Temple (Gaîté Lyrique) ● **The Atomics** (Les Etoiles) ● **Einstürzende Neubauten et Jenny Hval** (Grande Halle de La Villette) ● **Akua Naru, Melissa Laveaux, Rockin' Squat et Cisco Herzhaft** (Cabaret Sauvage) ● **Switchfoot** (Maroquinerie)

29 MAI

Courage My Love et Halflives (Gibus) ● **Iosonouncane** (Boule Noire) ● **Lili Poe** (Les Etoiles) ● **Princess Nokia, Mdou Moctar, Deena Abdelwahed, Randomer et Pizza Noise Mafia** (Parc de La Villette) ● **Psychic TV et PTV3** (Petit Bain)● **Skegss, Molly et The Bad Pelicans** (Espace B)

30 MAI

Mat Bastard (Maroquinerie) ● **Broken Social Scene** (Alhambra) ● **Julie Byrne** (Pop Up du Label) ● **Husky Loops** (Mécanique Ondulatoire) ● **Pamela Hute** (Petit Bain) ● **Jad Wio et Collection D'Arnell Cornea** (Petit Bain) ● **Pond et Methyl Ethel** (Gaîté Lyrique) ● **Priests** (Espace B) ● **The Pullmen, Black Pills et Blond** (Supersonic) ● **Slim Cessna's Auto Club** (Boule Noire)

31 MAI

James Arthur (Elysée Montmartre) ● **Thomas Azier** (Trianon) ● **The Blind Shake et The Make Up** (Cabaret Sauvage) ● **Julie Byrne** (Pop Up du Label) ● **Jad Wio et Collection D'Arnell Cornea** (Petit Bain, *complet*) ● **Sondre Lerche** (Boule Noire) ● **Lysistrata et Equipe de Foot** (Nouveau Casino) ● **Perez** (Point Ephémère)

Prévisions Paris

Phil Collins : 18 au 20, 22 et 23/6 (Bercy), **The Dillinger Escape Plan :** 19/6 (Trabendo, *complet*), **King Gizzard And The Lizard Wizard :** 22/6 (Cabaret Sauvage), **Bryan Ferry :** 23/6 (Olympia, *complet*), **Southside Johnny et Jesus Volt :** 23/6 (Trabendo), **Les Vieilles Canailles :** 24 et 25/6 (Bercy), **Pretenders :** 26/6 (Salle Pleyel), **Kris Kristofferson :** 25/6 (Cigale), **Blondie :** 28/6 (Olympia), **Little Seven And The Disciples Of Soul :** 28/6 (Cigale), **Whitney :** 28/6 (Café de la Danse), **Depeche Mode** : 1er/7 (Stade de France, *complet*), **Foo Fighters :** 3/7 (Bercy), **The Avalanches :** 4/7 (Trianon), **Midnight Oil :** 6/7 (Olympia), **Kansas :** 10/7 (Trianon), **Norah Jones :** 11/7 (Palais des Sports), **ZZ Top :** 11/7 (Zénith), **Buddy Guy :** 12/7 (Olympia), **Coldplay :** 15, 16 et 18/7 (Stade de France, *complets* 15 et 16), **U2 et Noel Gallagher's High Flying Birds :** 25 et 26/7 (Stade de France, 25 *complet*), **Paramore :** 27/6 (Grand Rex), **Interpol :** 5 et 6/9 (Trianon, 5 *complet*), **Metallica et Kvelertak :** 8, 10 et 27/9 (Bercy), **Les Insus? :** 15 et 16/9 (Stade de France, 15 *complet*), **Phoenix :** 29/9 (Bercy), **Clap Your Hands Say Yeah :** 30/9 (Maroquinerie), **Nick Cave and the Bad Seeds :** 3 et 4/10 (Zénith), **Lady Gaga :** 6 et 7/10 (Bercy), **Marillion :** 7/10 (Zénith), **Dweezil Zappa :** 14/10 (Trianon), **Weezer :** 19/10 (Olympia), **James Blunt :** 7/11 (Zénith), **Father John Misty :** 11/11 (Trianon), **Helloween :** 15/11 (Zénith), **Fleet Foxes :** 20/11 (Trianon), **The Temperance Movement :** 23/11 (Elysée Montmartre), **Alice Cooper :** 3 et 7/12 (Salle Pleyel et Olympia)

● **Lili Ster et Gaume** (3 Baudets)
● **Yan Wagner et J.Bernardt** (Maroquinerie)
● **Why? et Tall Tall Trees** (Trabendo)
● **Whiskey Myers** (Les Etoiles)

JUIN

1ER JUIN
Lydia Ainsworth (Espace B) ● **The Beach Boys** (Olympia) ● **The Bronx et Against Me!** (Maroquinerie) ● **!!! (Chk Chk Chk), Aldous RH et Ambeyance** (Trabendo) ● **Declan McKenna** (Badaboum) ● **Pill et Avalanche Party** (Supersonic) ● **Laura Sauvage et Talisco** (Elysée Montmartre) ● **Tom Walker et Yoke Lore** (Les Etoiles)

2 JUIN
Almeeva et L'Âge d'Or (Point Ephémère) ● **Cheeko & Blanka et DJ Format** (Petit Bain) ● **The Decline, Decibelles, Burning Lady, Poésie Zéro, Breakout, Deep Shinning High, Topsy Turvy's et Reviens** (Gibus) ● **Dissonant Nation** (FGO) ● **Elephant Stone et Strange Cage** (Supersonic) ● **Exploded View, Jane Weaver et Froth** (Maroquinerie) ● **Munshy et Domb** (Backstage) ● **One Last Shot, Hell Of A Ride, Flayed et Frantic Machine** (Boule Noire) ● **Sean Rowe** (Les Etoiles)

3 JUIN
Bisou Bisou, The Flashers et Spa Massage (Supersonic) ● **The Coathangers** (Batofar) ● **The Courtneys** (Mécanique Ondulatoire) ● **Death Valley Girls, The Shivas et Electric Jaguar Baby** (Espace B) ● **Deep Purple** (Bercy) ● **Intenable, Gasmask Terrör, Leptik Ficus, Talk Show Host, Burst One's Side, Hot Mass, Coma Commander, Lunch et Modern Saints** (Gibus) ● **Nots et Mary Bell** (Point Ephémère) ● **Don Troop** (espace Jean-Dame) ● **Nick Waterhouse** (Trabendo)

4 JUIN
Molly Burch et Des Roses (Espace B) ● **Jimmy Edgar, Paul Ritch, Molly et Bambounou** (Parc Floral de Vincennes) ● **Heavy Heart, Mauvaise Pioche, Taylor & the Swifts, Caves, Diego Pallavas, Birds In Row, Raincheck et Throw Me Off The Bridge** (Gibus) ● **Purling Hiss** (Supersonic) ● **Mystic Braves** (Maroquinerie)

5 JUIN
Bruno Mars et Anderson Paak (Bercy, *complet*)

6 JUIN
Babe (Boule Noire) ● **Camille** (Cigale, *complet*) ● **Barbara Carlotti** (La Loge) ● **Eyedress** (Supersonic) ● **Bruno Mars et Anderson Paak** (Bercy) ● **Angel Olsen et Chris Cohen** (Trianon) ● **Simple Plan, Mallory Knox et Milestones** (Bataclan)

7 JUIN
Camille (Cigale, *complet*) ● **Dizzy Miss Lizzy** (Boule Noire) ● **Good Charlotte** (Bataclan) ● **Morgan Delt** (Batofar) ● **Tops** (Point Ephémère) ● **The Videos, Mannequin Pussy et Mother Medusa** (Supersonic) ● **Peter Von Poehl** (Café de la Danse)

8 JUIN
Camille (Cigale,*complet*) ● **Kid Wise et Marvin Jouno** (Café de la Danse) ● **Little Mix** (Zénith) ● **Nite Jewel** (Point Ephémère) ● **Primal Scream** (Gaîté Lyrique) ● **Royaume** (Pop Up du Label) ● **Soror Dolorosa et Schonwald** (Bus Palladium) ● **Yassassin, Nebraska et The Vanille** (Supersonic)

9 JUIN
Banditos, Long Ling, 25D et Barouf (Trabendo) ● **Blurt** (Espace B) ● **Borussia** (Flow) ● **Camille** (Cigale, *complet*) ● **Maud Geffray, Voiron, Casual Gabberz et Krampf** (Gaîté Lyrique) ● **Teleferik, The Barettes et Lux** (Supersonic)

10 JUIN
All We Are (Pop Up du Label) ● **A Tribe Called Quest, Solange, Richie Hawtin Close, Benjamin Clementine, Flying Lotus, Jonhopkins, Abra, Koze, Motor City Drum Ensemble, Damso, Shame, L'Impératrice, Parcels, Agar Agar, Jessy Lanza, Weval, Kadhja Bonet, Pépite, Ta-Ha, John Hopkins, Faire et Niki Niki** (Bois de Vincennes) ● **Vundabar, The Bats et François Virot** (Petit Bain) ● **Rufus Wainwright** (Philharmonie, *complet*)

11 JUIN
Amanda Palmer et Edward Ka-Spel (Cigale) ● **Nicolas Jaar, Anderson. Paak & the Free Nationals, Moderat, Action Bronson, Camille, Seu Jorge presents The Life Aquatic', Maceo Plex, Recondite, Frànçois & the Atlas Mountains, Jeremy Underground, Alex Cameron, Amadou et Mariam, Jay Daniel Kelly Lee Owens, Perfume Genius et Petit Fantôme** (Bois de Vincennes)

12 JUIN
Motionless In White, Of Mice And Men et The Devil Wears Prada (Petit Bain)

13 JUIN
Coely (Les Etoiles) ● **Piers Faccini** (église St-Eustache) ● **Fyfe** (Badaboum) ● **Juniore** (Maroquinerie)

14 JUIN
Christine (Boule Noire) ● **Life** (Supersonic) ● **My Own Ghosts et My Thinking Face** (Espace B) ● **Nord** (Les Etoiles) ● **Omoh et Marie Flore** (Pop Up du Label) ● **Real Estate** (Café de la Danse) ● **Songhoy Blues et Sandra Nkaké** (Maroquinerie) ● **Kiefer Sutherland** (Cigale)

15 JUIN
Axel Bauer (Flow) ● **Buvette, Born Idiot, Judak Warsky, Fantômes et Guido** (Trabendo) ● **Gunwood, Sparky In The Clouds, The Slougashak et Harlan** (Bellevilloise) ● **Inüit** (Badaboum) ● **Lola Marsh** (Café de la Danse) ● **Millionaire** (Point Ephémère) ● **Joey Purp** (Les Etoiles) ● **The Pussywarmers & Réka** (Espace B) ● **We Lost The Sea et Meniscus** (Gibus) ● **What's Going On** (Cigale)

16 JUIN
Cabaret Contemporain (Point Ephémère) ● **Margot Cotten, Foreign Affairs et Michael Chapman** (Bellevilloise) ● **Kool & the Gang et Nojazz** (Grand Rex) ● **Ocean** (Dame De Canton) ● **Paradis** (Cigale) ● **La Yegros** (Cabaret Sauvage)

17 JUIN
Loyle Carner (Trabendo) ● **Juana Molina** (Maroquinerie) ● **Møme** (Olympia) ● **The Pierce Flowers, Yellow et Baptiste W.Hamon** (Bellevilloise) ● **Ricky Amigos** (Nouvo Cosmo)

Province

MAI

Against Me! et The Bronx : 31, Lille (Aéronef) ● **Amadou et Mariam :** 18, Annemasse (Château Rouge) ● **Bisou Bisou :** 19, Roubaix (Condition Publique) ● **Rodolphe Burger :** 18, Strasbourg (Laiterie) ● 19, Nyon (CH, Usine à Gaz) ● **Camille :** 17, Ramonville (Bikini, *complet*) ● 18, Cenon (Rocher de Palmer, *complet*) ● 21, Reims (parc de Champagne) ● 30, Nantes (Stéréolux, *complet*) ● 31, Rouen (106) ● **Columbine :** 19,

Marseille (Affranchi) ● 20, Vénissieux (Bizarre, avec Bavoog Avers, *complet*) ● 30, Metz (Chapelle, *complet*) ● **The Cranberries :** 30, Tours (Le Vinci) ● 31, Lyon (Amphithéâtre) ● **Deep Purple :** 27, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● **Depeche Mode :** 29, Lille (Grand Stade Métropole, *complet*) ● 22, Montpellier (Black Out) ● 24, Grenoble (102) ● **François And The Atlas Mountains :** 18, Grenoble (Belle Electrique) ● 19, St-Jean-de-la-Ruelle (salle des fêtes) ● 20, Bruxelles (B, Rotonde) ● **The Hives :** 19, St-Médard-en-Jalles (place de l'Hôtel de Ville) ● **Peter Hook & The Light :** 20, Amiens (parvis de la cathédrale) ● **The KVB et Ra :** 27, Toulouse (Conncexion Live) ● **Matmatah :** 19, Blois (Châto Do, *complet*) ● 20, Les Landes Genusson (Godelinière) ● **Møme :** 17, Bruxelles (B, Botanique) ● 20, Davezieux (espace Montgolfier, avec Clément Bazin et The Geek X VRV) ● **Morgan Delt :** 29, Bordeaux (l.Boat) ● 30, Lille (Aéronef) ● **Oiseaux-Tempête :** 18, Nantes (scène Michelet) ● 19, Laval (patio arènes) ● 20, Angers (Joker) ● 24, St-Etienne (Fil) ● **Peelander Z et Sheena And The Brats :** 21, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Pogo Car Crash Control :** 19, Chelles (CuiZines) ● **The Richmond Sluts et The Flaming Zeros :** 26, Douarnenez (MJC) ● **Catherine Ringer :** 19, Magny-le-Hongre (File 7, avec Blondino) ● 27, Le Havre (Un Eté) ● **Samsara Blues Experiment :** 18, Nantes (Ferrailleur) ● **Shellac :** 31, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Sleaford Mods :** 22, Rennes (Ubu) ● 24, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Slim Cessna Auto Club :** 27, Montfort-sur-Risle (place des Annonciades, avec Parlor Snakes et Aero Brasil) ● 31, Bourg-en-Bresse (Tannerie) ● **Thee Oh Sees :** 19, Rennes (Antipode) ● **Le Villejuif Underground :** 18, Strasbourg (Stimultania) ● 19, Besançon (Passagers du Zinc ou Rodia, avec Psychotic Monks et Wand) ● 20, Nantes (Stéréolux) ● **Ryley Walker, William Z Villain et Morgan Delt :** 30, Lille (Aéronef)

JUIN

Against Me! et The Bronx : 2, Bordeaux (Rock School Barbey, avec Piscine) ● 5, La Rochelle (Sirène) ● 6, Clermont-Ferrand (Coopé, avec Sungraze) ● 7, Grenoble (Belle Electrique, avec Off Models) ● **Arcade Fire et Barbagallo :** 5, Lyon (théâtres romains de Fourvière, *complet*) ● **Asgeir :** 13, Cognac (Abattoirs) ● 14, Bordeaux (Rock School Barbey) ● 17, Metz (BAM) ● 18, Annecy (Brise-Glace) ● 20, Tourcoing (Grand Mix) ● 23, Evreux (hippodrome) ● **The Black Angels :** 3, La Rochelle (Sirène) ● 4, St-Brieuc (place Poulain Corbion) ● 11, Nîmes (Paloma) ● **The Courteneys :** 4, Lyon (Farmer) ● 6, Strasbourg (Diamant d'Or) ● **Deep Purple :** 1er, Lille (Zénith) ● 28, Monaco (salle les Etoiles, avec The Pretenders) ● **The Desperados et Scott H Biram :** 11, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **François & The Atlas Mountains :** 3, Ramonville (Bikini) ● 22, Rennes (Ubu, avec Ti Mano) ● 23, Bourg (citadelle) ● 29, Antibes (Fort Carré) ● **Green Velvet :** 2, Strasbourg (Pyramide) ● **Elton John :** 25, Nantes (Zénith) ● **Kool & the Gang :** 17, Le Mans (circuit des 24 h) ● **Damian "Jr Gong" Marley :** 27, Caluire-et-Cuire (Radiant Bellevue) ● 28, Nîmes (Paloma) ● 30, Limoges (Jardin d'Orsay) ● **Julian Marley :** 7, Castres (Bolegason, avec Jah Legacy) ● 8, Mérignac (Krakatoa) ● 9, Périgny (parc du château, avec La Yegros, The Sunvizors et Hollie Cook) ● 11, Magny-le-Hongre (File 7, avec Imanytree) ● 13, Beauvais (Ouvre-Boite) ● 14, Tours (parc de La Gloriette) ● **Marta Ren & the Groovelvets :** 10, Audincourt (Moloco, avec Buster Shuffle) ● 15, Castres (Bolegason, avec La Recette) ● **Metronomy :** 4, St-Brieuc (place Poulain Corbion) ● 8, Marseille (théâtre Silvain) ● **Mountain Bike, Pogo Car Crash Control et William Z Villain :** 8, Reims (Cartonnerie) ● **Of Mice And Men, Architects, Motionless In White, The Devil Wears Prada, Landmvrks et Everytime I Die :** 13, Lyon (Transbordeur) ● **Angel Olsen :** 5, Feyzin (Epicerie Moderne) ● 7, Bordeaux (Rock School Barbey) ● **Ricky Amigos :** 16, Montlhéry (Intervalle) ● 21, Forges-les-Bains (plein air) ● 24, Tancrou (plein air) ● **Laura Sauvage :** 2, Caen (Cargo) ● **Shellac et Décibelles :** 5, Grenoble (Belle Electrique) ● **Sinsemilia :** 3, Bailleau-Armenonville (maison des associations, avec Wouahzif) ● 9, Dommarien (La Niche, avec William Brutus) ● 10, Meisenthal (halle Verrière) ● **Slim Cessna Auto Club et Lonely Longhorn :** 3, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Solstafir :** 23, Toulouse (Rex) ● **System Of A Down :** 7, Maxéville (Zénith, avec Mass Hysteria) ● 20, Nîmes (arènes, avec Code Orange) ● **Teenage Fan Club :** 5, Orléans (Astrolabe) ● 6, Bordeaux (Rock School Barbey) ● 11, Nîmes (Paloma) ● **Trust :** 3, Couhe (halles) ● 8, St-Etienne (palais des spectacles, avec Ludwig Von 88 et Giédré) ● 9, Montereau-Fault-Yonne (parc des Noues) ● 14, Ivry (Le Hangar) ● 17, Clisson (complexe du Val de Moine) ● 23, Evreux (hippodrome) ● 25, Eckbolsheim (Zénith) ● **Ugly Kid Joe :** 16, Lille (Aéronef) ● 17, Clisson (complexe du Val de Moine) ● **Les Vieilles Canailles :** 10, Lille (stade P.Mauroy) ● 11, Bruxelles (B, Palais 12) ● 13, Genève (CH, Arena) ● 16, Clermont-Ferrand (Zénith) ● 17, Ruoms (plein air) ● 19, Strasbourg (Zénith) ● 20, Amnéville (Galaxie) ● 22, Nîmes (arènes) ● 26, Rouen (Zénith) ● 28, Toulouse (Zénith)

Festivals

■ **Indigènes :** 17 au 20/5, Nantes (Stéréolux, avec – le **17** : Show Me The Body, Capsula, Nursery et Heaters – le **18** : Thee Oh Sees, Gaye Su Akyol, Tau et The Sunflowers – le **19** : Jacques, Teme Tan et Basile Di Manski – le **20** : Frustration, Le Villejuif Underground, Magnetix et Orval Carlos Sibelius)

■ **Les Nuits Botanique :** 17 au 21/5, Bruxelles (divers lieux, avec – le **17** : Cherry Glazerr, Jacques, Brns, Robbing Millions, Bing & Ruth, Angel Olsen, Ryley Walker et Møme – le **18** : Le Ton Mite, Suarez, Juliette Armanet, Tim Dup, Eddy De Pretto, Thomas Azier, Dope DOD, The Greek X VRV et Alltta – le **19** : Alex Cameron, Hydrogen Sea, Caballero, Jeanjass, Broken Back, Konoba, Sonnfjord et Valko – le **20** : François & the Atlas Mountains, Her, Papooz, L'Impératrice, Bagarre, Warhaus et Mountain Bike – le **21** : Thee Oh Sees, La Jungle, Bambu Continua Uhuru Consciousness, Chassol, Marc Melia, Lubomyr Melnyk et Terry Riley) www.botanique.be

■ **Les 3 Eléphants :** 19 et 20/5, Laval (Patio-Arène, avec – le **19** : Christophe, Møme, Jungle By Night, Paradis, L'Impératrice, Meute, Rejjie Snow, Oiseaux-Tempêtes, Peal, Conger! Conger! et Show Me The Body – le **20** : MHD, Trentemøller, Talisco, Fishbach, Buvette, Coely, Pouvoir Magique, Ash Kidd, Cadenza, Okmalumkoolkat et Acid Arab) www.les3elephants.com

■ **La Magnifique Society :** 19 au 21/5, Reims (parc de Champagne, avec – le **19** : Agnès Obel, Air, Trentemøller, Lorenzeo, Moderat, Bon Entendeur, Talisco et Alltta – le **20** : Vitalic, Gregory Porter, Jacques, Parcels, Sleaford Mods, Thee Oh Sees, Paradis, Group Doueh & Cheveu, Requin Chagrin, Tommy Cash, Show Me The Body, BCUC, Alex Cameron, Bon Gamin, Black Bones et Boys Noize – le **21** : Fishbach, Camille, Møme, Her, Lescop, Little Simz, Papooz, They, Thylacine et Jamie Cullum) www.lamagnifiquesociety.com

■ **Rush :** 19 au 21/5, Rouen (presqu'île Rollet, avec – le **19** : Deltas, Riles, Tau, Titi Robin & Mehdi Nassouli, Hindi Zahra, Tropikal Camel et Demi Portion – le **20** : Soul & Tropiques, Fawzy Al Aeidy, Toukadime, Sianna, William Z Villain, Hot & Brass Band, Gaye Su Akyol, Deena Abdelwahed, Toots & the Maytals et La Yegros – le **21** : Mag Spencer, Puzupuzu, Fawzy Al Aeidy, Groupe Doueh et Cheveu, Aeham Ahmad, Bachar Mar Khalife, Show Me The Body et Kery James) www.rush.le106.com

■ **We Are A Young Team :** 19 au 21/5, Metz (La Chapelle, avec – le **19** : Totorro, Xiu Xiu et Aghostino – le **20** : God Is An Astronaut, Ilydaen et Meniscus)

■ **Nuits Sonores :** 23 au 27/5, Lyon (divers lieux, avec – le **23** : Air – le **24** : Vitalic, Agar Agar, Stormzy, Mind Against, Lady Leshurr, Talaboman, Poison Point, Khidja, The Pilotwings, Apparat, Clara Moto, Arandel et Almeeva – le **25** : Rocky Marsiano, The Black Madonnas, Miss Honey Dijon, ESG, Mark Ernestus, Cheveu, Group Doueh, Sonja Moonear, Marfox, Wavesonik, Cesar & Jason, Calling Marian, Bachar Mar Khalife, Quantic, Yussef Kamaal, Ondatropica, Midnight Ravrs, Radiomeuh Puzupuzu, Rendez-Vous, Teki Latex, Betty, Tous En Tong, Sweely, Roy Davis Jr, The Bongo Hop, Bernardino Femminielli, Wand, Brahma, Unglee Izi, Shlomo, Tommy Four Seven, Pablo Valentino, S3A et Henry Wu – le **26** : Mighty Sand, Nina Kravitz, Levon Vincent, Andy Stott, Jus Ed, Joey Anderson, Omar Souleyman, Floating Points, et The Hacker – le **27** : The Legendary Tigerman, Daniel Avery, Jon Hopkins, Nathan Fake, Actress, Ben Frost, Anthony Naples, The Chemical Brothers, Einstürzende Neubauten, Beak>, Kink, P Moore, Pratos, Rizan Said, Beautiful Swimmers, Maehmet Aslan et Banofee) www.nuits-sonores.com

■ **Cosmic Trip :** 25 au 28/5, Bourges (divers lieux, avec – le **25** : Mr Duterche, Jon et The Vons et

Mike Turner – le **26** : The Devils, Mr Duterche, The Shivas et The Omens – le **27** : Waikikings, Teppaz, Hell-O-Tiki, Plastic Man Band, The Blind Shake, Mr Duterche, Les Lullies, Ivan Le Terrible, Chrome Reverse, The Atom Age et The Neatbeats – le **28** : Puissant Domota et Djim Modcker)
www.cosmic-trip-festival.com

■ **Prog Sud :** 25 au 27/5, Les Pennes Mirabeau (Jas Rod, avec – le **25** : Jeff Dinnat, Telescope Road, Michel Chavarria et Kartfagen – le **26** : Sylvain, JPL et Dylem – le **27** : ID Earth, Akiko's Cosmo Space et Panther & C)
www.progsudfestival.fr

■ **Festival des Bellovaques :** 26 et 27/5, Beauvais (parc St-Quentin, avec – le **26** : Sir Jean and NMB Afrobeat Experience, Bob's Not Dead, La Poison, La Jungle, The Dustaphonics, Lys, Mar Del Plata, The Curse et Clan Edison – le **27** : Les Wampas, Toybloid, From Kissing, Rock ls Dead et Alex Taff) www.festivaldesbellovaques.com

■ **Rock Metal Camp Fest :** 26 et 27/5, St-Hilaire-les-Places (lac de Plaisance, avec – le **26** : Blazing War Machine, Execution, Snovonne, Supremacy et Cipher – le **27** : Jinjer, Heavylution, Drakwald, Goagon, Mohakvlth, Divine Side et Loaded Gun)
www.rockmetalcamp.fr

■ **Zik N Trolls :** 27/5, Ménéac (site du tertre Mérot, avec Pony Pony Run Run, The Noface, Le Pied de la Pompe et Sons Of O'Flaherty)

■ **Le Week-End des Curiosités :** 2 et 3/6, Ramonville (Bikini, avec – le **2** : Last Train, Pogo Car Crash Control, Weval, Helena Hauff, Faire, La Mverte, Ryder The Eagle et Nsdos – le **3** : Romeo Elvis, François & the Atlas Mountains, The Pirouettes, Darius, Therapie Taxi, Leska, Mawimbi Crew, After Marianne et Seth XVl)
www.leweekenddescuriosites.com

■ **La Voix du Rock à Couhe :** 2 et 3/6, Couhe (halles, avec – le **2** : Les Shériff, Lysistrata, Colours In The Street, Capsula et Outrage – le **3** : Trust, Johnny Mafia, Darcy, Mama's Gun et Audio Driver)
www.lavoixdurock.com

■ **Art Rock :** 2 au 4/6, St-Brieuc (divers lieux, avec – le **2** : La Femme, Romeo Elvis, Naive New Beaters, The Kills, Cassius, Octave Noire, Jagwar Ma, Coely, Las Aves, Dominic Sonic, La Poison et Sløtface – le **3** : Julien Doré, DeLuxe, Paradis, Acid Arab, Cléa Vincent, Clément Bazin, Bombino, Last Train, Parcels, Marvin Jouno et The Big Moon – le **4** : Radio Elvis, Bertrand Belin, Archive, Metronomy, Agar Agar, The Black Angels, Thomas Azier, artrock.org

■ **Montereau Confluences :** 9 au 10/6, Montereau (Scènes James Brown et Lou Reed, avec – le **9** : IME, Flo Bauer Blues Project, Jet Banana, VH Gang, Hell Of A Ride, K.O.B, Trust, Claudio Capeo, M. Pokora, Ruby Cube et Birdy Nam Nam – le **10** : Good'Spel, Cyryel, The G, David Carreira, The NoFace, Dee Dee Bridgewater, Slimane, Imany, CoverQueen et Renaud)
www.festival-montereau.fr

■ **Musik à Pile :** 9 et 10/6, St-Denis-de-Pile (château Bômale, avec – le **9** : Teorem, Faada Freddy et Wombo Orchestra – le **10** : Acousteel Gang, Le Grand Rail, Radio Elvis, The Inspector Cluzo, La Yegros et La Canopée)
www.musikapile.fr

■ **Les Notes en Vert :** 9 et 10/6, Périgny (parc du château, avec – le **9** : La Yegros, Julian Marley, The Sunvizors et Hollie Cook – le **10** : Gabriel Saglio et les Vieilles Pies, Amadou et Mariam, Manu Lanvin et Mamani Keita)
www.mondomelodie.com

■ **So Good Fest :** 9 et 10/6, Canejean (plaine du Courneau, avec – le **9** : OBF, Crystal Distortion, Shanti D, SR Wilson, Infinity Hi Fi, Roots Zombie, Indica Dubs, Wandem Ft The Horsemen Section, Daad'Oo, QDB, Volition Acoustics et Low K – le **10** : Thylacine, Madame, Nawimbi Crew, Nathan Fake, Contrefaçon, Moa Anbessa feat Prince David, I Station et Infinity Hi Fi)
www.volume4prod.tmblr.com

■ **Download Paris :** 9 au 11/6, Brétigny-sur-Orge (base aérienne 217, avec – le **9** : Gojira, Linkin Park, Blink 182, Kvelertak, Dagoba, Hatebreed, Mars Red Sky, Pierce The Veil, Dinosaur Jr, Skinny Puppy, Nothing More, Dead! et The Cadillac Three – le **10** : System Of A Down, Epica, Slayer, Five Finger Death Punch, Solstafir, Blues Pills, Alter Bridge, Aqme, Code Orange, Devildriver, Lonely The Brave, Soilwork, Paradise Lost, Caliban, Touché Amoré, Far From Alaska, Black Foxxes et The Living End – le **11** : Suicidal Tendencies, Green Day, Carpenter Brut, Mastodon, Prophets Of Rage, Architects, Rise Of The Northstar, Rancid, Tesseract, Northlane, Converge, Suicide Silence, Crown The Empire, Creeper, Wakrat, Coheed and Cambria et Astroid Boys)
www.downloadfestival.fr/fr

■ **This Is Not A Love Song :** 9 au 11/6, Nîmes (Paloma, avec – le **9** : Moderat, Shame, Andy Shalif, The Growlers, Flying Lotus, Turbonegro, Alex Cameron, Goat Girl, The Make Up, The Blind Shake, Danny Brown, Chris Cohen, Spring King, The Coathangers, Yassassin et Shugo Tokumaru – le **10** : Grandaddy, Thee Oh Sees, Johnny Mafia, Rocky, Jake Bugg, Show Me The Body, Primal Scream, Requin Chagrin, Echo and the Bunnymen, Hidden Charms, HMLTD, Baptizein and the Secret Yolk et Archie & the Bunkers – le **11** : The Black Angels, Slaves, Frank Carter & the Rattlesnakes, Teenage Fanclub, Whitney, Baroness, Pond, Mick Jenkins et Laura Sauvage)
www.thisisnotalovesong.fr

■ **Rock'&'Cars :** 10 et 11/6, Lavaur (plein air, avec – le **10** : The Grave Robbers, Doctor Feelgood et Good Evening Mr Jack et Eddie and the Hot Rods – le **11** : Fred Cruveiller Blues Band et Gunshot)

■ **Longlive Rockfest :** 12 et 13/6, Lyon (Transbordeur, avec – le **12** : Sleeping With Sirens, Pierce The Veil, Crown The Empire, State Champs, Issues, As It Is, Whist et Roam – le **13** : Architects, Motionless In White, Of Mice And Men, The Devil Wears Prada, Landmvrks et Everytimle I Die)
www.longrockfest.com

■ **Aucard de Tours :** 13 au 17/6, Tours (plaine de la Gloriette, avec – le **13** : Jacques, Blues Pills, The Mystery Lights, Faire, The Pharcyde et Mazette – le **14** : Bon Entendeur, Burning Heads, Kid Francescoli, Julian Marley et Berri Txarrak – le **15** : Deen Burbigo, Ropoporose, Kadavar, Chevalien, Bo Bun Fever et Molécule 60 43 Nord – le **16** : Debout Sur Le Zinc, Davodka, Frank Carter & the Rattlesnake, Gablé, Roni Size et Owl Vision – le **17** : Dub Invaders, Rendez-Vous, WhoMadeWho, De Staat, Revivor, Julio Bashmore, Dub Addict Sound System et Adrien Gachet aka Bajram Bili)
www.radiobeton.com

■ **Hellfest :** 16 au 18/6, Clisson (complexe du Val de Moine, *complet* avec – le **16** : Deep Purple, Ministry, Monster Magnet, Obituary, Rancid... – le **17** : Trust, Suicidal Tendencies, Airbourne, Aerosmith, Pain Of Salvation, WASP, Saxon, Mars Red Sky, Ugly Kid Joe… – le **18** : Linkin Park, Slayer, Blue Öyster Cult, Prong, Hawkwind…) www.hellfest.fr

■ **Free Music :** 23 et 24/6, Montendre (lac Baron Desqueyroux, avec – le **23** : Vald, DeLuxe, Naâman, Synapson, Sofiane et Mandragora – le **24** : Chinese Man, Scarfinger, Tryo, Columbine, Rodrigo y Gabriela, The Underachievers et Smokey & the Kid) www.freemusic-festival.com

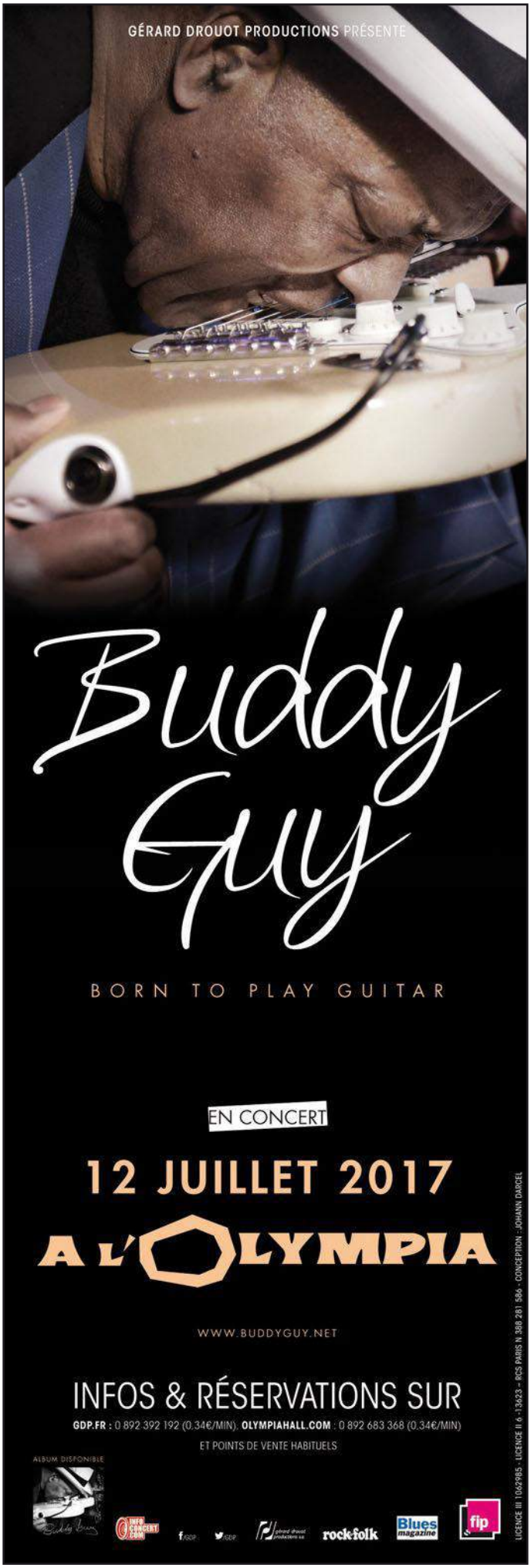
■ **Rock In Bourlon :** 23 et 24/6, Bourlon (place de l'Abreuvoir, avec – le **23** : Mothership et Death Alley – le **24** : Mars Red Sky, Vôdûn, James Leg, Mammoth Weed, Wizard Bastard et Bennasr Alghandour) www.rockinbourlon.com

■ **Rock In Evreux :** 23 et 24/6, Evreux (hippodrome de Navarre, avec – le **23** : Trust, Talisco, The Limiñanas, Austra, Yuksek, Asgeir, Samba de la Muerte et Slaughterhouse Brothers – le **24** : Gojira, Lers Wampas, Steve'n'Seagulls, Lescop, The Prodigy, rockinevreux.org

■ **Maquisards :** 23 au 25/6, Saintes-Maries-de-la-Mer (arènes, avec – le **23** : Thylacine, Superpoze, Efix & Edgar, Tez Cadey, Darlinn & Revers, Gagnant et Zuntyh – le **24** : Greg Delon, Vall, Kosco, Darius, Cherokee, Plage 84, Dabeull & Cézaire, Pantéone, Kub et Paul Nazca – le **25** : Benji Ben, Gabora, Chieko, Relayer et Spring)
www.maquisards-festival.com

■ **Vie Sauvage :** 23 au 25/6, Bourg (citadelle, avec – le **23** : Polo & Pan, François & the Atlas Mountains, Le Colisée, WhoMadeWho, Blackbass, Total Heaven Selectors et Cotton Buds – le **24** : Bon Entendeur, Barbagallo, Charles X, Marek Hemmann, Otzeki, Petit Fantôme, Roscella Sandsystem et Nova – le **25** : Adrien Soleiman, Botibol, Sahara et Octave)
www.festivalviesauvage.fr

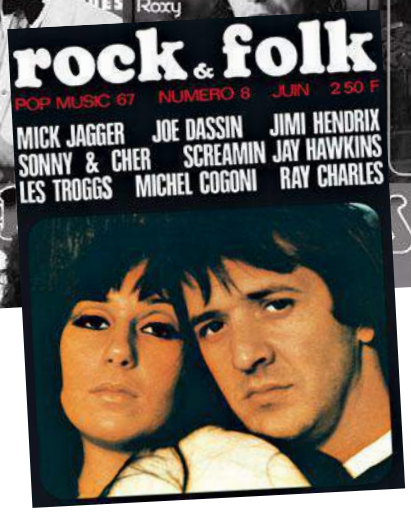
*Les dates de concerts pour la période **15/6 au 28/7** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/5 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*



Ça ne s'invente pas

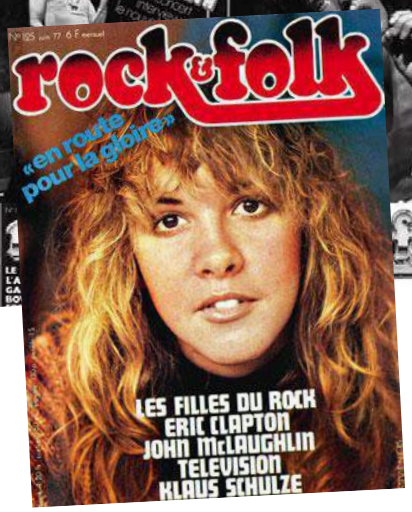
ROCK 'N' ROLL FLASH BACK

PAR VINCENT TANNIERES



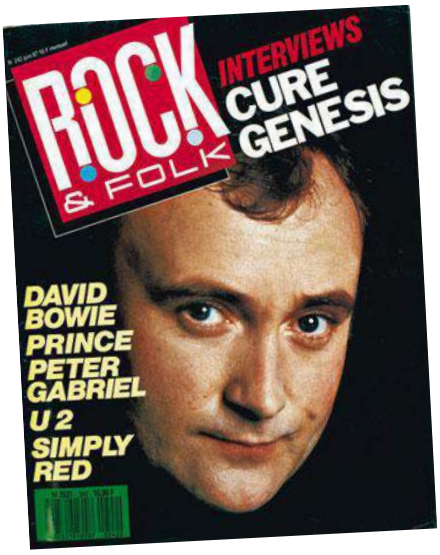
Juin 1967 R&F 008

Au Musicorama d'Europe 1, **Mick Jagger** portait *"une lourde veste en brocard jaune, verte et rouge*. **Keith**, *une longue jaquette en lamé or sur un large pantalon noir*. **Bill et Charlie** *en redingote croisée et veste de velours rose. Charlie terminera le deuxième spectacle en boa rose et feutre 1925"*. Quant à **Brian Jones** *("Immense feutre à la Garbo, la poitrine constellée de bijoux, une cape en velours vert pomme, de la dentelle partout, un pantalon beige et des chaussures de page à hauts talons")*, il semblait *"parti très loin de la scène de l'Olympia"*. A Las Vegas, **"Elvis Presley** *a épousé Priscilla Beaulieu"*. Sans complaisance les **Troggs** se définissent ainsi : *"Ronnie est le beau parleur, Reg, le bêcheur, Pete, l'idiot du village et Chris a des dents de piano !"* En couverture, **Sonny et Cher** *"un couple extraordinairement sympathique"* et à Paris, **Joe Dassin** est formel : *"Nana Mouskouri, voilà une femme qui sait chanter !"*



Juin 1977 R&F 125

En couverture, **Stevie Nicks** la chanteuse de Fleetwood Mac est physiquement ce curieux mélange de lama (le camélidé) pour la chevelure, et de lapin pour la denture. Elle a été choisie (par qui ?) pour illustrer un long sujet sur les *"rockeuses d'aujourd'hui"* qui ont en commun *"le rock et le sexe"*. Linda Ronstadt et Debbie Harry l'accompagnent. Rumeur ? Ragot ? Légende ? **Yves Adrien**, se serait acheté (et pas fait offrir, hein ?) *"un costume trois-pièces à 289 francs chez Delaveine, Place de Clichy"*. Pendant ce temps-là, *"au sommet des charts anglais, Abba, Abba, Abba !"*, outre-Atlantique, **Bruce Springsteen** est *"le seul rocker a avoir été retenu pour le concours de 'L'homme le plus sexy de toute l'Amérique' "* et à Paris, *"dans un français presque impeccable"*, **Joe Strummer** est sans pitié : *"Alors c'est ça le public parisien ? Vous avez l'air d'un tas de hippies, les mecs !"*. Le coup est rude.



Juin 1987 R&F 242

Malgré cette tête de hobbit, **Phil Collins** est une star planétaire. Tout marche pour lui : *"Genesis, carrière solo et même simple batteur pour Clapton"* ce qui l'oblige, dans les hôtels, à s'inscrire sous divers pseudos : *"J'ai d'abord pris le nom de ma rue, j'étais Mr Croft. Ensuite le nom de jeune fille de ma mère. Je me suis inscrit sous le nom de Waldo Strange. Puis, je me suis fait appeler Crocket, à cause de mon héros, Davy"*. Il n'est pas le seul à faire ça : **"Elton John** *se fait appeler Lord Sweetie. C'est parfois embarrassant quand vous demandez sa chambre"*. La France est souvent inspirée en termes de noms de groupe. Rock&Folk évoque quatre d'entre eux : Les Innocents, Les Avions, Les Désaxés et Les Ablettes ! **Cure** publie le double, "Kiss Me Kiss Me Kiss Me" et les **Beastie Boys** risque la taule parce qu'ils incitent les spectatrices de leurs shows à *"dénuder leur poitrine"*.

Juin 1997 R&F 358

Comme souvent à Los Angeles, *"le soleil rougeoie sur Sunset Boulevard au moment où le taxi s'immobilise"*. **Dave Grohl** *("sobre et classe")*, commande *"un plat de pâtes aux légumes et de la San Pellegrino"*. **Billy Corgan** est plutôt satisfait. De lui-même : *"Pour un mec chauve de deux mètres avec une voix pleurnicharde, je me suis pas trop mal débrouillé"*. Ce numéro est aussi l'occasion de découvrir les **Daft Punk** certes grimés en grenouilles mais pas encore casqués : *"A LA les gens dansaient tellement fort qu'on n'a pas senti le tremblement de terre"*. **Brian Molko** qualifie la musique de Placebo d'*"experimental-Glam-Sex-Punk"*, le luxembourgeois d'adoption n'a *"jamais été intéressé par la sainte Trinité du punk : Pistols, Clash et Damned"*, il trouve *"Bad Religion mauvais tout comme Rancid"* mais est reconnaissant envers Jean-Louis Aubert : *"c'est à cause de lui que je fais ce job"*.

Juin 2007 R&F 478

En congé des Raconteurs, **Jack White** réactive Meg et les **White Stripes**. Il déplore l'époque actuelle où *"les gens vont chercher leur café chez Starbucks en pyjamas"*. Cette époque où les gens *"cassent ces règles non écrites et subtiles de courtoisie et de savoir vivre comme de ne pas entrer en shorts dans une église"*, il prédit même que, *"bientôt, les gens iront en slip chez McDonald's"*. A Paris, alors qu'il lui tire les cartes de Tarot, **Alejandro Jodorowsky** à une illumination pour le prochain clip de **Marilyn Manson** : *"Des rats lui dévorant les testicules et à la fin un pape brandissant aux fidèles extasiés un rat repu de sperme mansonien... !"*. Pour autant et malgré cette richesse scénaristique, l'Antichrist Superstar n'est pas chaud chaud : *"Ah non merci, aucun rat ne me dévorera les testicules"*. Enfin, **Amy Winehouse** met les points sur les hic : *"J'ai pour habitude de vomir avec élégance"*.

FESTIVAL INTERNATIONAL

GUITARE en SCENE

Du 19 au 22 juillet 2017

Saint-Julien-en-Genevois

SCORPIONS

EXTREME • KANSAS • AMY MACDONALD

EARTH WIND & FIRE experience Feat Al McKay • GLENN HUGHES

KENNY WAYNE SHEPHERD BAND • L.E.J

SAMANTHA FISH • DUMPSTAPHUNK • POPA CHUBBY • KING KING

MANU LANVIN & GUESTS • MARK HARMAN & FRIENDS

STEVE AMBER + FINALISTES DU TREMPLIN 2017

Programme et réservation sur : **www.guitare-en-scene.com**

ferro nostro -33104 30 22 67 22 Création Léa TOMASSO - Ecole ARIES ANNECY

haute savoie le Département
RhôneAlpes Région
SAINT-JULIEN EN-GENEVOIS
FA•SOL•MUR TOUTE UNE GAMME DE SOLUTIONS
Casino de Saint-Julien CASINO

1664 BLANC

LA BLANCHE AU GOÛT UNIQUE*

BK ROS Saverne 775 614 308 - HEREZIE

* 1664 Blanc est une bière blanche au goût fruité rehaussé d'une pointe d'agrumes.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.